

LIRE magazine

SUR LES TRACES DE JANE AUSTEN

LES SAGAS LITTÉRAIRES

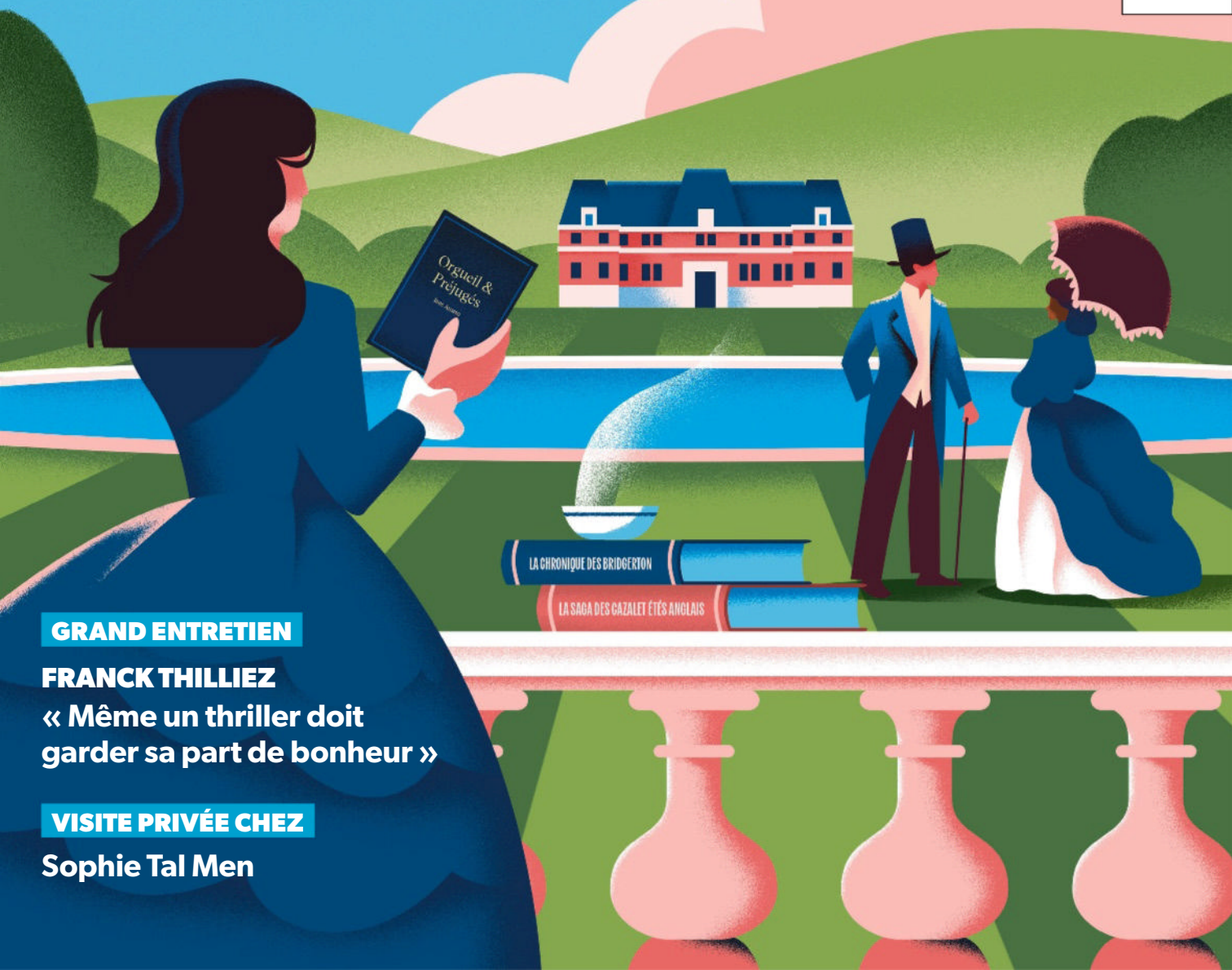
- Les Bridgerton et les Cazalet
- L'Italie des Florio et de Ferrante
- Pierre Lemaitre, maître du genre en France

LES NOUVEAUX LIVRES DE

Régis Debray et Sylvain Tesson,
Julia de Funès, José Saramago,
Virginie Grimaldi, Olivier Bourdeaut,
Éric Fouassier, Aki Shimazaki,
Christophe Ono-dit-Biot...

N° 551 / MAI 2026 - WWW.LIRE.FR

L 19817 - 551 S - F: 7,90 € - RD



GRAND ENTRETIEN

FRANCK THILLIEZ

« Même un thriller doit
garder sa part de bonheur »

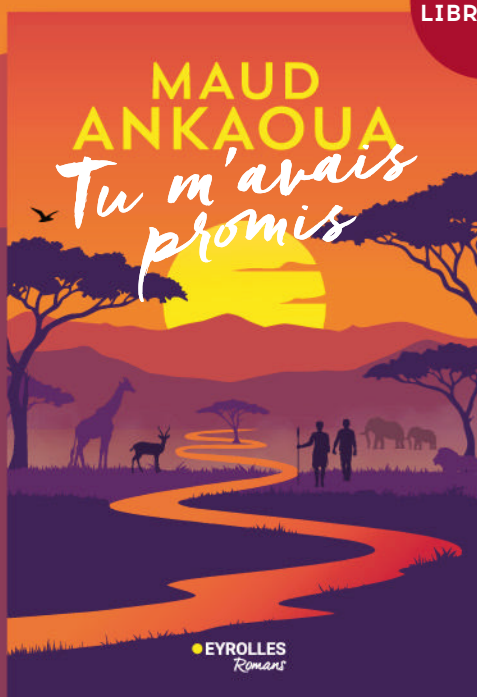
VISITE PRIVÉE CHEZ

Sophie Tal Men

LE NOUVEAU ROMAN DE MAUD ANKAOUA

L'AUTRICE AUX 8 MILLIONS DE LECTEURS*

EN
LIBRAIRIE



*Et si une promesse
pouvait transformer
votre destin ?*

Luce compte les jours depuis trois ans ! Son père, Gabin, lui a promis un voyage pour ses huit ans.

Malgré ses appréhensions, la décision est prise : ils s'envoleront bientôt pour rejoindre la tante de la petite fille, en mission vétérinaire au Kenya. Mais l'absence de Julie, la maman de Luce et l'épouse de Gabin, disparue depuis sept ans, pèse lourd sur leurs cœurs.

Ils sont loin de se douter que les semaines à venir seront le théâtre d'une profonde transformation intérieure, sur le chemin de la résilience et de la joie véritable.

Par l'autrice des best-sellers
Kilomètre Zéro, Respire !
et *Plus jamais sans moi*.



● EYROLLES
Romans

*Source interne / GfK, janvier 2026

Photo © Olivier Seignette

6

**LE GRAND
ENTRETIEN**
FRANCK
THILLIEZ



34

**L'UNIVERS
D'UNE
ÉCRIVAIN**
SOPHIE
TAL MEN



38

LE DOSSIER
LES SAGAS
LITTÉRAIRES



48

LE PORTRAIT
OLIVIER
BOURDEAUT



SOMMAIRE

4	L'ÉDITO Baptiste Liger
6	LE GRAND ENTRETIEN Franck Thilliez
13	L'ACTUALITÉ
34	L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAIN Sophie Tal Men
38	LE DOSSIER Les sagas littéraires
48	LE PORTRAIT Olivier Bourdeaut
52	L'ENQUÊTE Des livres pour devenir riche ?
59	LE CAHIER CRITIQUE
60	• L'événement : Régis Debray et Sylvain Tesson
66	• Littérature française
71	• Polars
72	• Littérature étrangère
77	• Science-fiction/Romance
82	• Bande dessinée/Manga/Jeunesse
85	• Classiques/Études littéraires/Poésie
88	• Essais/Documents
	LES EXTRAITS
62	• <i>Le Bureau des affaires occultes (t. 5).</i> <i>Les Archanges de la nuit</i> d'Éric Fouassier
78	• <i>Space Montaigne</i> de Marion Montaigne
96	LA LANGUE FRANÇAISE
106	LES LIVRES DE MA VIE Jean Reno
	LA CHRONIQUE DE
37	Gérard Oberlé Livres méconnus ou oubliés
58	Bernard Lehut Le livre à lire
64	Bernard Quiriny Le cabinet de curiosités
87	Mazarine M. Pinget Entre les lignes
95	Muriel Gilbert Journal d'une correctrice



← ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR
WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE
 POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : CLÉMENT BARBÉ

RÉDACTION

Directeur de la rédaction

Baptiste Liger

Rédacteur en chef

Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette

Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction

Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie

Janick Blanchard

Rédactrice

Margaux Morasso

Chroniqueurs

Muriel Gilbert, Bernard Lehut, Mazarine M. Pinget, Gérard Oberlé, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro

Fabrice d'Almeida, Mathieu Alterman, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolilla, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Étienne Kern, Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenoit, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Serge Sanchez.

Publicité littéraire, partenariats et développement

Astrid Pourbaix: 01 47 00 03 23

Elena Alonso, Isabelle Marnier: 01 47 00 11 77

publicite@lire.fr

Photogravure/Impression

Maury Imprimeur SA Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS

Siège social: 43, avenue du 11-Novembre,

94210 Saint-Maur-des-Fossés

N° Commission paritaire: 0231 K 85621

Dépôt légal: mois en cours

ISSN n° 2728-6762

Second Class Postage Paid

At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire

Mediaobs: 01 44 88 97 79

Directrice générale: Corinne Rougé

Directrice commerciale: Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro: 04 88 15 12 41

Diffusion: MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements Lire Magazine:

20, rue Rouget-de-Lisle,

92130 Issy-les-Moulineaux

Boutique abonnement:

https://abonnements.lire.fr

Courriel: abonnements@lire.fr - Tél.: 01 79 92 11 86

Tarif d'abonnement:

1 an, 11 numéros, 69 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER



Nous n'imaginions pas, en nous attardant ce mois-ci sur les « sagas littéraires », que l'expression viendrait en écho à notre précédent sujet de couverture, à savoir les relations « auteurs-éditeurs ». Et ce jusqu'au départ « forcé » d'Olivier Nora des éditions Grasset, provoquant celui de centaines d'auteurs de la maison de la rue des Saints-Pères. Pour des motifs avancés qui varient selon les sources: la parution « à date » du livre de Boualem Sansal, la publication d'un manuscrit du sulfureux Nicolas Diat, une volonté de mainmise doctrinale – comme instrument de propagande? –, une mauvaise relation chronique avec Vincent Bolloré, un salaire trop élevé, des résultats économiques jugés décevants, on en passe... À l'heure où l'on boucle ce numéro, le sujet n'est pas aisé à traiter, plus encore dans le cadre d'un éditorial – avec de très longs jours séparant la rédaction de ces lignes et la parution de celles-ci... Hors de toute considération idéologique et politique, on ne peut que saluer le travail, l'esprit d'ouverture et le professionnalisme d'Olivier Nora, ainsi que la compétence de toute l'équipe de Grasset, et l'on comprend bien volontiers l'émoi, la colère aussi, autour de ce chamboulement. Comme on le sait, ce dernier a déclenché, en pagaille, de nombreuses questions sur la ligne éditoriale des maisons (oui, on peut difficilement nier le changement, depuis quelques années, de la tonalité des ouvrages Fayard...), sur la définition d'un éditeur (la personne chargée de travailler sur le texte, le directeur de la maison ou tout simplement cette dernière), sur le contenu des contrats d'édition, sur la liberté et les droits des auteurs. Mais aussi sur une éventuelle « clause de conscience » pour ceux-ci, sur un appel « citoyen » au boycott de la maison, sur les logiques de « groupe » et, d'un autre côté, sur la liberté entrepreneuriale, quel que soit le domaine concerné – la littérature et l'édition doivent-elles être vues comme un cas à part? Et y aurait-il, d'ailleurs, une unanimité des visions? Pas tant que ça, lorsqu'on regarde d'autres commentaires, et l'utilisation récurrente du mot « caste » concernant les auteurs signataires – et on passera les remarques de certains ironisant sur le fait qu'ils n'étaient pas solidaires faute d'avoir été publiés par Grasset ou qu'ils avaient enfin une chance d'atteindre la couverture jaune par le service des manuscrits... Quelque chose nous dit que le feuilletton n'est pas fini, avec force jeu de chaises musicales dans le milieu. Surtout quand on sait que certains éditeurs font déjà les yeux doux à ces écrivains désormais libres – enfin, pas les moins « vendeurs »... Au-delà de la création, l'aloï du marché? Pour autant, même si les chiffres sont alarmants, l'édition n'en est pas moins toujours un lieu de passion, qui permet aux voix de s'exprimer. À la grande joie, au vu de la fréquentation du dernier Festival du livre de Paris, des lecteurs, nombreux. Ce sont ceux-ci qui, avant tout, font le succès des auteurs. ■

Lire Magazine sur iPad!

Pour accéder à votre magazine en ligne: abonnements.lire.fr/liseuse-lire L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.

Notre boutique en ligne: lire.fr

Où adresser votre courrier?

• Par voie postale:

21 rue Bréguet, 75011 Paris

• Par courrier électronique:

redaction@lire.fr

• Sur la page Facebook du magazine:

www.facebook.com/Lire.Magazine

• Instagram

www.instagram.com/lire.magazine/



LES GOÛTEUSES D'HITLER

ÉDITIONS LE LIVRE DE POCHE

téva



« Même un thriller doit garder sa part de bonheur »

Franck Thilliez est Arthur Rimbaud. Voilà une formule qui, décontextualisée, pourrait surprendre. Même si, après tout, Lille – ville du très populaire auteur de thrillers – n'est qu'à deux heures trente en voiture de Charleville, cité du célèbre poète. Ce qui les réunit, c'est la fameuse formule de l'esthète d'*Une saison en enfer* : « Je est un autre ». Voilà comment on pourrait en effet présenter le nouveau roman de l'auteur de *La Chambre des morts*, *L'Autre moi*. Un titre aux airs d'autoportrait : avant de devenir un homme de lettres, c'était en effet une carrière d'ingénieur scientifique qui se profilait pour lui. Mais la plume le démangeait. Et bien lui en a pris puisque, dès le milieu des années 2000, les lecteurs se sont passionnés pour son duo de flics Franck Sharko-Lucie Hennebelle et leurs enquêtes entre investigations policières, psychologie et considérations scientifiques – une petite dose d'épouvante, aussi... On citera *La Mémoire fantôme*, *Le Syndrome E*, 1991 ou *La Faille*. Mais celui qui publie au moins un roman par an – sans compter son travail de scénariste télé (la série *Alex Hugo*, c'était lui au départ, avec son complice Niko Tackian) ou de BD (*La Brigade des cauchemars*) – a d'autres veines romanesques. Il en va ainsi de ses fictions un peu à part, signées officieusement « Caleb Traskman », comme *Il était deux fois*, *Labyrinthes* et, aujourd'hui, *L'Autre Moi* – décidément bien intitulé...

L'objet trouve d'ailleurs son incarnation dans le personnage de Sibylle (ou Sybille ?) qui va s'installer, avec son mari Erwann, à Longepin, quelque part dans la forêt de la Grande Chartreuse, où se situe un centre de recherches réunissant militaires, médecins et spécialistes des biotechnologies. L'époux est d'ailleurs une sommité en neurosciences, pour lequel atterrir dans un tel lieu s'avère une belle opportunité

professionnelle et personnelle. Sibylle est en effet atteinte d'amnésie, depuis un accident de voiture lors duquel elle a perdu son fils et qui lui a valu une reconstruction faciale. Quelque chose ne tourne pas rond, toutefois, pour celle qui fait des « rêves lucides », la plongeant « dans une espèce de réalité stupéfiante [où tous ses] sens sont actifs ». De quoi douter de la véracité de ses souvenirs et

de son identité ? La situation est d'autant plus trouble lorsqu'on sait qu'un duo d'inspecteurs, Vic et Vadim, enquête sur le meurtre d'une femme dont les yeux ont été arrachés et dont le visage avait été complètement refait. Pourquoi retrouve-t-on une clé USB dans une boîte enterrée il y a longtemps ? Et qui est donc le terrifiant « Veilleur » ?

Bâtissant au fil des pages son labyrinthe narratif, Franck Thilliez s'amuse jusqu'au vertige à superposer les strates de réalité, multiplier les fausses (ou vraies) pistes et à enchaîner les

rebondissements. Virtuose, il se permet même des facilités apparentes, qu'il tord un peu plus loin dans le roman, faisant de la lecture de *L'Autre Moi* une sorte de cauchemar malin qui nous sort de notre monde « réel » pour le « multivers ». Pour tenter de distinguer le vrai du faux, il convenait alors de discuter avec ce grand manipulateur, du côté de Lille. Et d'être bien en éveil ! ■

...

FRANCK THILLIEZ

L'AUTRE MOI EST UNE SORTE DE CAUCHEMAR MALIN QUI NOUS SORT DE NOTRE MONDE « RÉEL »



★★★★☆
L'AUTRE MOI
FRANCK THILLIEZ
456 P., FLEUVE, 22,95 €

BIO- bibliographie



1973

■ Né à Annecy, Franck Thilliez grandit dans le nord de la France. Diplômé de l'ISEN (Institut supérieur de l'électronique et du numérique) de Lille, il devient ingénieur spécialisé dans le domaine de l'informatique et prend un poste à Dunkerque, chez ArcelorMittal. Mais outre ses activités scientifiques, il se lance dans l'écriture. C'est ainsi qu'il publie en 2002 – en format numérique – son premier roman, *Conscience animale*.

2005

■ Un an après la parution de *Train d'enfer pour Ange rouge* – qui marque les débuts de Franck Sharko – aux éditions La Vie du Rail, Franck Thilliez signe *La Chambre des morts*. Salué par différents prix, le roman permettra à l'auteur de rencontrer un plus large public et sera d'ailleurs porté à l'écran en 2007 par Alfred Lot avec, au casting, Mélanie Laurent, Éric Caravaca et Gilles Lellouche.

2010

■ Franck Thilliez rejoint les éditions Fleuve noir où figureront aussi bien des titres de la série Sharko-Hennebelle (*Le Syndrome E*, *Pandemia*, *1991*, *La Faille...*) que des romans indépendants (*Puzzle*, *Norferville*) ou des ouvrages de sa veine Caleb Traskman (dont le génial *Il était deux fois*). En outre, il officie aussi en tant que scénariste, aussi bien pour la télévision (la série *Alex Hugo*) que pour la bande dessinée (*La Brigade des cauchemars*).

Avant d'évoquer votre nouveau roman, je ne peux m'empêcher de vous poser cette question personnelle : est-ce que vous dormez bien, en ce moment ?

Franck Thilliez. Oh, la qualité du sommeil, c'est par périodes. Le moment où je dors le plus mal, c'est lorsque j'écris. Parce qu'on quitte son histoire et ses personnages le soir et, pourtant, on a envie de continuer. L'histoire est encore là, en tête, en cours de route. Parfois, et même souvent, je n'ai pas la clé de ce que je vais écrire. Tout cela m'habite, et je souhaite poursuivre dans la foulée. Ce n'est, en revanche, pas la même chose quand je suis dans la recherche d'idées. Mais quand les personnages sont là, oui, c'est un peu pénible (*rires*).

Les rêves et leur importance sur le cours de notre vie sont au cœur de *L'Autre Moi*. Avez-vous l'impression, justement, que vos rêves nourrissent la fiction ?

F.T. Bien sûr. J'ai toujours cru en les capacités extraordinaires du sommeil, du travail du cerveau quand on dort. Je me souviens qu'étudiant je me levais le matin et avais des solutions que je n'avais pas la veille. Cela fait quelques années que je m'intéresse au domaine des rêves. L'une des catégories, ce sont les rêves dits « lucides » – j'en ai fait, et c'est incroyable. Il y a d'ailleurs des gens qui les maîtrisent et qui vivent à la fois dans notre réalité et dans leurs rêves en dormant. J'ai voulu exploiter dans *L'Autre Moi* cette existence parallèle qu'on peut mener. Mon héroïne, ça lui arrive : ses rêves s'avèrent si puissants et réalistes qu'elle a pratiquement une double vie – l'une quand elle dort, l'autre quand elle se réveille. Et, donc, quelle est la plus réelle, à ses yeux ?

On vous sait grand amoureux du cinéma d'épouvante. Et, évidemment, au vu de ce thème, on ne peut que penser à Freddy Krueger, le croquemitaine des *Griffes de la nuit* qui tue les protagonistes dans leurs rêves...

F.T. Oui, j'adore les films d'horreur. Et l'idée qu'un personnage réussisse à tuer des gens dans leur sommeil au sens strict, c'est génial. Oui, *L'Autre Moi* est un modeste hommage à cette série – que je cite, d'ailleurs dans le roman. Je voulais montrer que, même si les modalités sont ici différentes, les rêves peuvent se montrer dangereux, blesser et peuvent même tuer. Notons que Sibylle est somnambule et que cet état peut la mettre en danger, dans les deux pans de son existence, dans les deux strates. Le rêve a un impact réel sur son existence et vice versa.

Vous êtes aussi passionné par la psychologie et, plus encore, par les neurosciences. En quoi ce domaine nourrit-il votre travail de romancier ?

F.T. Plus généralement, il y a mon amour, depuis tout petit, pour les sciences. Mais au fil des années, c'est vrai que je me suis tourné vers les neurosciences – un domaine qu'on explore d'ailleurs de plus en plus. Il y a plein de zones d'ombre, concernant les relations entre le corps et le cerveau. Et je peux donc me faufiler dans cette part d'inexpliqué pour extrapoler un peu, créer ma fiction. Aujourd'hui, on parle de machines capables de lire dans les pensées, de nanobots qu'on peut envoyer dans le cerveau, etc. Ce qui me passionne, c'est de m'interroger sur ce qui fait basculer un être humain, ce qui va l'amener à commettre des actes criminels. Aussi, la question psychologique est indispensable pour tout thriller. On a, par exemple, besoin d'un personnage en difficulté, qui doit surmonter quelque

chose. Dans le cas de Sibylle, elle a un cerveau en compote et un visage qui l'a été – même s'il a été reconstruit. Elle n'a plus que des petits morceaux de son passé, est hantée par ses rêves et va donc devoir se poser la question de qui elle est réellement. Doit-elle croire ses morceaux de souvenirs ou ce que disent les gens la concernant ? Où se situe la vérité ? Les personnages sont ainsi en proie au doute, c'est un bon moteur de fiction, et le lecteur doute tout autant dans ce labyrinthe mental.

Lorsque vous êtes dans vos recherches disons « psychologiques » ou « scientifiques », à quel moment sentez-vous que tel syndrome ou symptôme sera intéressant pour une fiction ?

F.T. À partir du moment où cela va permettre de créer un personnage extraordinaire – enfin, si, ordinaire mais qui, à cause de ce syndrome, va devenir unique et mériter d'exister au cœur d'un roman. Les syndromes que je choisis sont rarement « positifs » – car le personnage doit se trouver dans la détresse, la défense, la difficulté et il va devoir faire face. L'intrigue doit le mener à des trahisons, du doute, du mensonge, de la paranoïa. Dès que j'ai tout ça, c'est bon. On a quelqu'un de crédible, tout devient plus complexe et donc intéressant. De toute façon, tous ces syndromes font appel à de grands thèmes romanesques comme l'amnésie, l'identité, les souvenirs, etc.

Il y a quelques instants, vous avez prononcé le mot « labyrinthe », thème que l'on retrouve systématiquement dans vos ouvrages – c'est même, au pluriel, le titre de l'un d'eux. Justement, le « labyrinthe » ne serait-il pas, par essence, une définition du roman ?

F.T. Notez qu'on n'arrive jamais à l'écrire – où met-on le « y » ? (rires). C'est moins marqué dans ma série des « Sharko » ou dans mes romans indépendants. Mais dans les titres signés « Caleb Traskman » comme *L'Autre Moi*, il y a systématiquement cette construction atypique, en boîte, qui permet de jouer avec les codes du thriller et ma connaissance scientifique pour créer de véritables labyrinthes, où le lecteur va aimer se perdre. Que ce soit dans le décor ou dans ce qui se passe dans la tête des personnages – qui sont eux-mêmes perdus dans leur esprit. Il y a ainsi une construction en boîtes, un labyrinthe mental.



Les Griffes de la nuit (1984), premier volet des films d'horreur avec Freddy Krueger.

« Ce qui me passionne, c'est ce qui fait basculer un être humain, ce qui va l'amener à commettre des crimes »

Il faut dire que vous vous êtes amusé à nous perdre, dès le début du roman, en mêlant rêve et réalité...

F.T. J'ai beaucoup hésité au début. Le rêve est un élément dangereux à manipuler, car les lecteurs détestent qu'on abandonne quelque chose auquel ils sont accrochés. La chute de nouvelle ou de roman façon « oh, en fait, il s'agissait d'un rêve ! », c'est interdit (rires). Je me suis permis au début – sans trop en dire – un double rêve. Mais j'en joue avec le lecteur et je savais, dès lors, que ça allait fonctionner.

L'un de vos points forts, assurément, c'est la construction de vos romans. Comment bâtissez-vous la structure de ceux-ci ?

F.T. Oh, j'essaie de faire pour le mieux. Ici, il y a un twist principal – que le lecteur va découvrir, avec des portes qui vont se refermer. J'avais ce mystérieux village, qu'on croirait issu d'un film de SF, avec ce personnage ayant perdu la mémoire et qui va, peut-être, la retrouver là-bas. À partir de ce twist et de ce décor, il fallait que j' imagine une histoire. Et j'ai donc tout imaginé... à l'envers ! Vous savez, ça fait dix ans que cette idée me tourne dans la tête ! Par ailleurs, j'ai senti qu'il me fallait un point de vue extérieur, que tout ne pouvait passer par cette femme ayant perdu la mémoire, et la solution d'une enquête avec les deux flics en parallèle m'a semblé assez naturelle et efficace. Tout s'emboîtait bien comme ça.

Vous jouez avec ces deux fils narratifs en nous faisant comprendre très vite, et de manière très explicite, qu'il y a un lien évident entre les deux...

F.T. Oui, on crée une frustration chez le lecteur, qui croit savoir, qui a une envie de savoir. Il enquête avec les personnages car lui-même a ses propres idées. Ce sont des cailloux blancs que l'on sème. On donne presque la clé au lecteur – presque, pour que lorsque le twist leur est révélé, il se dise qu'il s'est fait avoir mais qu'il aurait pu trouver la solution. Il faut jouer aussi avec l'incongruité des situations : pourquoi mon héroïne a-t-elle le souvenir d'une capsule temporelle à déterrer ? Pourquoi veut-elle y aller, sans savoir pourquoi ? Et comment peut-elle découvrir une clé USB, alors qu'un tel objet n'existait pas il y a trente ans ? On se demande alors ce qu'il va révéler et, là, il ne fonctionne plus... C'est ça, la frustration du lecteur : on crée des événements qu'on a envie de connaître, et c'est la déception. Il faut jouer avec tous ces éléments, sans en abuser. Si on ouvre une piste et qu'on l'abandonne comme ça en cours, ça n'ira pas. Tout est question de dosage...

Ne serait-ce pas aussi une affaire de rythme ?

F.T. Oui, bien sûr, mais aussi de chronologie, de temporalités. Bref, de gestion du temps. Et, si possible, il faut éviter les flash-back – qui expriment souvent notre impuissance à avoir pu exprimer quelque chose auparavant. C'est encore plus flagrant au cinéma. J'essaie d'éviter même si, comme pour tout procédé, cela peut être judicieusement utilisé.

...

Le décor est essentiel, dans *L'Autre Moi* et, en premier lieu, le mystérieux centre de Longepin. Comment l'avez-vous imaginé ?

F.T. Je suis fasciné par les huis clos. On se retrouve avec une écriture à contrainte – unité de lieu, de temps, peu de personnages et beaucoup de psychologie. Tout repose sur celle-ci, et sur le mystère. J'ai l'impression de ne pas avoir croisé un lieu comme Longepin, dans mes lectures. À un moment donné, quand les volets se baissent et que tout doit être fermé, on se demande : mais bon sang, qu'est-ce qu'il y a dehors ? Des monstres ? C'est possible. Rien du tout ? C'est tout aussi possible. Question de paranoïa.

***L'Autre Moi* appartient à votre série de livres signés « Caleb Traskman » – qui n'est, pour autant, pas un pseudonyme, même si vous l'évoquez en préface et si vous lui faites signer le livre hors couverture. Qu'est-ce qui différencie cette veine de la série Sharko-Hennebelle ?**

F.T. Je trouve intéressant de créer une mythologie de personnages – je le vois avec les lecteurs qui parlent de Caleb Traskman comme d'un véritable écrivain, alors qu'ils savent que c'est moi !

« Le rêve est un élément dangereux à manipuler, car les lecteurs détestent qu'on abandonne quelque chose auquel ils se sont accrochés »

Il ne s'agit pas d'un pseudonyme : Caleb, c'est un personnage qui est un vrai romancier. Mes lecteurs ont apprécié ma trilogie *Le Manuscrit inachevé-Il était deux fois-Labyrinthes*. Je leur rappelle au début, comme un jeu, qu'ils peuvent lire ces livres, comme *L'Autre Moi*. Mais ce jeu de miroirs, de dualité, est un peu comme la dynamique générale du roman. Sont ici opposés l'amnésie de Sibylle et l'hypermnésie de l'un de mes deux inspecteurs, Vic. Au fond, qu'est-ce qui est le pire ? Ne pas se souvenir ou se souvenir de tout ? J'aime bien aussi les jeux de mise en abyme et leur côté un peu oulipien. J'adore superposer les couches en oignons et jouer avec les mots. Voyez par exemple le prénom « Sibylle » qui devient parfois « Sybille », pour une raison bien précise. D'ailleurs, personne ne l'a remarqué, dans ma maison d'édition (*rires*) ! Ça, c'est du pur Caleb Traskman !

L'intrigue de *L'Autre Moi* repose aussi sur la reconstruction du visage, avec tout ce qu'elle implique physiquement, jusque dans les détails médicaux les plus troublants...

F.T. Qu'est-ce qui constitue l'identité d'un individu ? Ce sont ses souvenirs. Sans souvenirs, qui est-on ? Nous sommes la somme de nos souvenirs. Et si on ne reconnaît même pas son visage... Lors du processus de recherches, j'ai découvert toute la mécanique, très précise, de cette partie du corps. Et les techniques utilisées, les ajouts – vis, prothèses... – créent un étrange rapport au corps.

Vous parlez de vis et de visage : difficile de ne pas songer à la créature de Frankenstein et à l'œuvre de Mary Shelley,

que vous avez d'ailleurs souvent citée – notamment dans *La Faille*. Le docteur Frankenstein ne serait-il pas, au fond, une métaphore du romancier avec ses personnages ?

F.T. Ah, oui, dans *La Faille*, c'était explicite ! On doit avoir en tête que la médecine est capable de mêler la biologie, la mécanique, l'électronique. Nous sommes dans la manipulation des corps, qui suppose parfois des vis (*rires*). Ce parallèle est peut-être inconscient chez moi : au fond, on fait la même chose, nous, auteurs de thrillers, quand on invente nos histoires, avec des morceaux venus d'un peu partout, qui n'ont pas de lien évident. Et si on associait tous ces éléments ensemble C'est une question d'assemblage, oui, un peu comme le docteur Frankenstein avec son monstre.

Doit-on alors se dire que « Sharko » et « Charcot » ne font qu'un ?

F.T. Je me disais que c'était par rapport au requin, mais inconsciemment, il y a sûrement de ça (*rires*)...

Vous avez travaillé pour la télévision, notamment pour la très populaire série *Alex Hugo*. Cette expérience a-t-elle un impact sur votre manière d'écrire un roman ?

F.T. Oui et non. Ce qui prime, c'est l'idée. C'est tellement complexe d'en avoir une, alors tant pis si elle n'est pas adaptable. Toutefois, une fois que je commence à écrire, je reconnais être très influencé par les séries, en premier lieu dans leur construction. Elles nous enseignent beaucoup sur la manière de gérer le suspense, sur ce que les gens attendent. Mon univers est très cinématographique, de toute façon. Je vois les scènes. Concernant *L'Autre Moi*, je crois que le décor de Longepin suffirait à lui seul à une série, qui pourrait laisser augurer, pourquoi pas, des virus ou des types qui se font bouffer par des bestioles (*rires*) !

La science peut être l'ennemie de la fiction, du suspense. On dit, par exemple, que l'ADN est la reine des preuves, qui pourrait tout révéler. Or, vous nous rappelez que ce n'est pas toujours le cas...

F.T. Ah, c'est certain que l'ADN peut aider, lorsque, par exemple, des flics se retrouvent face à des corps méconnaissables. Mais c'est bien beau d'avoir de l'ADN, encore faut-il que les échantillons ne soient pas contaminés, corrompus... L'ADN, c'est un élément qui incrimine fortement quelqu'un, mais il faut continuer à enquêter malgré tout. Il faut l'humain derrière. On ne se base pas que sur la preuve scientifique. Aussi, c'est un fantasme d'auteur de thrillers : comment remettre en question des faits scientifiques ? Comment les contourner pour les besoins de la fiction ?

Enfin, lorsque vous vous êtes lancé dans l'écriture de *L'Autre Moi*, connaissiez-vous déjà la fin ou, tout du moins, la résolution ?

F.T. Sans rien dévoiler, je savais que ce serait, disons, optimiste. Lorsqu'on écrit un roman, même si c'est un thriller qui essaie de faire peur, on doit donner du plaisir. Les lecteurs ont généralement besoin d'une petite pointe d'espoir. Et le roman doit garder sa part de bonheur. Oui, le parcours a été dur, mais on s'en sort. Il y a comme une récompense. C'est dur pour le lecteur, quand même, un roman qui finit mal. Mais à tout principe son exception : sans la fin, un film comme *Seven* n'aurait pas connu une telle mythologie ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*



**EN DÉFISCALISANT LEUR IFI,
SYLVIE ET JEAN NE SERONT PAS
TAXÉS D'ÉGOÏSME.**



Pour en savoir plus sur les avantages fiscaux,
rendez-vous sur ifi.fondationdefrance.org
ou appelez le 01 44 21 87 87

**Fondation
de
France**

La Fondation
de toutes les causes



Scannez ce QR code
pour profiter de cette
offre exceptionnelle

Abonnez-vous à **LIRE** magazine

EN CADEAU
L'AUTRE MOI
Le nouveau roman de
FRANCK THILLIEZ

ABONNEMENT
1 AN
59€
SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (11 numéros)
+ **L'AUTRE MOI** pour 59€ seulement au lieu de 104,95€

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : [][][][][]

Ville :

E-mail :

Téléphone :

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur
<http://abonnements.lire.fr/offres-speciales>

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

01M451



14

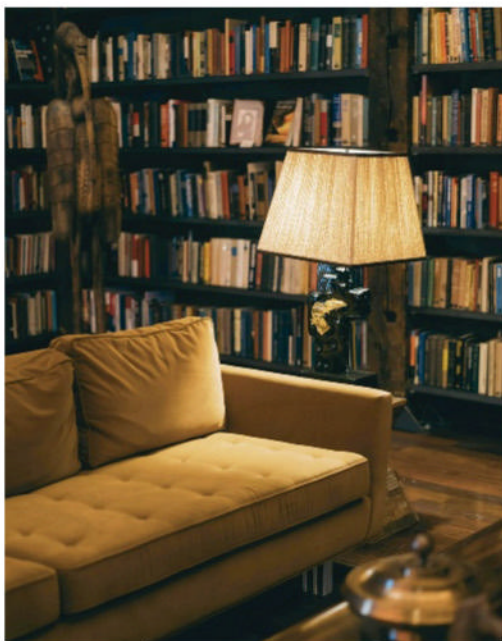
L'ADIEU À
PAUL AUSTER
DE **SIRI
HUSTVEDT**



16

JULIA DE FUNÈS :
« LE LANGAGE SE RÉTRÉCIT
ET S'APPAUVRIT »

L'ACTUALITÉ



19

C'EST QUOI, LA
**LITTÉRATURE
D'AMEUBLEMENT ?**



20

LES COULISSES DU
NOUVEAU ROMAN
DE **VIRGINIE
GRIMALDI**



L'absence Auster

Ils formaient l'attelage littéraire idéal. Paul Auster est mort, **Siri Hustvedt** est maintenant seule. Dans l'émouvant *Ghost Stories*, elle s'interroge sur ce que devient le couple quand il est divisé par deux...

J'espère me souvenir toujours des yeux de Miles lorsque nous avons allumé les bougies sur l'arbre et que nous avons chanté – des yeux émerveillés. Paul ne s'en souviendra pas. Il est hors du temps, ne vivant nulle part, un fantôme des Noëls passés. » « Me souvenir toujours? » ; « Paul ne s'en souviendra pas? » Il faudrait savoir ce que la mort prend, ce qu'elle laisse, ce qu'elle permet. De toute évidence, Siri Hustvedt est perdue. Paul Auster, son écrivain d'époux, a respiré une dernière fois le 30 avril 2024 à 18h58, dans leur belle maison de Brooklyn. La coupable? Une « tumeur de quatre centimètres, en partie logée dans ses voies respiratoires », trouvée un peu plus d'un an plus tôt. « Stade 2B, mais compliqué », grinçaient les médecins. La complexité s'est résolue dans la mort. Ainsi s'achève une faste carrière, ainsi se poursuit une histoire d'amour. Car *Ghost Stories*, écrit par la veuve au cœur du deuil, est une affaire de « pendant » et d'« après » entremêlés, de frontières très floues entre la vie et la mort, la fiction et le réel – un mari et sa femme, même. Où finit l'un, où commence l'autre? Comme Joan Didion ou Joyce Carol Oates avant elle (bien que chaque peine, chaque gemme noire, soit unique), Hustvedt convoque les riches ressources de son intellect, de la littérature et de la philosophie pour tenter de comprendre ce qui arrive à son corps, à son esprit, à sa perception du temps.

UN « NOUS » FANTÔME

Dès les premières pages, elle se diagnostique un « éclatement cognitif », un « état de confusion dont le chagrin est à l'origine ». Quel jour est-on? Où suis-je, qui parle?, où est passé l'autre? « Je vis dans une maison hantée, écrit-elle, habitée par le fantôme de ce "nous" que Paul et moi avons formé ensemble, un "nous" qui n'existe plus [mais qui] a pénétré dans toutes les pièces. »

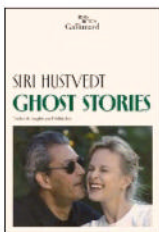
Le livre s'organise en une vingtaine de chapitres qui, tels les mouvements d'une symphonie, s'enchaînent et se répondent autour d'un motif central. « Perdue dans le temps », le premier, chronique les semaines suivant de près la mort de Paul. Siri trie, inventorie, classe ou jette les caleçons, les médicaments, les stylos, les petits mots restés. La présence s'est muée en souvenirs, les souvenirs forment une cathédrale où tout résonne très fort, et où rien n'est à la hauteur de ce qui fut. « J'espérais le respirer *in absentia*, écrit-elle à propos de sa vieille veste en cuir, mais je n'ai senti qu'une odeur



de légère moisissure et de cuir, rien d'humain. » Sans cesse, l'esprit bondit en avant, cherche des trouées, des échappatoires, puis revient en arrière, rumine et ressasse, comme pour épuiser le malheur.

Douze e-mails sont reproduits, ceux envoyés aux amis depuis « Cancerland ». « *Le cancer du poumon a métastasé au-delà de ses poumons et il est désormais systémique. Il va le tuer. [...] Je suis véritablement désolée de partager ces nouvelles, même si personne ne peut en être aussi profondément affecté que moi-même.* » Il y a les lettres de Paul à Miles, aussi, son si petit-fils, écrites quelques semaines avant sa fin, où il parle au garçon de sa mère Sophie, de ses talents, de la joie qu'elle a fait grandir en lui. Il y a la plainte que personne ne peut entendre, les méditations sur la conscience, l'endroit où le trivial se mêle à l'indicible, la fin aux origines. « *Nos systèmes nerveux sont extrêmement sensibles à la privation* », relève Siri. Mais comme, au fond, il y a peu de choses dans la mort que les mots peuvent circonscrire, elle parle de la vie, de sa vie, de leur vie, de la comédie, de l'absurdité, de la beauté de la vie, du petit Miles qui grandit sans son grand-père, fait des saluts et des caresses à sa grand-mère, pose sur son visage des « *baisers humides* ». Parler seul est moins drôle, oh ! Siri ne pleure pas seulement un compagnon, un amour : elle pleure une pensée à deux, un dialogue de quarante-trois ans ininterrompu, une façon particulière d'être au monde dont elle ne goûtera plus jamais la saveur. *Ghost Stories* n'est pas tout à fait un essai, pas tout à fait un journal intime, pas tout à fait un roman. Le chagrin fragmente la réflexion, approfondit la pensée. « *Il faut se faire voyant* », comme l'écrivait Rimbaud. Même si, à présent, tout est un peu trop clair. ■

Fabrice Colin



★★★★☆

GHOST STORIES [ID.]

SIRI HUSTVEDT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRÉDÉRIC JOLY,
400 P., GALLIMARD, 20 € EN LIBRAIRIES LE 14 MAI.



Le festival de la Seine-Maritime
Littérature & musique
Du 23 au 30 mai 2026

L'AVENTURE
HUMAINE



terresdeparoles.com



Illustration : Jean Mullard / La Slow

« La difficulté à nuancer transforme vite un débat en combat »

On distingue mal, on débat peu, on tranche vite : la philosophe Julia de Funès est partie de ce constat pour écrire *Pensées distinguées*, une correspondance fictive, accessible et exigeante. Avec pour pari, réussi, de rendre à la pensée toute son étendue.

Dans cet essai, vous choisissez la forme épistolaire. Pourquoi ce choix de la lettre fictive pour nous plonger dans la philosophie ?

Julia de Funès. Depuis des années, je voulais faire un livre de distinctions philosophiques et je n'arrivais pas à en trouver la forme. Je ne voulais surtout pas un manuel scolaire avec des notions alignées. C'est en allant voir *Les Liaisons dangereuses* au Théâtre des Champs-Élysées que tout s'est dénoué : en relisant Laclos, j'ai compris que la correspondance était la forme idéale, parce qu'elle permet de mettre les idées en mouvement et en confrontation. La philosophie y devient un échange, pas une démonstration.

Ce livre part d'un état des lieux : nous manquons de mots pour penser. Votre thèse, « la pensée ne vit pas en dehors des mots », s'inscrit dans une longue tradition, de Wilhelm von Humboldt à Merleau-Ponty. D'où vient l'impulsion initiale ?

J.F. J'observais autour de moi et en moi-même cette difficulté à nuancer, à distinguer. C'est précisément ce qui transforme si vite un débat en combat et quand on ne dispose plus des ressources langagières pour exprimer un désaccord, on constate une violence faute de mots. Or la langue précède la pensée, on arrive à penser ce qu'on arrive à mettre en mots. C'est exactement ce que fait un pianiste qui improvise avec une apparente liberté : il a derrière lui des années de gammes, de discipline.

Vous distinguez la parole libre de la parole libérée, deux notions que l'on confond volontiers aujourd'hui. Quelle différence ?

J.F. C'est une confusion très révélatrice de notre époque. La parole dite « libérée » se croit libre parce qu'elle s'est déchargée des contraintes, des normes. Mais c'est précisément l'inverse de la liberté, qui n'existe pas sans contrainte, et je reprends une idée très nietzschéenne : pour devenir éclair, il faut rester longtemps nuage, danser dans les chaînes pour apprendre la légèreté du



pas. Au sens spinoziste, être libre, c'est devenir la cause de l'effet que l'on souhaite produire. Pour cela, il faut comprendre ses propres rouages.

Vous évoquez la bien-pensance comme l'un des facteurs d'appauvrissement de la pensée.

J.F. C'est exactement ce qui la rend si redoutable. La bien-pensance est pétrie de bonnes intentions et elle correspond à une obéissance aux idées dominantes du moment. Critiquer cela vous fait immédiatement passer pour quelqu'un de négatif, voire de suspect. Or, les pires choses ont toujours été commises par obéissance. C'est plus insidieux, plus sournois que le crime manifeste. C'est pour cela qu'une pensée véritablement libre n'a pas pour ennemi le scandaleux, mais le confortable.

***Pensées distinguées* se présente comme un manuel d'émancipation intellectuelle. Qu'est-ce qui tient aujourd'hui la pensée sous tutelle ?**

J.F. Je pense que cela débute à l'école, les exigences y sont moins élevées. Et puis il y a un dogmatisme binaire : on colore le monde en noir et blanc, c'est l'esprit de facilité. Je n'y vois aucune malveillance, aucun complot, simplement, dès lors qu'on cesse de penser par soi-même et qu'on cède au manichéisme par confort, le langage suit : il se rétrécit et s'appauvrit. La tutelle n'est pas extérieure, elle est intérieure, et c'est ce qui la rend si difficile à nommer. ■

Propos recueillis par Sophie Di Malta



PENSÉES DISTINGUÉES
JULIA DE FUNÈS
224 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MAI 2026.

Un café et l'édition !

Face à la surproduction, à l'uniformisation et aux enjeux de l'IA, le monde du livre serait-il en train de vaciller ? Frantz Olivié met au jour un système pris dans sa propre logique et ses contradictions.

Un texte sur l'édition – et qui utilise ce mot pour titre – ne pouvait commencer ailleurs que dans le quartier des éditeurs, à Paris, rue de Rennes plus précisément. Entre les cafés de Saint-Germain-des-Prés, où les écrivains aiment se montrer, et Montparnasse, où ils vont signer les contrats d'édition qui leur permettent de justement se montrer dans lesdits cafés. Voilà pour la géographie du « monde du livre » que Frantz Olivié s'emploie à analyser dans un texte donnant à voir les coulisses de fabrication de cet « étrange objet » qui nous fait rêver. Éditeur lui-même depuis une vingtaine d'années « dans une petite maison

provinciale », l'auteur part de cette fascination pour penser l'« ensemble de pratiques qui consistent à [le] faire advenir ».

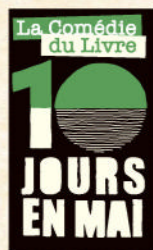
Le secteur fait face à deux enjeux existentiels, la surproduction et l'uniformisation. Loin de céder à la caricature, Frantz Olivié décortique, dans un récit passionnant, comment les processus de fabrication, de distribution et de commercialisation mènent à cette impasse : trop de livres, qui se vendent de moins en moins, et se ressemblent de plus en plus.

Dans un contexte difficile avec l'arrivée de l'IA, l'omniprésence des plateformes numériques, la hausse des coûts de production, le secteur est obligé de se réinventer sans pour autant se renier. À l'heure où les maisons préparent leur rentrée littéraire (oui, déjà !) au cours de laquelle reviendra la sempiternelle question « Y a-t-il trop de nouveautés ? » Frantz Olivié interroge les éditeurs sur leurs pratiques, le sens d'une activité « pas comme les autres », la possibilité qu'existe encore une « édition de création ». La question vaut aussi pour les lecteurs. Sommes-nous prêts à abandonner le confort de la chose connue pour tenter l'aventure d'une création vraiment originale ? Vous pourrez y répondre la prochaine fois que vous passerez la porte d'une librairie. ■

Antoine Leiris



ÉDITION
FRANTZ OLIVIÉ
120 p., ANAMOSA/
LE MOT EST FAIBLE, 9 €



41^e Comédie du Livre MONTPELLIER

GRANDES RENCONTRES

15 au 21 mai 2026

SALON DU LIVRE

22, 23 et 24 mai 2026

Promenade du Peyrou



Montpellier - Direction de la Communication - 04/2026 - AG - Illustration : Marion Fogelle



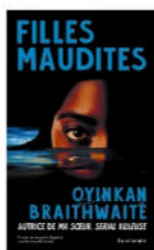
La voix bénie des destins maudits

Invitée du festival Étonnants Voyageurs (lire ci-dessous), la Nigériane Oyinkan Braithwaite publiait son troisième roman en début d'année. Élargissant une voie singulière, au croisement du roman noir, du féminisme et du réalisme magique.

« Je trouve généralement les femmes fascinantes », nous dit Oyinkan Braithwaite lors de notre entretien téléphonique, tout en précisant : « Ce qui me fait écrire, c'est la curiosité, c'est de m'engager vers quelque chose qui m'intéresse, m'amuse, et surtout m'interroge. C'est généralement autour des femmes, c'est vrai. Je m'identifie aux défis qu'elles ont traversés dans l'Histoire. »

Cela explique pourquoi ces dernières sont si nombreuses dans *Filles maudites*. Depuis dix générations, et ce sort jeté sur une aïeule qui attendait un enfant d'un homme déjà marié, les femmes de la famille Falodun sont maudites. « Que tes filles soient maudites : elles courront après les hommes, mais ils leur glisseront entre les doigts comme de l'eau. » Ainsi, en 2000, Monife s'est suicidée par amour. Quelques heures après l'enterrement, sa tante Egun donne vie à une petite Eniyyi, qui grandit dans la crainte de la malédiction familiale, mais aussi dans celle d'être la réincarnation de sa cousine. Dans un puzzle narratif nous menant de 1994 à 2025, le roman alterne entre Monife, Egun et Eniyyi, entre l'histoire traumatique, familiale et nationale, entre la capitale, Lagos, des villages traditionnels et parfois même Londres.

L'écrivaine a grandi dans la capitale britannique. Après des études de droit et d'écriture créative, elle est un temps revenue dans sa métropole natale, y devenant rédactrice pour les éditions Kachifo Limited, dont la (défunte) revue *Farafina Magazine* publia ses premières nouvelles (publiant aussi Dinaw Mengestu,



Chimamanda Ngozi Adichie, et autres Helon Habila). En mêlant roman noir, réalisme magique, féminisme et humour, elle s'était révélée dès *Ma sœur, serial killeuse* (2019), son premier roman au succès immédiat et international (traduit en plus de trente langues, adaptation cinématographique en cours). Désormais mariée, mère d'une fille de 2 ans, l'autrice vit dans le Surrey, un comté au sud-est du Grand Londres. Et nourrit une autre envie : revenir au format de la nouvelle, qui devrait être le calibrage de son prochain ouvrage. Nous verrons alors ce qui l'y fascine... ■

Hubert Artus

FILLES MAUDITES [CURSED DAUGHTERS]

OYINKAN BRAITHWAITE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA) PAR CHRISTINE BARBASTE, 368 P, LA CROISÉE, 23 €

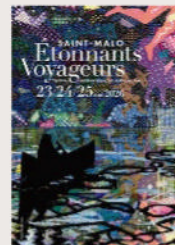
SAINT-MALO SOUS LE SIGNE DU LIBAN

La 36^e édition du festival **Étonnants Voyageurs** se déroulera du 23 au 25 mai. Rendant notamment hommage au pays du cèdre.

Étonnants Voyageurs constitue l'un des événements clés de l'année éditoriale : pour sa 36^e édition – dont l'invité d'honneur sera Pierre Lemaitre –, le festival international du livre et du film de Saint-Malo célébrera, comme à son habitude, la création littéraire sous le signe de l'ailleurs et de l'aventure, aussi bien pour des romans que des essais, BD ou ouvrages jeunesse. Ainsi, du 23 au 25 mai, vous pourrez assister à de nombreuses rencontres avec des auteurs du monde entier et vous faire dédicacer leurs ouvrages – sans compter les spectacles, films,

lectures, ateliers d'écriture, etc. Étonnants Voyageurs mettra par ailleurs le Liban à l'honneur, au moment où le Proche-Orient connaît bien des tensions. Enfin, l'équipe de *Lire Magazine* sera présente pour différents débats avec, entre autres, Jamy Gourmaud, Sylvie Le Bihan et Riad Sattouf (rendez-vous sur nos réseaux sociaux pour les détails). À bientôt donc sur les terres de Surcouf et de Chateaubriand ! ■ J.H.

etonnants-voyageurs.com





Le livre, ce cale-meuble

Et si tous les romans vantés dans nos pages n'étaient que de la « *littérature d'ameublement* », insipide et périssable ?

Mathieu Terence se jette à l'eau dans un pamphlet à la Gracq.

tous d'un sujet de société ou d'une histoire vécue, avec un scénario facile à résumer et un style « *sujet-verbe-complément* ». Rien de tel pour abrutir les foules, selon lui : « *Comme il y a des photos de poumons pourris sur les paquets de cigarettes pour prévenir des conséquences, il devrait y avoir un cerveau de crevette, un crâne de puce, sur la couverture des exemplaires de la littérature d'ameublement* » ! Les auteurs de ces romans, ajoute-t-il, passent plus de temps à parler de leurs livres qu'à les écrire, et se distinguent par leurs opinions consensuelles, « *pour le Bien et contre le Mal* ». Tant qu'à faire, Terence s'attaque aussi aux éditeurs, aux journalistes, aux libraires et même aux lecteurs, tous responsables de la catastrophe. C'est un aigri, diront les sceptiques. Anticipant l'objection, il répond qu'il peut se permettre, à son âge,

de « *brûler ses vaisseaux, en foutant le feu à la plaine* ». Qu'on partage ou non son diagnostic, il faut reconnaître qu'il possède un joli don pour gâcher la fête, et que sa plaquette au style hiératique, façon Debord mâtiné de formules à la Muray, ne manque ni de panache ni d'allure. Dans un autre registre, il publie aussi un (gros) recueil de fragments, *Le Livre libre* (Cerf). Tout, sauf un bouquin. ■

Jean Hurtin

Dans le genre du pamphlet sur la corruption des valeurs littéraires, façon *Littérature à l'estomac*, Mathieu Terence publie *La littérature d'ameublement*, une charge qui ne lui vaudra pas que des amis. Sa cible ? La masse de ce qui se propose aujourd'hui sous le nom d'« *œuvres littéraires* » et qu'il préfère appeler, dédaigneusement, des « *bouquins* » : romans usinés à la chaîne, parlant



**LA LITTÉRATURE
D'AMEUBLEMENT
MATHIEU TERENCE**
96 P., CERF, 9,90 €

La belle affaire !

L'édition semble chérir les ouvrages autour des « cold cases », tous ces faits divers non résolus qui sont ici rouverts. À la grande délectation de notre chroniqueur.

Gaston Dominici, Xavier Dupont de Ligonnès et, bien sûr, le petit Grégory : ces gais lurons n'ont cessé de stimuler l'imagination du public et la fécondité des publicistes. Plus récemment, les apories policières ont fait le miel des amateurs de mystères et des éditeurs. On ne compte plus les livres sur les « cold cases » : ces affaires classées que des auteurs prennent à bras-le-corps comme on ranime un cadavre, du moins comme on le dépoussière. Ainsi la journaliste Valérie Benaïm publie-t-elle sous label Fayard *Ils ont disparu...* Partant du constat qu'un enfant



disparaît en France toutes les treize minutes (certes, avec ce genre de statistique, on peut dire tout et son contraire), elle enquête sur des disparitions de mineurs. On est assuré de sa probité et de son empathie, puisqu'il est précisé qu'elle est « *journaliste et mère* ». Mais si l'ouvrage peut permettre de rouvrir des dossiers et pas seulement des plaies, il est de salubrité publique. On sait les lenteurs de l'administration : un petit coup de pouce médiatique ne fait jamais de mal. Et puis les lecteurs bichent de se faire détectives par procuration. Le procureur Jacques Dalles, créateur du pôle « cold

cases » de Nanterre, et habitué des plateaux télévisés, a ainsi connu un fier succès avec *Sur les chemins du crime* (Mareuil). Plus littéraire, dans *Cold Case* (Verticales), Alexandre Labruffe exhume la mort mystérieuse de l'oncle de sa compagne en pleine Corée des années 1970. Et puis, quitte à remonter aux origines, pourquoi ne pas élucider les grandes affaires de l'Antiquité ? *Cold cases en Grèce antique* (CNRS) se demande si le roi de Thèbes a tué son père ou si Antigone s'est bel et bien suicidée... Quand la mayonnaise est bonne, rien ne vaut une viande froide. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves



**ILS ONT DISPARU...
VALÉRIE BENAÏM**
440 P., FAYARD, 21,90 €

Dans les coulisses du lancement d'un best-seller

Le nouveau roman de **Virginie Grimaldi**, *D'autres printemps*, est un événement éditorial. Et chaque livre de l'autrice la plus vendue en 2025 fait l'objet d'une promotion propre aux écrivains à succès, mais ajustée à sa personnalité.



D'un bureau à l'autre des éditions Flammarion, la mobilisation est continue depuis plusieurs mois. Les équipes préparent la sortie en librairies du quinzième livre de Virginie Grimaldi. *D'autres printemps* paraîtra le 6 mai. La griffe d'un best-seller se reconnaît à ses ventes. En 1966, un critique perdu de vue, Gilbert Ganne, auteur de *Messieurs les best-sellers* (un titre garanti d'époque!), estimait le seuil plancher d'un best-seller à 50 000 exemplaires. Virginie Grimaldi appartient au club très restreint des auteurs qui ont franchi ce qu'on appelle « le mur des 100 000 » exemplaires, chiffre fantastique pour les éditeurs français. Avec *D'autres printemps*, son quatrième titre chez Flammarion, le premier tirage est impressionnant : 230 000 exemplaires, en progression par rapport au précédent, *Les Heures fragiles*, imprimé à 210 000. De quoi donner le tournis ? Son éditrice et attachée de presse, Pauline Faure, décrit l'atmosphère : « Les équipes sont enthousiastes. Et c'est même plutôt très agréable pour des commerciaux d'avoir à travailler sur un livre que tout le monde attend ! » L'événement est triple : le même jour, les lecteurs trouveront aussi dans les librairies, les grandes surfaces culturelles et de nombreux magasins *Les Heures fragiles* réédité au Livre de Poche à 350 000 exemplaires dont 250 000 seront sur tables

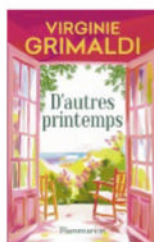
ou présentés dans des dispositifs de PLV, ou publicité sur lieu de vente. « Une très belle mise en place à la hauteur de l'enjeu », résume Sophie Mousselon, directrice marketing et communication au Livre de Poche. Ajoutons à ces publications simultanées le livre audio *D'autres printemps*, lu par Danièle Lebrun (de la Comédie-Française) et Julia Faure, d'une durée de six heures et demie, dans la collection « Écoutez lire » de Gallimard audio.

« LE PLUS BEL ÉCRIN POUR LE LIVRE »

Depuis plusieurs années, une couverture illustrée accompagne les romans de l'autrice, mais ce n'était pas le cas de ses romans antérieurs en grand format. Pour la première fois depuis *Les Heures fragiles*, elle retravaille avec le même illustrateur, Jean Delabrière. Comment est conçu le visuel de couverture si déterminant pour l'œil du lecteur potentiel qu'il faut accrocher ? « Concernant les couleurs, le dessin, c'est une création d'ensemble qui plaît à Virginie, pas une réflexion stratégique qui orienterait vers telle ou telle illustration, pour suivre une mode. À elle de décider le visage qu'elle veut donner à son texte. » L'approche est identique au Livre de Poche. Selon Sophie Mousselon, il s'agit d'« avoir le plus bel écrin pour le livre ». Pour *Les Heures fragiles*, « nous avons repris la très belle illustration du grand format en l'adaptant ». Les deux maisons « travaillent en étroite collaboration pour le lancement en synergie de la nouveauté grand format et poche de l'auteur ». Objectif : gagner « le maximum de visibilité » par les campagnes publicitaires, « une zone d'entrée magasin dans une grande enseigne culturelle comme la Fnac ou un mur de nouveautés chez Carrefour ».

Le best-seller n'est pas qu'une affaire industrielle. La recette type déclinable à volonté n'existe pas. L'une des marques de fabrique de Virginie Grimaldi est l'authenticité, qui la porte, notamment lors des rencontres. Les lecteurs la ressentent. Son œuvre fait écho à la vie de chacun, et le processus d'identification à ses personnages joue à plein. « Ses romans ont une racine commune : un sujet la touche, la bouscule, l'émeut. De là, une idée germe, puis une histoire voit le jour. Mais, de bout en bout, tout reste sensible et instinctif », explique Pauline Faure. « Et, s'il y avait une méthodologie pour garantir un succès, tout le monde ne publierait que des best-sellers. » ■

Olivier Cariguel



D'AUTRES PRINTEMPS
VIRGINIE GRIMALDI
 350 P., FLAMMARION, 20,90 €. EN LIBRAIRIES LE 6 MAI.

Lecture à l'heure du thé

À l'occasion du Festival de Cannes, allons découvrir la librairie **Autour d'un livre...** Concrétisation d'un rêve de petite fille, ce lieu fait la part belle aux rencontres.



Située à mi-chemin entre la célèbre Croisette – dont on oublie souvent qu'il s'agit en fait d'un boulevard – et la gare ferroviaire, la rue Jean-Jaurès se trouve en plein centre-ville de Cannes. Et c'est précisément dans cette artère qu'une librairie avait fait parler d'elle à l'occasion de son ouverture, et pour cause: elle avait en effet dû rester fermée en raison du second confinement

provoqué par le covid, en novembre 2020. Sa fondatrice avait même publié une lettre ouverte au président de la République.

DES LECTEURS DE TOUS ÂGES

Née au Liban d'un père libano-suisse et d'une mère française, Florence Kammermann a passé là-bas une trentaine d'années, dont celles de la guerre civile (1975-1990). Après une première vie de reporter au Proche-Orient, elle change de voie en 1999 « pour [s]e consacrer à [s]es enfants » et atterrit sur la Côte d'Azur. Un temps agent immobilier, elle décide de réaliser « un rêve de petite fille ». Bien que « n'ayant aucune formation ni expérience dans le métier », elle fonde en 2017, sur des fonds intégralement personnels, Autour d'un livre..., une « librairie-salon de thé de 45 mètres carrés, à côté du Palais des Festivals ». Déménagement en 2020 pour 180 mètres carrés (dont 120 de surface de vente) rue Jean-Jaurès. Deux ans plus tard, elle ouvre Autour d'un dragon..., « la déclinaison jeunesse, BD, manga et new romance », 80 mètres carrés situés à deux pas. Aujourd'hui, elle reste la dirigeante de l'ensemble, qui compte un employé à temps plein et deux à temps partiel.

Unique librairie généraliste indépendante de Cannes, Autour d'un livre... doit son

nom à « une sorte de communauté, de solidarité apprises dans les abris », explique Florence Kammermann. Se réjouissant de « ces clients qui restent à la caisse comme on reste au comptoir d'un café, pour parler ». Quand certains sont hospitalisés, elle « prend des nouvelles », et peut « faire livrer les livres ». La clientèle est « majoritairement retraitée, comme la population à Cannes, et à 80 % féminine ». Mais il y a aussi ces classes « du CP au CM2 que, moyennant une aide de la Ville, nous recevons ici pour parler de livres, d'écriture, de fictions », précise-t-elle. Pour faire lire, vivre et découvrir les 30 000 références des deux librairies, le lieu bénéficie de trois salles et de transitions soignées avec « une porte indienne du Rajasthan » par-ci, une « enfilade donnant sur un mur en pierres » par-là. Tout au fond, une « cuisine professionnelle ». Régulièrement, l'endroit



accueille « des dîners-rencontres avec des auteurs »: c'était Delphine de Vigan début avril, ce sera Djavad Djavahery le 29 mai (pour L'ayatollah aimait sa femme plus que Dieu). Une quarantaine de personnes peuvent être présentes (sur inscription): « On y rencontre l'écrivain », et, on nous l'assure, « même une personne qui arrive seule rencontrera quelqu'un ». C'est donc cela, un antre: un endroit bien plus qu'un simple lieu. ■

Hubert Artus

→ Autour d'un livre...

17 rue Jean-Jaurès, 06400 Cannes. Ouvert du mardi au samedi de 10 heures à 12h30 et de 13 heures 30 à 18h30, et le lundi de 14 heures à 18h30.
autourdunlivre.com



« L'histoire personnelle de David Vann m'a réellement motivé pour faire ce film »

**Le réalisateur Vladimir de Fontenay adapte *Sukkwan Island*, le roman culte de David Vann. Un père et un fils plongés dans le Grand Nord...
Tournage difficile mais film réussi.**

Le roman est paru en 2010. Que s'est-il passé en quinze ans ? Vladimir de Fontenay. J'ai lu *Sukkwan Island* plusieurs années après sa sortie. J'ai tellement aimé ce roman que j'ai demandé à mon agent de l'époque de chercher des infos sur les droits. Ils étaient pris, je suis passé à autre chose. En 2017, mon premier film, *Mobile Homes*, l'histoire d'un road-trip dans le froid et en anglais, est sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. À la suite d'une projection, les productrices Carole Scotta et Bérénice Bejo sont venues me voir et m'ont proposé d'adapter un roman dont elles avaient les droits : *Sukkwan Island* ! Elles avaient vu des liens entre *Mobile Homes* et l'histoire écrite par David Vann. J'étais évidemment enthousiaste mais Carole et Bérénice m'ont dit qu'il fallait d'abord que je rencontre David pour qu'il me parle de l'histoire qui se cache derrière le livre...

Comment s'est passée cette rencontre ?

V.D.F. Très bien. Il m'a raconté d'où venait son livre, les raisons pour lesquelles il a écrit ce voyage entre un père et son fils, et comment lui-même s'était retrouvé dans la situation de devoir choisir d'accompagner son père ou pas. Il m'a expliqué que l'écriture



de *Sukkwan Island* a été la catharsis d'un drame personnel. *Sukkwan Island* fait partie d'un ensemble plus large de textes, *Legend of a Suicide*, mais les éditions Gallmeister avaient choisi de ne publier qu'un seul d'entre eux. Je ne connaissais donc pas cette histoire personnelle qui liait David à son livre, mais elle m'a donné encore plus envie de la porter à l'écran. C'est une tragédie, mais aussi une rédemption et une émancipation. Dans le fond, il y a un peu de lumière. J'ai aussi vu la possibilité d'y mettre quelque chose de personnel.

Généralement, quand vous lisez un roman, pensez-vous à une adaptation potentielle ou êtes-vous simple lecteur ?

V.D.F. Je pense au film potentiel et c'est idiot. Pour un autre projet, j'avais rencontré Laurent Gaudé qui m'a longtemps parlé des rapports entre littérature et cinéma. Tout le monde pense que les écrivains n'ont qu'un but : que leur livre soit adapté au cinéma. C'est absurde. Pour lui, un romancier ne pense qu'à une chose : que son livre soit publié. Qu'un cinéaste colle une grille de lecture particulière à un roman paraissait donc incongru. En l'espèce, quand j'ai lu *Sukkwan Island*, l'histoire personnelle de David m'a réellement motivé pour faire le film.

Entre adapter un roman et écrire un scénario original : l'un n'est donc pas mieux que l'autre...

V.D.F. Certainement pas. Ce sont des cas particuliers à chaque fois. Moi, j'ai voulu être très fidèle au livre. En tout cas au début. Ma première version était quasi identique au texte. Sans cette mise en abyme entre l'auteur et son récit. Au bout d'un moment, il a fallu que je me réapproprie le roman. J'appelle régulièrement David pour lui demander l'autorisation de modifier tel ou tel passage. C'est lui qui m'a poussé à réaliser mon film... Le livre est en deux parties : le père, puis le fils. Je n'ai pas construit mon film ainsi, qui est finalement le récit du fils.

Quels problèmes avez-vous rencontrés ?

V.D.F. Passer des mots aux images, c'est rendre les scènes très concrètes. Pendant l'écriture, le romancier s'intéresse plus souvent à l'intériorité des personnages et il est possible de passer sous silence certaines choses. Au cinéma, il faut montrer par exemple la façon dont le chalet est agencé. Où est la cuisine par rapport à la salle de bains ? Comment se passe la scène entre un père et son fils quand ils se lavent...



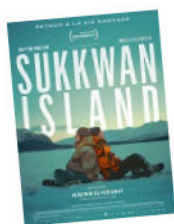


C'est du concret. Le père et le fils ne se sont pas vus depuis longtemps et ce qui m'intéresse, c'est le regard que porte le fils sur son père et le père sur son fils. Est-ce qu'ils vont partager cette intimité ? Sauf que cette scène n'existe pas dans le livre. L'écrire, elle et les autres, a eu un effet libérateur. J'ai aussi essayé d'humaniser le personnage du père. Dans le livre, il est cruel et toxique. Je l'ai rendu plus vulnérable. Après tout, le spectateur va passer deux heures avec lui ! C'est pour cette raison que j'ai voulu qu'il soit joué par Swann Arlaud : il est entre deux âges, très juvénile mais avec des cheveux blancs et un regard très profond.

**Les conditions de tournage doivent être compliquées.
Ont-elles influencé l'adaptation ?**

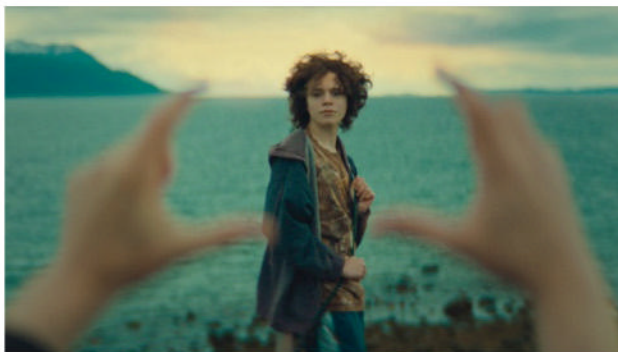
V.D.F. Je voulais tourner ce huis clos à ciel ouvert en décor naturel. On est allés dans le nord de la Norvège, près d'une base militaire transformée en studio. Les militaires y sont revenus au moment de la guerre en Ukraine et leur présence a été bénéfique. Grâce à leurs moteurs, on a pu notamment creuser la glace, ce qui aurait été impossible sinon. J'ai aussi ajouté une séquence un peu joyeuse entre le père et le fils où ils dansent dans l'eau. Je voulais un moment de communion. Swann et Woody Norman, qui joue Roy, le fils, se sont jetés à l'eau qui devait être à 3 degrés. Les acteurs eux-mêmes étaient donc contraints de s'amuser pour se réchauffer... En fait, j'aime bien quand c'est le bazar sur un plateau. Parce que tout à coup, la vie s'infiltre. ■

Propos recueillis par **Éric Libiot**



→ **Sukkwán Island**

de Vladimir de Fontenay, avec Swann Arlaud, Woody Norman... En salles le 29 avril.



HAUT ET COURT



SAINT-MALO Étonnants Voyageurs

FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM

23/24/25 mai 2026

250
RENCONTRES
ET DÉBATS

50 FILMS
SALON DU LIVRE

FESTIVAL DE
LA JEUNESSE

ATELIERS

LECTURES

MUSIQUE

SOIRÉES

PODCASTS

**LE LIBAN, PAYS INVITÉ
& PLUS DE 150 INVITÉS**

PIERRE LEMAITRE

CHARIF MAJDALANI

LISETTE LOMBÉ

JÓN KALMAN

STEFÁNSSON

SOFIA

ANDRUKHOVYCH

FRANCK THILLIEZ

KAPKA KASSABOVA

GABRIEL TALLENT

ELENE USDIN

LAURENT MAUVIGNIER

YANICK LAHENS

RIMA ABDUL MALAK

JOHN BOYNE

JAMY GOURMAUD

MAGALI LE HUCHE

RYŌKO SEKIGUCHI

BARBARA CASSIN

LAURENT GAUDÉ

(...)



etonnants-voyageurs.com

f @FestivalEV

Instagram @etonnantsvoyageurs



DVD

BUSINESS OBLIGE
JAN EGLESON
(ELEPHANT)

→ Bonne nouvelle pour tous les fans de Michael Caine :

l'éditeur Elephant Films propose un coffret dans lequel on peut retrouver quelques pépites avec le comédien. Citons notamment *Ipcress, danger immédiat, Élémentaire, mon cher...* *Lock Holmes* ou *Business oblige* – qui sort aussi en édition simple –, comédie noire tirée du roman *Touche pas à mon système* de Simon Brett. B.L.



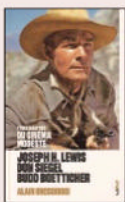
ARCO
UGO BIENVENU
DIAPHANA

→ Salué par nombre de prix (dont deux césars et une nomination aux Oscars), ce petit bijou coproduit par Natalie

Portman n'en finit pas de hanter le spectateur avec son garçon à la cape arc-en-ciel. Un premier long-métrage qui confirme le talent d'Ugo Bienvenu déjà très applaudi pour ses bandes dessinées (dont le formidable *Préférence système*). B.L.

LIVRE

TROIS MAÎTRES DU CINÉMA MODESTE : JOSEPH H. LEWIS, DON SIEGEL ET BUDD BOETTICHER
ALAIN CRESCIUCCI
LETTMOTIF



→ Le concept de « cinéma modeste » est pertinent : des films à l'économie réalisés par des cinéastes qui se voient davantage raconteurs d'histoires qu'artistes. Hollywood en a

fabriqué beaucoup, ce cinéma œuvrant souvent dans le genre (polar, western). *Trois maîtres du cinéma modeste* éclaire le parcours de metteurs en scène par trop méconnus : Joseph H. Lewis, Don Siegel et Budd Boetticher. Et au moins trois grands films à chacun de leur compte : *Gun Crazy, Les Proies, Sept hommes à abattre*. Grand cinéphile, Alain Cresciucci déroule une bio-filmographie abondant analyse de films, contexte de production et vie des cinéastes. Avec une passion communicative. E.L.

Nous deux

Die my Love ne ménage personne, surtout pas ses formidables comédiens : Robert Pattinson et Jennifer Lawrence.

Les films de la Britannique Lynne Ramsay (*Ratcatcher, We need to talk about Kevin, A Beautiful Day*) ne laissent jamais indifférents ; en soi une qualité. Ce *Die my Love*, adapté du roman d'Ariana Harwicz, ne devrait pas échapper à la règle : l'histoire d'un couple installé dans une vieille maison qui se cherche, s'adore, s'engueule ; lui est sur les routes, elle souffre (sans doute) d'une dépression post-partum.

Au monologue intérieur du livre, la cinéaste a préféré s'attacher à l'homme et à la femme, même si Grace est plus présente que Jackson. Mais Lynne Ramsay brouille les cartes, installe différentes temporalités, joue les ruptures de tons systématiques, entretient consciemment un flou



narratif. *Die my Love* est à la fois déstabilisant, passionnant, culotté ; le portrait d'un couple constamment au bord de la crise de nerfs et des excès d'affection. Pour tenir la distance, il faut une grande cinéaste et de grands acteurs. Pour l'une, c'est donc fait. Pour les deux autres, le jugement est rapide.

Si Robert Pattinson est un peu retrait – mais c'est aussi son personnage –, Jennifer Lawrence explose littéralement. On la savait douée (*Happiness Therapy* par exemple), on l'applaudit ici à toutes les scènes : charmante, agaçante, aimante, jalouse, énervée, bienveillante, méchante... Du grand art. Vraiment. ■ Éric Libiot
En salles le 26 avril.



Par le menu

Inspiré par un roman de Rosella Postorino, *Les Goûteuses de Hitler* raconte le « travail » de Rosa et de ses collègues d'infortune : manger les mêmes plats que le Führer afin de s'assurer qu'ils ne sont pas empoisonnés. Trois fois par jour. Sachant que chaque repas peut être le dernier... Délaissant, et heureusement, le suspense du coup de fourchette, vite évacué au début, Silvio Soldini préfère raconter les liens qui se tissent petit à petit entre toutes ces goûteuses, à la fois paniquées et solidaires face à ce qui leur arrive. Si l'option historique est le sel du film, elle ne va jamais plus loin ; c'est à la fois une qualité et une limite. Soldini s'enferme sans doute trop dans un respect au cadre quand on aurait voulu qu'il s'en échappe. Reste un cinéma solide qui éclaire un aspect oublié des à-côtés de la Seconde Guerre mondiale. ■ E.L.

En salles le 20 mai.



Cauchemar à l'irlandaise



Romancier d'horreur populaire, Ohm Bauman (Adam Scott) se rend dans la campagne irlandaise pour disperser les cendres de ses parents. Résidant dans un hôtel lugubre, cet homme de lettres peu sympathique comprendra bien vite que quelque chose ne va pas, dans cette région. Pourquoi les chèvres s'en prennent-elles aux voitures ? Une sorcière hanterait-elle les lieux ? Et que s'est-il passé dans la chambre nuptiale de l'établissement ? Après les très bons *Caveat* et *Oddity*, Damian McCarthy confirme son talent de petit-maître de l'horreur avec *Hokum*, remarquablement écrit (ah, l'ouverture et la conclusion...) et qui tient en haleine grâce à son sens de l'espace. Émouvant et terrifiant. ■ Baptiste Liger
En salles.

Maman, j'ai raté ma vie

Tiré d'un roman de Rufi Thorpe, *Margo a des problèmes d'argent* présente les drôles de turpitudes d'une jeune mère de famille moderne.

La vie de Margo (Elle Fanning) bascule le jour où elle découvre qu'elle est tombée enceinte par accident. Bien décidée à garder son bébé – au grand dam du futur papa, qui ne veut pas reconnaître l'enfant –, elle se retrouve à devoir concilier sa vie de jeune mère, les factures qui s'accumulent et peu de moyens pour les payer. Face à l'apparent détachement de sa propre mère (Michelle Pfeiffer) fiancée à un prêcheur (Greg Kinnear) qui ignore tout de son passé sulfureux, et au retour de son père (Nick Offerman), ancien catcheur professionnel tout juste sorti de cure de désintoxication, Margo ne sait plus à quel saint se vouer. Adapté du roman éponyme de Rufi Thorpe, *Margo a des problèmes d'argent* pourrait être vu comme une version réaliste et désenchantée de Barbie si celle-ci avait été



mise enceinte et abandonnée par Ken ! Reprenant l'imagerie rose bonbon de l'univers de la célèbre poupée, cette série en huit épisodes évite soigneusement l'écueil du pathos malgré un sujet à forte teneur en pathos. Un tour de force que l'on doit notamment à son créateur, David E. Kelley, plus connu pour

la série *Ally McBeal*, autre portrait de femme forte, alliant humour et mélancolie. C'est à peu près la même recette que l'on retrouve ici : un ton doux-amer porté par des comédiens au sommet, de la pétillante Elle Fanning au toujours impérial Nick

Offerman en passant par Michelle Pfeiffer, plus belle que jamais. Au-delà de l'évidente allégorie sur l'art du spectacle et de la narration (Margo gagne sa vie en se mettant en scène sur la plateforme OnlyFans), *Margo a des problèmes d'argent* est surtout une touchante et ô combien sincère variation autour du concept de la famille nucléaire, laquelle prend ici des atours pour le moins inattendus. ■ **Ilan Ferry**
Sur Apple TV.



• THÉÂTRE

Les classiques font le plein

Quoi de saillant, en matière théâtrale, dans ce Paris de mai ? Une ruée du public vers deux auteurs du... XVII^e siècle. Molière, bien sûr, et Pierre Corneille.

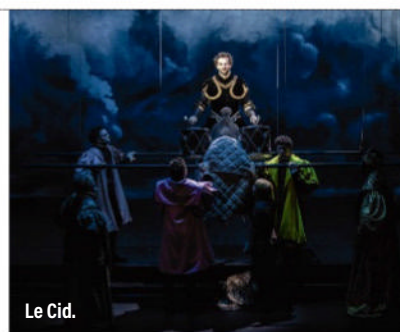
Cela faisait vingt ans que la Comédie-Française n'avait pas monté *Le Cid*, l'œuvre la plus populaire de Pierre Corneille. La nouvelle mise en scène est de Denis Podalydès, qui a choisi Éric Ruf pour la scénographie, d'une majestueuse et spectaculaire austérité, Christian Lacroix pour les costumes, d'une stupéfiante chatoyance, et Bertrand Couderc pour les lumières, l'ensemble donnant l'impression d'être plongé dans des toiles du Greco.

Denis Podalydès propose une version dépouillée de ce monument de la littérature dramatique recelant des répliques parmi les plus connues du répertoire français : « *Rodrigue, as-tu du cœur ?* », « *Va, je ne*



te hais point »... Cette version fait entendre avec une grande clarté le texte de Corneille et les valeurs qu'il défend avec fougue et panache, à savoir l'amour et l'honneur, à travers ses deux héros, Chimène et Rodrigue, dont la folle passion sera brisée à jamais. C'est de la grande tragédie, mais zébrée

de comédie (ici assumée) tant parfois l'excès de dramatisation en vient à frôler le vaudeville. Dire que la distribution est parfaite n'est pas exagéré. Elle est emmenée par un Benjamin Lavernhe qui joue un Rodrigue déchiré et grandiose, tour à tour livide et conquérant, et une Suliane



Brahim, impressionnante de désespoir fou, assurément une magnifique Chimène.

Au théâtre Artistic Athévains, Molière triomphe avec *L'École des femmes*, dans une mise en scène très inventive et résolument contemporaine de Frédérique Lazarini. Un exemple ? Le méchant Arnolphe (formidable Cédric Colas) a cloîtré Agnès dans une cage de verre. C'est tout dire, et terriblement efficace. Immanquable ! ■ **Dominique Poncet**

→ **Le Cid** de Corneille, mise en scène de Denis Podalydès. Théâtre de la Porte Saint-Martin (Paris 10^e), jusqu'au 17 mai.
→ **L'École des femmes** de Molière, mise en scène de Frédérique Lazarini. Théâtre Artistic Athévains (Paris 11^e) jusqu'au 4 juin.

Un enfant peut en cacher un autre

Le créateur de *The Boys*, Garth Ennis, revient avec un récit unique aussi dérangeant que réjouissant.

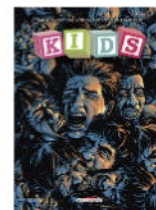
A lors que l'ultime saison de *The Boys* arrive tout juste sur les écrans, le créateur du comics matriciel, Garth Ennis, lui, n'a pas dit son dernier mot. Dans *The Kids*, il imagine un monde dans lequel les enfants de moins de 1 an sont soudainement remplacés par des adultes dérangés et hyperviolents. De quoi donner de sacrées sueurs froides aux parents qui voient leurs charmants bambins se transformer en adultes aux pulsions les plus primaires. C'est notamment le cas d'un couple qui va vivre la nuit la plus longue de sa vie et essayer de



comprendre ce qui se passe, tout en survivant aux assauts de ces « adultes » pas comme les autres. Reprenant tous les codes du film d'horreur, *The Kids* est un récit anxio-gène à souhait mêlant *body horror* et allégorie autour des peurs liées à la parentalité, le tout dans une ambiance délétère à mi-chemin entre David Cronenberg et le Danny Boyle de *28 ans plus tard*. Violence extrême, malaise moral, humour très acide, et

goût pour les situations où la société se décompose sous la pression d'un principe monstrueux, ce one-shot est un condensé de toutes les obsessions de son auteur, qui n'hésite pas, une fois encore, à insister sur la frontière ténue entre innocence et corruption, tout en inscrivant le quotidien de ses protagonistes dans un chaos latent qui menace à tout moment d'exploser. Dérangeant aussi bien sur le fond que sur la forme, *The Kids* n'hésite pas à frapper là où ça fait mal en s'attaquant au totem ultime : l'enfance. De quoi ravir les fans du papa de *Preacher* et déconcerter les nouveaux venus dans l'univers si particulier de Garth Ennis. ■

Ilan Ferry



THE KIDS (ID.)
GARTH ENNIS
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ROYAUME-UNI) PAR ENZO PIRAT,
44 P., DELCOURT, 10,50 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL LE CAS ÉTRANGE DU DOCTEUR JEKYLL ET DE MISTER HYDE



Alma Mahler en accords majeurs

Au-delà de la muse, **Mathilde Aycard** et **Pierre Vallaud** racontent le destin de celle qui fit tourner les cœurs et bâtit des carrières.



Alma Mahler avec ses filles, Maria et Anna (vers 1905).

des deux conflits mondiaux. Après avoir signé ensemble une biographie de Stefan Zweig, Pierre Vallaud et Mathilde Aycard se penchent sur son « pendant féminin », devenue Alma Mahler après son union avec le chef d'orchestre et compositeur, alors directeur de l'Opéra de Vienne. Femme libre, ambitieuse depuis sa tendre enfance, qui renonça à composer en se mariant, Alma Mahler est souvent étudiée sous l'angle de la muse. Les auteurs de cette nouvelle biographie, enrichie par de nombreuses correspondances, mettent en valeur son rôle d'architecte de la réussite des hommes qu'elle fréquenta : le peintre expressionniste Oskar Kokoschka et l'urbaniste Walter Gropius. Se dessine le portrait d'une femme passionnée, amoureuse et libre au destin captivant, une « fille rare, hors du commun », selon les mots de Gustav Klimt, à qui elle accorda son premier baiser. ■ Aude Giger

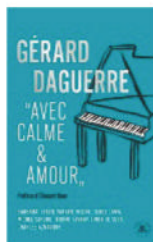
Entre une mère soprano de petite notoriété et un père artiste bien introduit parmi les élites viennoises, Alma Schindler s'élève au milieu des idées et de la beauté qui font battre le cœur de la capitale autrichienne. Cette Vienne fin-de-siècle éblouissante traverse une « apocalypse joyeuse » avec la chute inéluctable de l'Empire et les drames à venir



ALMA MAHLER
MATHILDE AYCARD,
PIERRE VALLAUD
352 P., FAYARD, 25 €

La touche discrète

Certains vivent sous les projecteurs, d'autres dans leur halo. Le pianiste Gérard Daguerre appartient à cette seconde famille, modeste et indispensable. Dans « Avec calme & amour » (préfacé par Édouard Baer), il fait entendre la musique secrète des coulisses : celle des doutes, des fragilités, des fidélités aussi. Être accompagnateur, on le découvre ici, exige plus que du talent : de la discipline, une écoute presque amoureuse, et ce tact particulier qui consiste à soutenir sans s'imposer. Daguerre a vu les artistes avant l'entrée en scène, quand le trac défigure, et après, quand le silence retombe. Il en parle avec élégance, sans fiel ni indiscretion vulgaire. Défilent alors Joe Dassin, Brassens, Claude François, Delpech, Aznavour, Lama, et surtout Barbara, présence ardente, possessive et généreuse, compagne de route pendant seize ans. Un livre délicat sur ceux qui servent les astres sans jamais réclamer leur part de ciel. ■ M.A.



« AVEC CALME & AMOUR »
GÉRARD DAGUERRE,
LAURENCE CARACALLA
192 P., LA TABLE
RONDE, 19 €



Musique sous algorithme

On a beaucoup raconté que Spotify avait sauvé la musique du désastre annoncé par le piratage. L'autrice et journaliste musicale américaine Liz Pelly démonte ce récit officiel avec une enquête précise et souvent glaçante. Car si le streaming a remis de l'argent dans la machine, il a surtout installé un modèle qui profite aux majors. Derrière la promesse d'un accès infini, *La Machine Spotify* décrit un système opaque, notamment sur la répartition des droits, où l'illusion de modernité masque mal une vieille logique de domination. Le plus troublant est ailleurs : la musique y apparaît moins comme un art imprévisible et de plus en plus comme un produit optimisé. Grâce aux données, on analyse ce qu'il faut fabriquer pour séduire l'algorithme, entrer dans les playlists, retenir l'auditeur. Le succès devient affaire de calibrage et de tests. Et voici déjà poindre les faux artistes purement fonctionnels, générés par l'IA. Un univers où l'humain s'efface au profit de la performance.

Le paradoxe est cruel : certains pionniers, qui voyaient dans le numérique une arme contre le capitalisme sauvage des maisons de disques, reconnaissent aujourd'hui leur erreur. David Bowie l'avait pressenti : « Je crois qu'il est vraiment dangereux pour un artiste de répondre aux attentes d'autrui. » À force de vouloir plaire à la machine, la musique pourrait bien finir par ne plus avoir d'âme. ■ Mathieu Alterman



LA MACHINE SPOTIFY
[MOOD MACHINE.
THE RISE OF SPOTIFY
AND THE COSTS OF THE
PERFECT PLAYLIST]
LIZ PELLY
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
YOANN GENTRIC, 384 P.,
ACTES SUD, 21,50 €



LE DOCUMENTAIRE

Arthur Rimbaud, six mois en enfer

→ Plus que quelques semaines pour profiter sur Arte.tv du documentaire de Flore-Anne d'Arcimoles et de Grégoire Kauffmann consacré à Rimbaud. Six mois de vie électrique dans le Montmartre de l'après-Commune et de création fiévreuse aux côtés de Verlaine, qui débouchera sur les vingt-cinq quatrains du *Bateau ivre*.



LE CONCEPT

Lettre Zola

→ On vous avait déjà recommandé cette formidable initiative lors de son lancement, on vous en reparle aujourd'hui puisque Lettre Zola fête ses deux ans et qu'elle a plus que jamais besoin de soutien. Abonnez-vous pour recevoir chaque mois, par la poste, dans une belle enveloppe à la présentation soignée, le récit inédit d'un écrivain contemporain comme Grégory Le Floch, Alexis Jenni ou Kalindi Ramphul.

L.D.

Brut de confidences

Avec ses interviews originales mais exigeantes et ses millions de vues, le directeur éditorial de Brut, **Aymeric Goetschy**, a enfin trouvé comment fabriquer un bel écran aux entretiens littéraires sur les réseaux sociaux.

À tous ceux qui s'insurgent contre le manque de place pour les entretiens littéraires sur les réseaux sociaux, royaume du temps d'attention limité, où la parole doit être ramassée, le média vidéo Brut développe depuis quelque temps déjà des interviews à rebours des contenus frénétiques publiés sur Instagram ou TikTok et en dehors des sentiers balisés de la promotion. Authenticité, refus des artifices et volonté d'imposer son propre tempo : voilà comment on pourrait résumer la patte Aymeric Goetschy, aux manettes de ces contenus. Dans ses entretiens au long cours ou dans le format Brut Book, le journaliste cultive un style à part : un « je » assumé et une manière surprenante d'entrer dans la fabrique de l'écrivain. Résultat, de grands moments de confidences littéraires et des millions de vues cumulées ! La rencontre avec Amélie Nothomb est un modèle du genre. L'interview, pourtant exigeante, d'Olivia Gesbert, rédactrice en chef de *La Nouvelle Revue française*, fait des centaines de milliers de vues. Quant à son dernier grand



entretien, il tient du miracle puisqu'il apporte la preuve éclatante qu'il peut être agréable de passer une heure avec Michel Houellebecq. ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER



LA NUIT AU CŒUR
NATHACHA APPANAH
LU PAR L'AUTRICE
(ÉCOUTEZ LIRE/
GALLIMARD)

■ Lauréate du prix Femina, du prix littéraire Gisèle-Halimi et du Goncourt des lycéens, Nathacha Appanah lit elle-même son texte puissant, qui entrelace implacablement trois récits de femmes victimes de violences conjugales. Alors qu'elle y mêle sa propre expérience, sa lecture à voix haute confère une dimension particulièrement troublante à l'écoute du livre audio.



UN PRINTEMPS AVEC
ARSÈNE LUPIN
GRÉGOIRE BOUILLIER
RACONTÉ PAR FRANÇOIS MOREL
ET CORINE VERSINI
(FRANCE INTER)

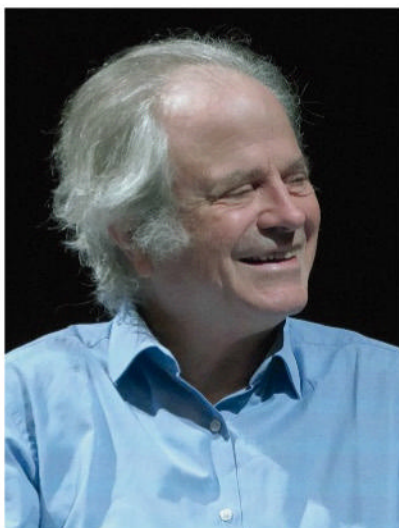
■ Toute nouvelle collection de livre-podcast simultanément disponible en librairies et sur la plateforme Radio France, « Un printemps avec » met à l'honneur le gentleman-cambrioleur Arsène Lupin. Véritable plongée au cœur de la « lupinologie », cette série en 53 épisodes s'ouvre sur la genèse du personnage culte de Maurice Leblanc.



RUTHERFORD CHANG :
HUNDREDS AND THOUSANDS
EXPOSITION À L'UCCA,
CENTRE D'ART
CONTEMPORAIN DE
BEIJING

■ Dans cette exposition présentée en Chine et en hommage à l'artiste conceptuel Rutherford Chang, un dispositif aux allures de magasin de disques accueille le visiteur. Baptisée *We Buy White Albums*, l'installation est exclusivement composée d'innombrables copies de l'album mythique des Beatles, comme une archive sonore totalement unique.

Christophe Rioux



Le pays baigne-t-il dans un communisme « mou » ?

Dans un bref pamphlet enlevé, le camarade **Franz-Olivier Giesbert** s'interroge sur la place de l'idéologie rouge dans le quotidien et l'inconscient collectif français.

« **N**e dites pas à la France qu'elle est en pays communiste, elle croit qu'elle vit dans l'enfer du néolibéralisme. » D'entrée de jeu, Franz-Olivier Giesbert donne le ton pour inaugurer le premier volume de cette nouvelle collection « Questions ouvertes », intitulé *La France est-elle un pays communiste ?*. L'ancien patron du *Point* ne s'inquiète pas tant des derniers communistes que du « despotisme »

doux sous la tutelle d'un État-providence omniprésent, prophétisé par Tocqueville et accepté par confort par les Français. Plus encore, il lance une alerte: le pays est sur un toboggan. À l'arrivée l'attendent plusieurs crises: « *financière à cause d'un endettement exponentiel; civilisationnelle à cause d'une immigration incontrôlée; sociétale à cause de l'affaiblissement de l'autorité* ». Sa crainte est que la France s'enfonce un peu plus dans sa dérive collectiviste si d'aventure Mélenchon, ce « télévangéliste » aussi « doué » que « retors », était porté au pouvoir par une crise sociale majeure. Le commandante, encadré par ses sections d'assaut rouge brun, pourra alors abolir « la monarchie présidentielle » et « la caste », taxer toujours plus et creuser les déficits. Certes, il serait largement aidé par le travail de sape de ses prédécesseurs, amplement décrits: explosion du nombre

de fonctionnaires et assimilés (7 millions), des taxations en tout genre, des normes (400 000), des articles du Code du travail (100 000) et des comités Théodule. Malgré ce sombre tableau, Giesbert veut croire, avec des accents péguystes, que la nouvelle génération, « plus mûre et plus pragmatique », saura redresser la barre avec, tout de même, « une volonté gaullienne (sans peur) au sommet ». ■

Emmanuel Hecht



LA FRANCE EST-ELLE UN PAYS COMMUNISTE ?
FRANZ-OLIVIER GIESBERT
112 P, PLON/RADIO CLASSIQUE,
10 €

Bernanos croyait-il au Diable ?

Écrivain de la foi et de la grâce, l'auteur de *Sous le soleil de Satan* redonnait vie, en 1926, à la figure de Lucifer. Un siècle plus tard, où est le Mal ? se demandent neuf auteurs dans un essai collectif.

Réunis sous la houlette de François Angelier, neuf écrivains remettent le Malin à l'honneur pour faire écho à l'œuvre fondatrice, qui narrait la lutte du brave abbé Donissan, choisi par Dieu, contre le « mauvais serviteur » d'icelui. Chacun, selon ses appétences, donnera sa préférence à tel ou tel. Le texte d'Esther Teillard



est l'un des plus impressionnants. À Knokke-le-Zoute, une femme attend un appel qui ne vient pas, épuise sa frustration par le sacrilège, et batifole avec le

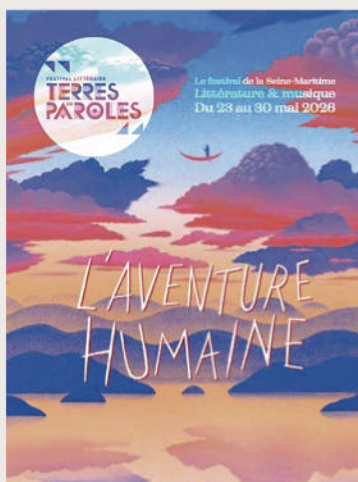
démon, un gros Flamand irrésistible, dans les toilettes d'une brasserie Art déco. Satan aurait-il un faible pour la Belgique ? Jean de Saint-Cheron promène son narrateur dans Bruxelles et le livre à un jovial tailleur dont la cruauté ne se révèle qu'une fois la porte refermée. Christophe Bier donne dans l'horreur fétichiste fin-de-siècle: un auteur érotomane est tanné vivant et transformé en une paire de bottines. Caroline De Mulder chante la sorcellerie adolescente de TikTok (l'enfer vaut l'endroit),

tandis que Fanny Wallendorf affronte le Diable à travers un poème dialogué, éminemment politique. Chez Jennifer Kerner, l'Adversaire enjoint à une armée de champignons d'écraser l'humanité, cependant que Nicolas Chemla présente Satan comme une figure concrète de prédation industrialisée. Bernard Quiriny, à sa manière fine, ramène en trois sombres contes le méchant cornu du côté de la parabole, et Sébastien Lapaque, dans un sermon, résumé et clôt le débat, réduisant le combat à son essence première: « *Il faut savoir désespérer jusqu'au bout*. » ■

Fabrice Colin



UN JOUR, LE DIABLE
COLLECTIF
RECUEIL PRÉSENTÉ
PAR FRANÇOIS ANGELIER,
208 P, SÉGUIER, 20 €



ET ENCORE DES PAROLES

Du 23 au 30 mai, le festival Terres de Paroles irriguera la Seine-Maritime de littérature et de musique.

Cette année, ce sont les mots de Marguerite Yourcenar, « l'aventure humaine », qui porteront la promesse de la 15^e édition de Terres de Paroles. « Il s'agit d'explorer l'ailleurs, d'entrer dans le regard et l'émotion de l'autre, grâce au livre », explique l'écrivain Rémi David, auteur de *Prélude à la goutte d'eau* (paru en janvier), qui pilote la programmation littéraire du festival. Celle-ci fait la part belle aux lecteurs de tous âges, à tous les genres littéraires ainsi qu'au spectacle vivant et à la performance ; avec notamment, la capsule poétique de Cécile Coulon, le concert-lecture d'Hervé Le Tellier et Antoine Sahler, la lecture musicale d'Agnès Desarthe... Plusieurs structures et sites patrimoniaux accueilleront les publics, qui pourront aller à la rencontre des comédiens, musiciens et auteurs invités (parmi lesquels Susie Morgenstern, Timothée de Fombelle, Daniel Pennac, Édouard Louis, Douglas Kennedy...). Avec les 40 événements de Terre de Paroles - gratuits, pour la moitié d'entre eux - qui se déploieront dans tout le département, les visiteurs auront fort à faire, comme assister à un marathon de lecture de huit heures, à des rencontres, tables rondes, spectacles, concerts... Le prix Premières paroles, récompensant un premier roman, sera quant à lui remis le dimanche 24 mai dans les jardins de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville, « village littéraire » de cette « aventure humaine » qui s'annonce riche et passionnante.

M.M.

terresdeparoles.com

Lettres de saison

Le Printemps du Livre de Montaigu s'est imposé comme le rendez-vous du Grand Ouest pour les amoureux de littérature. Il sera de retour les 8, 9 et 10 mai !

L'événement ne se nomme ni festival, ni salon, ni foire ; et cette appellation de « Printemps du livre » n'est pas anodine. Car il s'agit d'une célébration joyeuse et ensoleillée assurant aux visiteurs un week-end de rencontres et de découvertes ; aux auteurs une opportunité de partager leur passion et le fruit de leur travail. Présidé par Didier Decoin, l'événement se place sous le thème de la mer, réaffirmant son partenariat avec le département de la Vendée, et s'inscrivant dans le cadre des commémorations nationales du 8 mai 1945.

En 2025, le festival avait rendu hommage à Boualem Sansal, alors détenu en Algérie ; il sera cette année présent à Montaigu, en plus des 200 auteurs invités, parmi lesquels Christophe Boltanski, Anne Goscinnny, Yasmina Khadra, Éric-Emmanuel Schmitt, Aurélie Valognes... Au programme pour les 35 000 visiteurs attendus : dictées en animations, lectures, tables rondes, séances de dédicaces. En outre, ils seront invités



à assister le 9 mai à la remise du prix Ouest, récompensant un roman dont l'intrigue se déroule dans l'Ouest, ou dont l'auteur est originaire de la région. Et en attendant l'arrivée du Printemps du livre, les six romans finalistes sont déjà annoncés, et n'attendent qu'à être découverts... ■

Margaux Morasso

printempsdulivre.terresdemontaigu.fr

Le Caen des livres

Cette année, la ville normande s'est inspirée du mot « Partir » pour son festival riche en événements Époque, du 29 au 31 mai.



Créé en 2015 par la Ville de Caen, Époque est un festival et un salon du livre qui rassemble désormais près de 25 000 visiteurs autour d'événements multiples, dans les lieux partenaires (hôtel de ville, jardin du Musée d'initiation à la nature, conservatoire, etc.). Le thème de l'édition 2026 - qui aura lieu du 29 au 31 mai - est un mot : « Partir ». Tout un programme, qui explorera les sujets de l'aventure, de l'exil, du voyage, de la fugue, de la route, de la fuite ou encore du temps. Parmi les auteurs et illustrateurs invités, notez, entre autres, les présences de Cécile Coulon, Timothée de Fombelle, Gilles Marchand, Nassira El Moaddem, Agnès Desarthe, Akira Mizubayashi, Bruno Doucey et Clémentine Beauvais. ■

Hubert Artus

festival-epoque.caen.fr

Montpellier fait sa Comédie!

Du 15 au 24 mai, la cité héraultaise vibrera au rythme de la **Comédie du Livre-10 Jours en mai** et se transformera en un vaste carrefour de rencontres, de découvertes et de festivités littéraires.

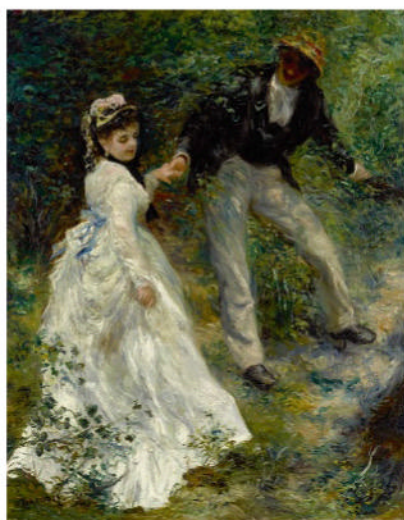
Depuis près de quarante ans, le cœur battant de l'Hérault consacre dix journées du mois de mai à sa grande Comédie du Livre. Un moment hors du temps qui s'ancre désormais dans les murs de chaque lieu culturel de la cité ensoleillée. Très attendu par les habitants de Montpellier et de son agglomération, le festival permet aux lecteurs de venir à la rencontre des auteurs français et internationaux, mais aussi des professionnels du livre, pour de multiples tables rondes et grands entretiens. Disséminés dans plusieurs lieux emblématiques, les événements programmés participent à une agréable pérégrination littéraire. Parmi ces étapes incontournables figurent l'Opéra Comédie, le Gazette Café, la Maison des Chœurs, l'espace Albertine-Sarrazin ou encore l'espace Jean-Debernard. De nombreux écrivains sont annoncés, citons Salomé Saqué, Nathacha Appanah, Laurent Mauvignier, Jón Kalman Stefánsson, Gisèle

Pelicot, Andreï Kourkov, Adèle Rosenfeld, Kinga Wyrzykowska, Elias Sanbar ou Titiou Lecoq. Les éditions Bourgois, La Peuplade et Sun/sun prendront également part aux festivités pour témoigner de leur vitalité lors de tables rondes.

Dans cette effervescence littéraire, le festival affirme plus que jamais son désir de décloisonner les pratiques et de faire dialoguer les formes. Au cœur de la manifestation, le livre ne se contente pas de se lire: il se performe. À cette occasion, Léonor de Récondo proposera une lecture-concert aux côtés du pianiste Justin Taylor, une création sensible qui viendra faire résonner autrement l'œuvre de Chopin. Comme chaque année, l'événement se veut gratuit et ouvert à tous, accueillant petits et grands dans un fabuleux printemps de transmissions littéraires à ne pas manquer. ■

Marie Jouvin

10joursenmai.fr



Ce printemps, Auguste Renoir (1841-1919), l'un des piliers des collections permanentes consacrées en grande partie aux impressionnistes, au musée d'Orsay, fait l'objet non pas d'une, mais de deux expositions! L'établissement public consacre son premier espace à la peinture en réunissant les scènes de la vie moderne

Renoir dans tous ses états

Au musée d'Orsay, le génie impressionniste se décline en deux expositions, l'une présentant ses peintures, l'autre ses dessins.

réalisées au cours des vingt dernières années de la carrière du maître (1865-1885), avec le *Bal du Moulin de la Galette* (1876), l'un des tableaux les plus emblématiques, comme point d'orgue. Environ cinquante œuvres sont ainsi déployées dans un parcours imaginé avec la National Gallery de Londres et le Museum of Fine Arts de Boston, mobilisant des prêteurs situés en majorité aux États-Unis et en Europe. Le résultat est vertigineux, multipliant les grands formats horizontaux et verticaux, comme *Le Déjeuner des canotiers* (1880-1881) et *Les Parapluies* (vers 1881-1886). On est bouleversé par la douceur de Renoir, sa délicatesse et sa sensibilité dans l'exécution, qui traduisent tout l'amour qu'il porte à ses modèles. Des portraits en plein air, dans un paysage rural ou urbain, qui témoignent de sa capacité d'émerveillement.



La seconde partie de la visite lève le voile sur un pan encore méconnu de son travail: le dessin. Pour mettre en lumière l'importance des techniques graphiques dans l'évolution de son art, avec l'aide de la Morgan Library & Museum de New York. Plus d'une centaine de feuilles en provenance du monde entier racontent le

processus créatif de Renoir, notamment des pastels, des aquarelles, des gouaches, des sanguines, des esquisses à la mine graphite, au crayon Conté, à la pierre noire, au fusain, à la plume et à l'encre. Prodigeux! ■

Gabrielle Martin

→ « **Renoir et l'amour** » jusqu'au 19 juillet. Catalogue Musée d'Orsay/Grand Palais RMN Éditions, 256 p., 45 €.

→ « **Renoir dessinateur** » jusqu'au 5 juillet. Catalogue Musée d'Orsay/Grand Palais RMN Éditions, 224 p., 39 €. musee-orsay.fr



Pascal Boroto Prix Voix d'Afriques 2026

Pour sa 5^e édition, le prix créé par les éditions Lattès et Radio France internationale en partenariat avec la Cité internationale des arts, a récompensé *Le Nom de ma mère*, de l'écrivain et journaliste originaire du Kivu, en RDC.

Le *Nom de ma mère* raconte l'histoire d'une trajectoire d'engagement, de l'ombre à la lumière, du deuil à la transmission. Il a remporté le prix Voix d'Afriques, qui récompense un

premier roman inédit, écrit en français et décrivant une situation dans un pays d'Afrique. Au cœur du livre de Pascal Boroto, l'est de la République démocratique du Congo (RDC) où sévit depuis 2004 une guerre opposant des groupes armés au pouvoir. Le conflit a fait des millions de déplacés, des centaines de milliers de victimes de viols et de morts. Dans ce Sud-Kivu, « *là où les vies s'embrasaient au rythme des fusils, où les populations étaient traquées, déplacées, mutilées dans leur chair comme dans leur mémoire. Là où l'impunité avait remplacé la justice et où le silence servait de loi* », la mère de l'auteur, Solange Lusiku, a dirigé avec courage un journal indépendant, *Le Souverain Libre*. Ce qui fait d'elle une héroïne aux yeux de son fils et de tous. Quand sa mère meurt, et une fois ses études terminées, Pascal a l'occasion de faire un stage au *Souverain Libre*. S'il a la vocation du journalisme, le fait de marcher constamment sur les pas de sa mère ouvre une faille en

lui. Alors, il part à Goma, au Nord-Kivu, dans cette ville où « *la douleur n'avait pas de frontière* ». Commence alors le réel apprentissage du narrateur, qui éprouve les limites du journalisme. Pascal devient collecteur de données pour le Fonarev (Le Fonds national des réparations des victimes, un établissement public de la RDC, fondé en 2022). Des heures durant, il écoute respectueusement et consigne les récits d'une mère qui a perdu son bébé, emporté par la faim, d'une femme qui a vu son mari tué sous ses yeux, d'une jeune femme dont la fille handicapée a été violée. « *Désormais, j'étais à la portée brute de la douleur* », constate Pascal Boroto, interrogeant en permanence l'utilité de son geste. La fin du roman rapporte des témoignages tels quels, plaçant le lecteur au côté du narrateur, face au regard des victimes. « *La question n'est pas de savoir si l'on peut compatir. La question demeure celle-ci : que faisons-nous après avoir su ?* » Pascal Boroto, lui, a choisi de porter ses histoires à la connaissance du plus grand nombre avec l'association qu'il a fondée, La Voix des oubliés. Il s'y sent à sa juste place. ■

Gladys Marivat



LE NOM DE MA MÈRE
PASCAL BOROTO
208 P., JC LATTÈS, 19 €



Club Lecture Lire magazine



**Vous aimez lire, vous souhaitez lire des livres en avant-première,
vous voulez partager votre avis et rencontrer les auteurs ?
Lire Magazine a pensé à vous en créant son Club Lecture !**

**Inscrivez-vous
sans tarder :**



LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc - Association pour le développement de la librairie de création -, du 1^{er} au 19 avril 2026, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1 Fred Vargas	Une unique lueur	Flammarion	Polars
2 David Foenkinos	Je suis drôle	Gallimard	Littérature
3 Leïla Slimani	Assaut contre la frontière	Gallimard	Littérature
4 Antoine de Saint-Exupéry	Le Petit Prince	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
5 Jérôme Ferrari	Très brève théorie de l'enfer	Actes Sud	Littérature
6 Yasmina Khadra	Le Prieur de Bethléem	Flammarion	Littérature
7 Jean-Christophe Rufin	Les Énigmes d'Aurel le Consul (t. 7)	Calmann-Lévy	Polars
8 Gisèle Pelicot	Et la joie de vivre	Flammarion	Essais
9 Laurent Mauvignier	La Maison vide	Minuit	Littérature
10 Patti Smith	Le Pain des anges	Gallimard	Essais
11 Clémentine Mélois, Rudy Spießert	Les Chiens pirates (t. 6)	L'École des loisirs	Jeunesse
12 Guillaume Musso	Le Crime du paradis	Calmann-Lévy	Littérature
13 Pauline Clavière	Spécimen	Grasset	Littérature
14 Bernard Minier	Lucia (t. 3)	XO	Polars
15 Adeline Dieudonné	Dans la jungle	L'Iconoclaste	Littérature
16 Delphine de Vigan	Je suis Romane Monnier	Gallimard	Littérature
17 Ocean Vuong	L'Empereur de la joie	Gallimard	Littérature
18 Marc Dugain	Submersion	Albin Michel	Littérature
19 Maud Ankaoua	Tu m'avais promis	Eyrolles	Littérature
20 Frédéric Beigbeder	Ibiza a beaucoup changé	Albin Michel	Littérature
21 Jade Khoo	Terre ou Lune (t. 1)	Morgen	BD
22 Pierre Lemaitre	Les Belles Promesses	Calmann-Lévy	Littérature
23 Erik Orsenna, Claire-Marie Le Guay	Que la joie demeure	Albin Michel	Essais
24 Bruno Patino	Le Temps de l'obsolescence humaine	Grasset	Essais
25 Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
26 Claire Richard	Pardonne à nos mères	Les Reversantes	Essais
27 Dolores Redondo	Celles qui ne dorment pas	Gallimard	Polars
28 Morgane Moncomble	La Révolte de la reine	Hugo Roman	Littérature
29 Frédéric Martel	Occidents	Plon	Essais
30 Philippe Besson	Une pension en Italie	Julliard	Littérature
31 Freida McFadden	La Locataire	City	Polars
32 Arundhati Roy	Mon refuge et mon orage	Gallimard	Littérature
33 Éric Vuillard	Les Orphelins	Actes Sud	Littérature
34 Nadia Daam	Des filles comme il faut	L'Iconoclaste	Littérature
35 Yves Sente, Iouri Jigounov	XIII (t. 30)	Dargaud	BD
36 Sophie Fontanel	Shéhérazade et la 602 ^e nuit	Seghers	Littérature
37 Olivier Tallec	Il paraît que	L'École des Loisirs	Jeunesse
38 Éric-Emmanuel Schmitt	Juste après Dieu, il y a papa	Albin Michel	Littérature
39 Pierre Haski	La Fin d'un monde	Stock	Essais
40 Julien Bisson	Le 1 hors-série XI - Le Petit Prince a 80 ans	Le 1	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHE

Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1 Valérie Perrin	Tata	Le Livre de Poche	Littérature
2 Eiichiro Oda	One piece édition originale (t. 112)	Glénat	BD
3 Pierre Lemaitre	Un avenir radieux	Le Livre de Poche	Littérature
4 Joël Dicker	Un animal sauvage	Rosie & Wolfe	Polars
5 Leïla Slimani	J'emporterai le feu	Folio	Littérature
6 Nathan Hill	Bien-être	Folio	Littérature
7 Philippe Collin	Le Barman du Ritz	Le Livre de Poche	Littérature
8 Bérénice Pichat	La Petite Bonne	Le Livre de Poche	Littérature
9 Bernard Minier	H	Pocket	Polars
10 Salomé Saqué	Résister édition 2026	Payot	Essais

La nouvelle star du polar scandinave



« Aslak Nore sait faire du chaos du monde une magnifique pièce de théâtre. »

Romain Gubert – *Le Point*

« Un thriller époustouflant. »

Jean-Rémi Barland – *La Provence*

le
bruit
du
monde



Sophie Tal Men AU CHEVET DES LECTEURS

Pour Sophie Ory, alias Tal Men, la médecine et l'écriture sont indissociables. Depuis *Les Yeux couleur de pluie*, elle puise dans son univers médical pour ausculter nos maux et nous apporter réconfort. Nouvelle preuve avec *Malgré tout ce qui nous sépare*. Rencontre dans son fief breton.

C'était il y a quatorze ans, deux postes se libèrent de façon concomitante à l'hôpital du Scorff de Lorient : Sophie Ory, neurologue, et son mari, Pierrick, gastro-entérologue, tous deux praticiens à l'hôpital de Rennes, hésitent quelque peu. Et franchissent le pas. Évidemment, se rapprocher de la mer a un prix. Pour Sophie, cela signifie mettre fin à ses recherches sur la maladie de Parkinson à l'université de Rennes et s'éloigner de ses amis et de son breton de père, lui aussi docteur. Pas d'inquiétude, vous n'avez pas en mains *Le Quotidien du médecin*, mais bien *Lire Magazine*. Car Sophie Ory n'est autre que Sophie Tal Men, nom de plume choisi dès son premier roman, publié en 2016 par Albin Michel. Reste que, comme on le verra, ses deux métiers, la médecine et l'écriture, sont fortement imbriqués. Une fois à Lorient, le couple s'installe à un quart d'heure de la cité portuaire, à Larmor-Plage. Elle n'y chôme pas, publiant, tel un métronome, un livre par an, et considérée bientôt comme l'une des représentantes françaises de la littérature populaire dite feel-good. Pour le millésime 2026, titré *Malgré tout ce qui nous sépare*, son onzième roman et le premier historique (déroutant une page méconnue et émouvante de la Seconde Guerre mondiale), nous voilà donc en ce mercredi ensoleillé en Bretagne.

Ce n'est pas dans la maison familiale que la blonde docteure romancière nous entraîne dans un premier temps, mais au café-restaurant Le Tour du Monde, sis dans la rade de Lorient, avec mer et bateaux à perte de vue et l'île de Groix à portée de regard – elle y a récemment acquis une maison grâce à ses revenus romanesques. « Depuis deux ans, j'ai quitté l'hôpital pour la clinique et me suis libérée trois après-midi par semaine afin d'écrire, nous explique-t-elle. J'ai jeté mon dévolu sur cet endroit, loin des machines à laver et autres obligations du foyer. » Ordinateur devant elle, tasse de rooibos (infusion sud-africaine) à la main, elle y peaufine ses histoires. « Plus il y a de monde autour, mieux c'est, répond-elle lorsqu'on s'étonne de l'absence de silence, et puis, je travaille casque sur la tête avec Ibrahim Maalouf ou du folk anglais. J'aime aussi alterner musique tendre, lors des chapitres tristes, et Daft Punk, pour les passages gais. » Femme de rituels, Sophie Tal Men écrit également chez elle, tous les soirs de la semaine,



La charmante maison familiale de Sophie Tal Men, baignée de lumière, laisse entrevoir un univers aquatique avec le tableau de l'artiste Catherine Raoulas, qui surplombe le canapé où se prélassait Nietzsche le lévrier, et la sculpture d'un lamaneur réalisée par Anne Smith, peintre de la Marine (ci-dessous).



de 21 heures à 23 heures, sur la table de la salle à manger. « *En fait, je suis une droguée, avoue-t-elle, je ne me mets aucune pression, mais j'adore me poser le soir et retrouver mes personnages, c'est un jeu.* »

LA NEUROLOGIE, UNE SPÉCIALITÉ LITTÉRAIRE ?

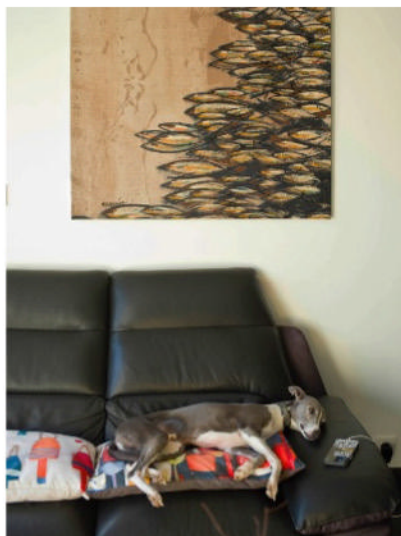
Nous y voilà, dans sa charmante et lumineuse maison familiale, drapée de blanc avec des touches d'un bleu puissant. Pour nous accueillir, seul Nietzsche, le lévrier (« c'était l'année des « n » ») est là, frétilant, les trois enfants vaquant à leurs occupations, dont un

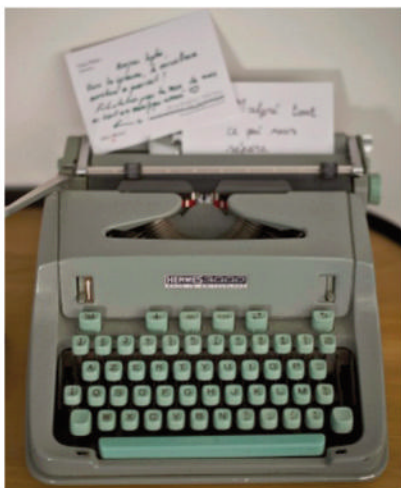
stage de médecine pour l'aînée, 21 ans (sacré atavisme !), et un entraînement de tennis pour le benjamin, 14 ans. Nietzsche donc, et tout un univers aquatique, du tableau d'une artiste de l'île de Groix, Catherine Raoulas, à une sculpture d'un lamaneur réalisée par Anne Smith, peintre de la Marine.

Mais revenons à la source, à ce premier roman, *Les Yeux couleur de pluie*, d'abord publié sur la plateforme d'Amazon, CreateSpace. Pour cela, il faut d'abord parler du grand neurologue britannique Oliver Sacks et de son livre phare, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, lu au

lycée. « *C'est lui qui m'a donné envie de faire de la neurologie, pour découvrir les mystères du fonctionnement cérébral. Et qui m'a démontré que l'on peut écrire tout en étant médecin.* » De là à dire que la neurologie est l'une des spécialités les plus littéraires, comme elle aime à le répéter. « *Mais si ! C'est d'ailleurs comme cela qu'on nous voyait à la fac, nous et les psychiatres. On cherche à analyser la psychologie des gens, on est beaucoup dans l'interrogatoire, tandis que le gastro-entérologue, par exemple, plus pragmatique, va déboucher, enlever des polypes, suturer des ulcères...* » Soit.

C'est à Lorient qu'elle saute le pas. Le déclic ? L'une de ses internes, venue du sud de la France, qui lui dit : « *J'ai atterri à Lorient, ça aurait pu être pire, j'aurais pu atterrir à Brest.* » « *Cela m'a fait rire et donné l'idée de raconter l'envers du décor des études de médecine : l'insouciance des 25 ans, et les responsabilités qui démarrent, les patients, le rapport avec la maladie, la mort, et puis, quand on sort de l'hôpital, on enlève la blouse, on a envie de faire la fête, j'ai campé l'histoire à Brest, ma ville d'inspiration, je l'adore.* » Elle fait lire son texte à son entourage, a de bons retours, se trouve le pseudo « Tal Men » (référence à un lieu, qui signifie « pic rocheux », mais aussi « front de roche », ou encore « têtue ») et l'envoie à seize maisons d'édition, essuie deux premiers refus, finit par le mettre en 2014 sur Amazon avec une couverture concoctée par un cousin, qui fait poser ●●●





Tous les soirs, en véritable « droguée », Sophie Tal Men s'installe à sa table de salle à manger pour écrire, en écoutant Ibrahim Maalouf, du folk anglais ou Daft Punk avec un casque sur la tête.

devant la mer une belle-sœur avec une blouse blanche et un ciré jaune, quelques grues brestoises à l'horizon.

« JE NE PEUX PAS SAUVER TOUT LE MONDE »

C'est là qu'apparaît le Dr Martin Winckler. Alors que *Les Yeux couleur de pluie* prend son envol, à coups de cent téléchargements par jour, Sophie écrit à l'auteur de *La Maladie de Sachs* (prix du Livre Inter 1998). Il lui avait fait l'honneur, à l'époque, de venir la voir jouer la pièce qu'elle avait composée, avec sa troupe de théâtre de la fac, à partir de son roman. « Martin, super gentil, me répond, et me conseille de m'adresser à Lina Pinto, editrice et responsable des manuscrits d'Albin Michel, en mettant "personnel" sur l'enveloppe. Elle a réagi immédiatement. » La suite est plus connue, *Les Yeux couleur de pluie* s'écoule à plus de 120 000 exemplaires tous formats confondus – ironie de la vie, sa belle-sœur (la femme du frère de son mari), Aurélie Valognes, publie à peu près à la même époque un premier roman, *Mémé dans les orties*, qui connaîtra des ventes stratosphériques. À ce propos, Sophie s'en amuse encore, l'été dernier, sa fille, qui dévore *La Femme de ménage*, lui fait remarquer qu'elle a de nombreux points communs avec son autrice, Freida McFadden : née en 1980, neurologue, des parents soignants, autoédité sous pseudonyme, propriétaire d'une maison sur une île, trois enfants... Tout comme elle ! « Bref, j'ai découvert que j'avais une jumelle outre-Atlantique. »



Manquent peut-être les millions d'exemplaires vendus par l'Américaine à travers le monde...

Pour autant, de roman en roman, tous baignant peu ou prou dans un contexte médical (« je m'y sens très à l'aise »), notre Française (quoique de mère belge) suit son bonhomme de chemin, avec une série de succès tels *Va où le vent te berce* ou *Les Cœurs silencieux*. Ce dernier lui a été inspiré par une patiente devenue mutique après un AVC. « J'ai vu l'angoisse dans ses yeux, c'était terrible. Et j'ai inventé, pour mon personnage Pedro, toute une histoire de non-dits, de regrets... Il récupère un peu, mais je l'ai fait mourir. Je suis feel-good, certes, mais je ne peux pas sauver tout le monde », ironise l'autrice, qui ne prend pas ombrage de son étiquette de « romancière populaire qui fait du bien ».

Nous ne vous dirons pas si les héros de son nouveau roman, *Malgré tout ce qui nous sépare*, meurent à la fin, mais ils sont nés, eux aussi, du témoignage d'une patiente, Simonne. Elle s'appelle Simonne, avec deux « n », et est intarissable sur son enfance à Groix durant l'Occupation. Alors Sophie Tal Men écoute, enquête, lit ouvrages, journaux intimes et interroge Joseph Le Port, la « mémoire » de l'île. Elle découvre ainsi que, bien après le Débarquement, l'île, située face à la poche de Lorient (port stratégique, comme Saint-Nazaire, La Rochelle et Royan), a été transformée en forteresse antiaérienne et comptait encore quelque 4 000 Allemands, dont 300 blessés soignés dans un hôpital de fortune. Que les

Groisillons étaient obligés d'héberger les soignants d'outre-Rhin, et qu'ils étaient de plus en plus tenaillés par la faim alors que le continent se libérait peu à peu. Elle tient à le préciser, son roman est une pure fiction ponctuée de faits historiques réels.

BRETAGNE-ALSACE : MÊME COMBAT

Alors voici Rose, sage-femme dévouée, célibataire vivant avec son père, amputé depuis la guerre de 1914, et féministe avant l'heure – à Groix, les femmes, essentiellement épouses de marin, ont suivi des cours ménagers, point à la ligne. Voici aussi Joseph, chirurgien logé chez Rose en septembre 1944, dont on apprendra bientôt qu'il est un malgré-nous intégré de force en mars 1942 dans les troupes allemandes. Natif de Grussenheim, près de Colmar, il a été affecté sur le front de l'Est puis en Normandie et enfin, ici, où, exerçant la médecine de guerre, il côtoie les pires souffrances. Après la méfiance vient la sympathie, et, bientôt, l'amour, forcément dissimulé, entre ces deux êtres de bien. Mais, afin d'échapper à la famine et au froid, et comme beaucoup d'iliennes, Rose, mère par procuration d'une petite Simonne (délaisée par les siens), doit se réfugier dans le centre de la Bretagne. À son retour, en mai 1945, Joseph n'est plus là, il a été transféré dans un camp de prisonniers par les Américains...

Pour les besoins de son roman, Sophie Tal Men est allée à Grussenheim, et en est revenue convaincue des fortes similitudes entre la Bretagne et l'Alsace, entre convivialité, identité régionale forte, fierté teintée de chauvinisme et attachement aux coutumes et à la gastronomie. On ne s'essaiera pas à la contredire. Et l'on pourrait y ajouter le goût du secret. Impossible, en effet, de connaître la teneur de sa prochaine fiction, déjà bien entamée. Peut-être aurait-il fallu poser des micros dans son cabinet de consultation... ■

Marianne Payot

Photos : Jean-Luc Bertini pour Lire Magazine



★★★★★
MALGRÉ TOUT CE QUI NOUS SÉPARE
SOPHIE TAL MEN

304 P, ALBIN MICHEL, 20,90 €

GÉRARD OBERLÉ



« Qu'il est joli garçon, l'assassin de papa ! »

« *Il y a bientôt trente ans, lorsque j'étais auditeur au Conseil d'État, je reçus la mission d'inspecter les prisons et les hôpitaux de plusieurs départements. L'accomplissement de ce devoir m'avait amené dans la ville de... pour visiter l'établissement consacré aux aliénés...* » Les circonstances de cet office d'inspection ont fourni le sujet d'une petite nouvelle que vous ne trouverez nulle part. Titrée *Sœur Marguerite*, sans nom d'auteur ni d'éditeur, elle a été imprimée à Turin en 1834. Une aubaine (*Habent sua fata libelli!* à en croire le célèbre hémistiche de Terentianus Maurus) m'a permis d'en acquérir un exemplaire. Récemment, dans mes flâneries bibliophiliques, j'ai trouvé mention de ce petit livre dans le prologue d'un roman de Mélanie Waldor paru en 1839. Pour la romancière bretonne, *Sœur Marguerite* est « *une délicieuse nouvelle [...] une suave création d'une délicatesse infinie [...] un de ces ouvrages qui prennent place dans la vie littéraire d'un homme* ». La « *délicieuse nouvelle* » est en réalité un récit très noir, de la veine du romantisme frénétique en vogue sous la monarchie de Juillet.

Un jeune homme souffrant d'un trouble psychologique factice (qui ne s'appelait pas encore syndrome de Münchhausen) se fait interner volontairement dans un hospice d'aliénés. Il y est soigné par un médecin qui le prend en affection. Persuadé qu'il saura le délivrer de son idée fixe, le thérapeute ne le laisse pas dans le voisinage des autres aliénés et l'installe dans une chambre du pavillon où il vit avec sa fille Marguerite. De jour en jour Marguerite s'attache au jeune homme et l'associe à ses occupations : jardinage, longues promenades... « *Cette façon de vivre éloignait de plus en plus tout signe de sa maladie [...]. Sa physiologie prenait une expression heureuse et ouverte.* » Au bout de deux mois, le médecin estime que le malade est guéri et qu'il doit

rentrer chez lui. Ce verdict trouble Marguerite : « *La pensée qu'il nous quitterait ne m'était pas encore venue.* » Le malade imaginaire retourne chez lui, mais revient souvent « en ami », trop souvent de l'avis du médecin qui le prie de mettre fin à ses visites. Peu après, le père de Marguerite reçoit, par lettre, une demande de mariage : « *Ma fortune est considérable. J'appartiens à une famille honorée [...]. J'ai été chez vous l'enfant de la maison. Voulez-vous que je le sois à jamais?* » Le médecin va voir le prétendant pour lui dire que sa parole était donnée depuis longtemps à une autre famille. La maladie de l'amoureux éconduit atteint bientôt son

paroxysme. Lors d'une crise de démence, le fou furieux poignarde à mort le médecin. Marguerite se fait religieuse pour se trouver en permanence auprès du malheureux fou attaché à son lit dans un autre hospice. Le jeune homme meurt d'une fièvre cérébrale. Deux jours plus tard, la sœur Marguerite rend l'âme à son tour.

Pétrus Borel ou Charles Lassailly auraient pu signer cette nouvelle très « jeune France ». Son auteur n'a cependant pas le profil romantique bousinot. C'est

l'homme d'État, historien et diplomate Prosper de Barante (1782-1866), alors ambassadeur à Turin, qui imagina ce texte, dans des circonstances particulières que relate Mélanie Waldor. La ville de Turin voulait agrandir l'hôpital des aliénés. Les administrateurs de l'établissement ouvrirent une loterie de charité. Silvio Pellico, Prosper de Barante et le comte Balbo « *firent chacun à la hâte une nouvelle qui fut envoyée au bazar et vendue chèrement [...]. Sœur Marguerite est peu connue en France, où un petit nombre d'exemplaires ont été répandus.* » En 1835, Barante quittera Turin pour Saint-Petersbourg où il accueillera le marquis de Custine qu'il influencera dans la rédaction de son ouvrage *La Russie en 1839*. ■

LA « DÉLICIEUSE
NOUVELLE » EST EN
RÉALITÉ UN RÉCIT
TRÈS NOIR

*La Chronique des
Bridgerton, série
américaine sur la
haute société anglaise
durant la Régence,
d'après la saga
littéraire de Julia Quinn.*

Les SAGAS LITTÉRAIRES

Les Bridgerton, les Cazalet... ET LE FANTÔME DE JANE AUSTEN

Des salons exubérants servant de décor aux Bridgerton aux secrets soigneusement gardés des Cazalet en leur demeure du Sussex, l'univers de Jane Austen, avec ses bals feutrés et ses intrigues délicatement orchestrées, continue d'inspirer les écrivaines contemporaines. Et pourtant, l'autrice britannique n'a jamais écrit de saga familiale...

S'il y a bien une chose étonnamment paradoxale dans le succès des grandes sagas familiales contemporaines à l'anglaise, c'est que leur schéma narratif très fécond trouve souvent son origine dans l'œuvre d'une écrivaine que l'on ne présente plus : Jane Austen, qui elle-même n'a jamais écrit de saga familiale ! Au contraire : malgré la multitude de personnages dont regorgent *Orgueil et préjugés*, *Raison et sentiments*, *Persuasion* ou *Emma*, ils ont tous pour point commun l'absence de fresque familiale au long cours. Les œuvres sont brèves et, malgré cela, contiennent toute une substance littéraire à exploiter sur des siècles. Car Austen ne se contente pas de raconter des histoires : elle échafaude un monde cohérent, répliquable, tout en restant original. Cet univers est minutieusement organisé et chaque rencontre entre les protagonistes est un enjeu social susceptible d'influencer la suite de l'intrigue. Les personnages secondaires, quant à eux, ne sont pas en reste : leur personnalité ingénieusement créée pourrait justifier la publication d'un roman centré uniquement sur eux. Néanmoins, la romancière s'intéresse à des moments clés : l'entrée dans le monde, les dilemmes amoureux ou les erreurs sociales, et non à de longues trajectoires.

Au-delà d'un projet littéraire personnel, la saga n'était pas véritablement une norme à son époque. Ainsi, bien avant les logiques des séries littéraires contemporaines, son œuvre repose sur une forme de répétition : le bal comme scène sociale centrale, le mariage comme horizon absolu, la circulation des réputations et des alliances comme magma dramatique. Autant d'éléments qui, aujourd'hui, trouvent dans les grandes sagas leur plein développement. Parmi elles, la série romanesque incontournable de Julia Quinn, « La chronique des Bridgerton » parue à partir de 2008, et « La saga des



Orgueil et préjugés, adaptation en 2005 du roman éponyme de Jane Austen, par le réalisateur Joe Wright, avec Keira Knightley et Matthew Macfadyen.

Cazalet » d'Elizabeth Jane Howard, dont l'écriture commence au début des années 1990. Tout semble opposer les deux autrices : une Américaine contemporaine, figure adulée (par les adolescents, comme par les adultes) de la romance historique populaire et mondialisée, et une Anglaise du xx^e siècle, héritière du roman réaliste. Pourtant, leurs œuvres semblent dialoguer à distance, comme deux variations d'une même poésie austénienne.

UN THÉÂTRE SOCIAL REVISITÉ

Dans les romans de l'écrivaine mythique, l'idée a toujours été la même : initier le lecteur au monde délicieusement clos de la gentry anglaise, au sein duquel le regard social est plus précieux que tout. Ainsi, ses intrigues tournent autour de plusieurs familles comme les Bennet, les Dashwood, ou les Woodhouse, de quelques visites chez les uns et chez les autres, mais surtout des bals durant lesquels tout se joue. Ce théâtre codifié est un prétexte

à observer les autres, se forger un avis sur eux et, pourquoi pas, à s'en rapprocher. Réputation, alliances et trahisons naissent au cœur de ces soirées dansantes, éveillant chez le lecteur toutes sortes de spéculations sur l'avenir des personnages. C'est précisément cela qui plaît à Julia Quinn, qui saisit les codes de la romancière anglaise pour écrire « La chronique des Bridgerton ». En s'appropriant la période de la Régence – celle d'Austen –, elle y calque rapidement des personnalités hautes en couleur, pleines d'audace et d'esthétique flamboyante. L'écrivaine amplifie ces codes en les rendant explosifs, pop et rythmés comme un feuilleton, notamment grâce à la très secrète Lady Whistledown, chroniqueuse anonyme qui ne manque pas de répertorier tous les ragots, se moquant allègrement des concernés. La famille Bridgerton reste presque toujours au centre de ces curieux feuillets dispersés dans toute la noblesse londonienne, mettant le feu aux poudres ! La gentry devient ●●●



Ci-contre : La famille Cazalet au complet dans la série télévisée de la BBC en 2001.

Ci-dessous : *La Chronique des Bridgerton*, adaptation de la saga littéraire de Julia Quinn, attire depuis cinq saisons des millions de téléspectateurs sur Netflix.

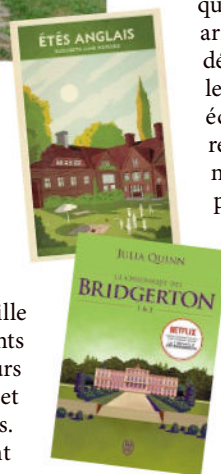
ainsi exubérante, sans jamais renoncer à ses mécanismes d'origine.

À l'inverse, « La saga des Cazalet » opte pour une dilatation de la fresque familiale plutôt que pour sa stylisation. Le lecteur peut suivre cette riche famille sur plusieurs générations, d'abord les parents, puis leurs enfants, et ainsi de suite. La Seconde Guerre mondiale constitue un événement essentiel dans les liens familiaux, révélant chaque personnage dans ce monde en mutation et dans son rapport aux autres. La maison familiale, Home Place, dans le Sussex, demeure le fondement d'un théâtre austénien : c'est le lieu où se rassemblent toutes les générations, et où conversations et silences prennent toute leur importance lors des retrouvailles. Pour autant, comme Julia Quinn, Elizabeth Jane Howard va plus loin en suivant ses personnages bien après le mariage. Le couple formé par Edward et Villy révèle, derrière une façade conforme aux attentes sociales, des déséquilibres profonds et des frustrations silencieuses – et ce, jusqu'à l'adultère... Louise, leur fille, rêveuse et passionnée de théâtre, illustre les limites imposées aux ambitions féminines qui se heurtent aux contraintes sociales.

S'UNIR POUR MIEUX RÉGNER

Chez Jane Austen comme chez ses héritières contemporaines, ces rapports codifiés ont une finalité ultime : un mariage puis une descendance. L'inverse est d'ailleurs toujours une source de grandes tensions. Pour citer l'exemple le plus célèbre, Elizabeth Bennet, héroïne principale d'*Orgueil et préjugés*, fait face à un dilemme : elle sait pertinemment que s'unir est une sécurité économique, mais refuse le mariage de convenance comme celui de Charlotte Lucas, son amie. Mais cette mécanique reste contenue : l'écrivaine britannique s'arrête presque toujours au seuil du mariage, comme si l'essentiel s'était joué dans le choix lui-même.

Chez les Bridgerton, la famille devient une structure sérielle à part entière. Chaque tome est consacré à un membre de la fratrie qui fait face au marché matrimonial. Dès le premier livre, la matriarche de la famille impose des listes de prétendants et prétendantes pour guider leurs inclinations pendant les bals et marier coûte que coûte ses aînés. Une obligation qu'ils tentent d'abord de contourner avec toute l'espièglerie du monde. Même si cela reste plus modéré dans les romans que dans l'adaptation à l'écran, leur entrée dans le monde s'accompagne d'une tension sexuelle intense et d'une exploration variée du désir, chose que Jane Austen n'aurait pas pu, ou voulu, se permettre. À l'inverse, les Cazalet reprend l'idée du mariage précipité que l'on trouve souvent chez l'autrice. Son approche



est très réaliste et désenchantée, loin de tout dénouement heureux. En suivant ses personnages sur plusieurs années, Elizabeth Jane Howard met au jour les failles que le modèle austénien laissait en arrière-plan : unions malheureuses, désirs contrariés et inégalités entre les hommes et les femmes. Chaque écrivaine a toutefois teinté son récit ou sa saga d'une ironie légère mais persistante, incarnée tantôt par les narrateurs, tantôt par les agissements des personnages en toile de fond. Une façon de mettre le doigt sur un système matrimonial branlant, dans lequel l'amour est loin d'être toujours au centre.

En cela, Jane Austen est une matrice invisible mais inépuisable, dont les influences, allant des codes narratifs aux archétypes amoureux, sont sans cesse revisités. Ce monde reproductible ne marque pas un manque d'inventivité, mais un socle profondément fécond à la création littéraire. De la pop culture aux enjeux historiques, Julia Quinn et Elizabeth Jane Howard sont partisans d'une même tradition, témoignant avec succès de la vitalité austénienne. ■

Marie Jouvain



« Le trône de fer » de G.R.R. Martin EN ATTENDANT LA FIN...

Victime de son talent pour développer ses intrigues, creuser leur arrière-plan et générer des personnages, l'Américain George R.R. Martin réussira-t-il à boucler sa saga en rade depuis quatorze ans? Ou se retrouvera-t-il dans la situation de J.R.R. Tolkien, son inspirateur, qui ne parvint jamais à terminer son *Silmarillion*.



Game of Thrones, la série à succès créée par David Benioff et D.B. Weiss d'après l'œuvre de Martin.

C'est l'histoire sidérante d'une saga à succès qui a proliféré à la façon irraisonnée des champignons, au point de déborder son créateur. D'un mastodonte littéraire devenu si vaste, si peuplé, si riche en intrigues et si profondément ancré dans un passé fictif que son auteur, l'Américain G.R.R. Martin, éprouve toutes les peines du monde à le conduire vers sa fin, pourtant planifiée de longue date! La saga « Le trône de fer » – qui nous emmène dans un monde médiéval-fantastique où de grandes maisons nobiliaires se disputent le trône d'un continent – compte déjà cinq volumes de plus de 800 pages chacun (pour l'édition française). Or, voilà quatorze ans que ses millions d'aficionados (dont nous sommes!) attendent la suite, vibrant ou tremblant au gré des annonces de Martin, 77 ans, qui tantôt assure y travailler, tantôt se dit « *pas d'humeur* », tantôt nous explique que la série pourrait ne jamais avoir de fin. Paradoxalement, cette situation ne découle pas d'un manque d'imagination, mais

d'un trop-plein : Martin est un surdoué de la narration, doté d'une capacité sans équivalent à générer des personnages, à les animer dans des vastes intrigues, et à développer tout cela à l'infini. L'histoire de la saga en témoigne : « Le trône de fer » naît en 1991, d'une nouvelle écrite par Martin en marge de ses travaux d'alors sur un seigneur du Nord offrant à ses enfants la progéniture d'un loup géant fraîchement abattu. Très vite, la nouvelle est devenue le premier chapitre d'un projet de roman – abandonné deux ans durant, puis repris comme un projet de trilogie romanesque. Martin s'y sentant encore à l'étroit, la trilogie



est devenue projet de série. Laquelle a fini par prendre une telle ampleur que pour la poursuivre Martin a dû couper en deux son histoire : le volume 4 et le volume 5 ne se suivent pas, mais narrent des événements qui se déroulent simultanément, pour l'un dans le sud du continent, pour l'autre dans le nord! S'y ajoutent les problèmes posés par l'adaptation télévisée, qui, allant plus vite que le roman, a couvert la part de l'histoire encore à écrire (d'une façon jugée indigne par bien des lecteurs), gâchant plusieurs surprises ménagées par Martin depuis le premier volume.

L'AMPLEUR DE LA TÂCHE

Martin se retrouve donc avec un immense cahier des charges, obligé de garder en tête des milliers d'informations pour continuer à écrire sans dissonance ou contradiction. Or, son cas n'est pas sans précédent : il rappelle celui de son inspirateur, le britannique J.R.R. Tolkien, auteur du *Seigneur des anneaux*, qui ne réussit jamais à harmoniser les centaines de textes, chronologies et poèmes qui formaient son immense *Silmarillion*, commencé dans sa prime jeunesse, et devenu lui aussi proprement interminable! Tolkien, qui, effaré par l'ampleur de la tâche, procrastinait en se livrant à de tristes parties de réussites dans le garage où il travaillait. Martin, lui, préfère se lancer dans d'autres projets d'écriture, parfois sis dans le même univers – les trois nouvelles de *Chroniques du chevalier errant*, les récits historiques de *Feu et Sang* – et qui en accroissent l'admirable et néanmoins encombrante richesse! Même si Martin n'a plus que deux tomes du « Trône de fer » à livrer (dont l'un serait terminé aux trois quarts), il n'est donc pas du tout sûr que nous puissions lire un jour la conclusion, selon lui douce-amère, prévue pour sa saga. D'autant qu'au lieu des deux tomes programmés il envisage d'en livrer trois... ■ Alexis Brocas

Elena Ferrante et Stefania Auci

LA BOTTE SECRÈTE DES LETTRES ITALIENNES

Gros chiffres de ventes, traductions planétaires et adaptations en tout genre: « L'amie prodigieuse » et « La saga des Florio », qui de Naples à la Sicile, mêlent destins intimes et bouleversements historiques, sont des phénomènes à plus d'un titre. Décryptage.

C'est un pays qu'on surnomme par sa forme: la « Botte ». Et pourtant, depuis l'unification en 1861, une séparation demeure, à la fois symbolique et socioculturelle: c'est le concept des « deux Italie ». La majorité des élites politiques, économiques se concentrent dans les régions du Nord, tout comme les secteurs de l'automobile, du luxe ou des banques. Tandis que le Sud, plus agricole et plus pauvre, a longtemps été laissé à la traîne. Pourtant, le peuple d'Italie s'est retrouvé sur un point, et ce point va au Sud: les deux sagas littéraires d'Elena Ferrante et de Stefania Auci se déroulent pour la plus grande partie à Naples et en Sicile.



« L'amie prodigieuse » adaptée en série télévisée coproduite par la chaîne américaine HBO et la Rai italienne.

DES SUCCÈS QUI DISENT L'ÉPOQUE

C'est en 2011 que parut *L'amica geniale* chez E/O, éditeur romain qui avait publié les précédents livres d'une autrice peu connue mais déjà soucieuse de rester dans l'anonymat. La critique et le public s'emballèrent immédiatement. À raison d'un tome par an jusqu'en 2014, la tétralogie *L'Amie prodigieuse* devint le phénomène que l'on sait. Partout. Les trois premiers volumes de sa saga napolitaine se sont vendus à 130 000 exemplaires chacun, aux États-Unis comme en Italie. Selon les derniers chiffres de la presse transalpine, la série, traduite en 45 langues, s'est écoulée à 15 millions d'unités dans le monde. Le mystère autour de l'identité de la vraie Ferrante ayant généré dès 2016 une « Ferrante fever », qui se confirma avec l'adaptation en

série télévisée. Coproduite par la chaîne américaine HBO et la Rai italienne, créée par Saverio Costanzo, elle suit scrupuleusement les romans: quatre saisons, 34 épisodes, diffusée entre 2018 et 2023 (sur Canal + en France).



En 2023, *Les Lions de Sicile* ont eu aussi droit à leur série: le premier volet de « La saga des Florio » fut adapté en une saison de huit épisodes, réalisés par Paolo Genovese, diffusé sur Disney+. Publiée en deux tomes en Italie (trois en France), cette fresque historique, familiale et industrielle allant de 1799 à 1950, a rencontré le succès dès la sortie du premier livre en 2019. Le suivant parut en 2021. Un an plus tard, l'ensemble avait captivé plus d'un million et demi de lecteurs italiens – chiffre titanesque pour le marché transalpin. Traduit en 34 langues, il le

fut en français par Albin Michel – qui publia le second volet en deux tomes. Comme son aînée Elena Ferrante, Stefania Auci avait une notoriété très relative, ayant publié quelques romans historiques avant d'entreprendre cette saga qui, par ailleurs, était typique de notre époque: la fiction inspirée de faits et de personnages réels. Avec, pour décor, celui de l'autrice: la Sicile.

DANS LA PURE TRADITION DU ROMAN HISTORIQUE

Palermitaine de cœur, Stefania Auci est née à 70 kilomètres du chef-lieu de la province autonome sicilienne: à Trapani, une ville posée entre mer et montagnes. « La saga des Florio » raconte l'histoire – vraie, donc – de deux frères issus d'une famille pauvre, devenus plus tard les maîtres de la Sicile au XIX^e siècle. Depuis leur région calabraise, Paolo et Ignazio Florio ont ainsi fondé une dynastie industrielle et commerçante qui fut la plus riche et la plus

puissante de toute l'Italie, entre la fin du XIX^e siècle et la Belle Époque. Une histoire qui commence en 1799 dans le village de Bagnara. Par un drame : un nouveau tremblement de terre, et la mère de famille mourant sous les décombres. Partis pour la grande ville de Palerme, alors l'un des plus grands ports de la Méditerranée, Paolo et son frère cadet achètent un commerce d'épices, puis vendent toutes les denrées alimentaires qui transitent par les quais. À son apogée, la dynastie d'entrepreneurs et d'armateurs disposait d'une flotte de quatre-vingt-dix navires, et Florio devint le nom d'un empire qui s'étendait du vin au tourisme de luxe, en passant par la production thonière. C'est ce destin que retrace Stefania Auci, en quatre générations de 1799 à 1950, dans la pure tradition du roman historique, dont elle respecte les codes : épique, documenté, inspirée.

AMOUR, RUPTURE ET RETROUVAILLES

La saga napolitaine d'Elena Ferrante débute, elle, dans les années 1950. *L'Amie prodigieuse*, *Le Nouveau Nom*, *Celle qui fuit* et *celle qui reste*, et enfin *L'Enfant perdue* racontent l'amitié dévorante entre deux adolescentes, jusqu'à nos jours. Elena et Lila sont nées au même moment, dans le même quartier. Les trente années que déroulent les quatre livres seront faites d'amour et de désamour, de ruptures, d'abandons et de retrouvailles. Principalement situés à Naples, ces fils relationnels mèneront parfois au nord, à Florence, et même en France à Montpellier. Parmi les raisons qui expliquent le succès national puis mondial : le mélange, tout sauf innocent, entre la chronique de quartier à fleur de personnages, le roman-feuilleton, le suspense, l'opéra baroque, le tout servi par un style charnel et des descriptions précises (sur sa ville, sur la Camorra, sur les bouleversements socio-économiques ou sur les sentiments) ; quitte à forcer un peu sur le cliché : les Italiens bavards, bruyants, pittoresques, névrosés et attachants. Une autre raison du succès est la conséquence de ce mélange : l'incarnation, tant des lieux que des personnages.

Mais pour qu'elle agrège différents publics, en différentes langues et surtout plusieurs générations, une saga doit à la fois incarner l'époque dont elle parle tout en résonnant avec celle de ses lecteurs. « L'amie prodigieuse » résonne ainsi avec les années 2010-2020 en ce qu'il décrypte sous l'angle féminin



Ci-contre : Stefania Auci.

En bas : *Les Lions de Sicile*, série sur Disney + adaptée du premier volet de « La saga des Florio ».

un pays à peine sorti du fascisme, une Italie détruite, une société patriarcale et conservatrice (ce qui est encore plus marquant... dans le Sud). Dans une décennie qui allait accélérer la dynamique des luttes intersectionnelles, donc en partie du féminisme, cette « amie prodigieuse » devint globale.

Née en 1943 dans la même ville que ses héroïnes, l'écrivaine laissa filtrer (par ses éditeurs) l'aspect autobiographique et autofictionnel de sa tétralogie. Mais c'est bien la seule chose avérée à son sujet, puisque

l'aspect éditorial repose sur son effacement volontaire : Ferrante n'est pas son vrai nom, elle n'a donné ni interview, ni photo, ni conférence dans aucun salon du livre. Malgré plusieurs enquêtes de plusieurs médias, malgré quelques révélations impossibles à vérifier, on ne sait rien à ce jour sur une autrice que l'on situe quelque part entre Thomas Pynchon pour la valeur littéraire et Freida McFadden pour la stratégie de mystères et de rumeurs. Ne soyons pas dupes : chacun de ses livres est aussi un événement car on y cherche, entre les lignes, ce qu'on voudrait bien savoir depuis quinze ans maintenant : qui est-elle ? Cela ne changera ni le monde en général ni notre opinion sur son travail en particulier. Mais cela donnerait une clé, surtout dans son pays d'ailleurs : depuis quel Sud italien nous parle-t-elle ? C'est donc une aubaine autant qu'un paradoxe dans notre monde où les fictions rencontrent souvent un beau succès lorsqu'elles s'inspirent du vrai : on ne sait qui est la personne que toute la planète appelle Elena Ferrante, et cela participe à nous mener vers ses livres. ■ Hubert Artus

CHACUN DE SES LIVRES EST AUSSI UN ÉVÉNEMENT CAR ON Y CHERCHE, ENTRE LES LIGNES, CE QU'ON VOUDRAIT BIEN SAVOIR DEPUIS QUINZE ANS : QUI EST-ELLE ?



Pierre Lemaitre

LA FRESQUE DU SIÈCLE

À partir du succès de son Goncourt *Au revoir là-haut*, l'auteur s'est lancé dans l'écriture d'une ample saga familiale couvrant l'ensemble du xx^e siècle. Une aventure sans équivalent en France...



Pierre Lemaitre le confesse sans équivoque : écrire une histoire de famille était un vieux rêve. « Il me semble que c'est un sujet vieux comme le monde, explique-t-il, qui a toujours fasciné les écrivains. » Et d'évoquer le destin des Atrides, un conte plein de bruit et de fureur mêlant meurtre, inceste et parricide sur fond de Grèce antique.

« Si ces affaires-là fascinent autant, c'est parce que la famille est une véritable société en miniature. » Au mitan du xx^e siècle, pourtant, le genre semble briller de ses

derniers feux : l'auteur cite *Les Thibault*, la saga en huit volumes de Roger Martin du Gard (1922-1940) et la *Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, décalogie publiée entre 1933 et 1945. Les années 1950, ensuite, marquent l'arrivée du Nouveau Roman, qui rejette les conventions narratives usuelles, reléguant l'intrigue et le personnage au second plan, allant même, parfois, jusqu'à se détourner du réel pour se concentrer sur les questions de formalisation. « Le Nouveau Roman a dynamité la littérature, observe Lemaitre, et on peut lui rendre hommage pour ça, mais force est

de constater qu'il n'a pas vraiment accouché de grands romans. »

Après le succès d'*Au revoir là-haut*, paru en 2013 et couronné, notamment, par le prix Goncourt, son auteur, qui s'était jusque-là cantonné au roman noir âpre et bien serré, sent ses horizons s'élargir. « Ce livre était difficile à classer : roman historique ? polar ? étude sociale ? En tout cas, je me suis senti très heureux, très libre en l'écrivant. Et j'ai voulu poursuivre dans cette veine. »

Le succès public ne se dément pas. Après la trilogie « Les enfants du désastre », où un personnage secondaire devient le personnage principal du tome suivant, Lemaitre ressent le besoin d'assumer davantage le côté feuilleton familial. « En embrayant sur *Les années glorieuses*, j'ai embrassé la dimension "saga" du projet, avec une progression chronologique claire, des personnages que l'on voit grandir et vieillir... » Quatre romans couvrant quinze années, donc (le dernier, *Les Belles Promesses*, vient de paraître), et trois autres – au moins – à venir pour boucler cette chronique du siècle écoulé. « Le xx^e siècle est finalement assez court, relève Lemaitre, il commence en 1918 et s'achève en 1989, avec la chute du mur de Berlin. Je pense qu'au terme de ces dix volumes j'aurai fait le tour de la question. »

MÊLER LE TRIVIAL AU GRANDIOSE

L'histoire – la grande, la petite – est bien au cœur des préoccupations de l'écrivain qui, dans la littérature française contemporaine, occupe une place unique. Le romancier « populaire », aussi négativement connoté ce terme soit-il, est celui qui s'adresse à tous les lecteurs, sans les prendre de haut et sans, non plus, leur servir une littérature réchauffée ou stéréotypée. Lemaitre se sent bien dans la peau de l'écrivain « pour tous », et convient volontiers que la saga, avec ses personnages récurrents, ses destins croisés, fracassés, magnifiés... sa façon de mêler le trivial au grandiose, l'intime aux bouleversements majeurs, représente, pour lui, le creuset idéal. « L'obtention du prix Goncourt,

ajoute-t-il, m'a donné une grande liberté. Je suis parti du principe que le lectorat ainsi acquis me suivrait, que les gens avaient toujours soif de fiction. » Bonne nouvelle : il ne s'est pas trompé. ■

Fabrice Colin



Les séries noires

UNE CONTRE-HISTOIRE CRIMINELLE

En investissant les coulisses du pouvoir américain pour raconter une autre histoire du pays dans la vaste saga policière « Underworld USA », l'Américain James Ellroy a fait des émules. Dont le Français Benjamin Dierstein, qui reprend sa méthode et l'applique à la France des années Giscard-Mitterrand.

Voués à creuser toujours plus loin les bas instincts de l'âme humaine, les maîtres du roman noir s'accommodent mal des belles histoires. Alors, quand ils se replongent dans le passé pour revisiter les grandes heures de leur pays, c'est souvent pour mieux sulfater les récits admis et gratter le vernis de la version officielle. Illustration avec trois monuments romanesques de ces vingt dernières années, trois sagas denses, corrosives, qui se sont immiscées dans les interstices de l'Histoire pour révéler la vraie nature du pouvoir.

Aux États-Unis, nation habituée à réécrire son histoire à mesure qu'elle la fait, certains romanciers se sont érigés en chantres du récit alternatif. Le dynamiteur en chef s'appelle James Ellroy. Avec son flair, son rire carnassier et sa faculté à mordre ses proies pour ne jamais les lâcher, le « Demon Dog » étrille de livre en livre les mensonges d'une société corrompue jusqu'à la moelle, qui s'est drapée dans les apparences

du rêve américain. Et l'œuvre qui l'a consacré comme le plus impitoyable explorateur du royaume des ombres est sans conteste la trilogie « Underworld USA ». Écrite sur près de quinze ans, entre 1995 et 2009, cette fresque historique s'attelle avec une verve rageuse, étourdissante, à démythifier les années 1960 américaines. À l'émergence du mouvement des droits civiques ; à la transe JFK ; au « flower power », James Ellroy préfère le complot derrière l'assassinat du président, la démence de J. Edgar Hoover, et l'élimination de Martin Luther King. Et tout ça, il le raconte à travers une flopée de personnages, fictionnels ou bien réels, agents du FBI et de la CIA, ripoux et autres privés, qui manigancent pour satisfaire leurs intérêts. Deux mille cinq cents pages vertigineuses,

remplies d'ordures aussi répugnantes que fascinantes, chargées de nous guider dans cette histoire souterraine de l'Amérique. Avec l'entreprise de démolition qu'il a entamée il y a quarante ans, James Ellroy n'a jamais bénéficié d'une grosse cote de popularité aux États-Unis. C'est en France, qu'il a acquis ses lettres de noblesse, entre chiffres de vente records et influence majeure sur la nouvelle garde du roman noir.

LES ARCANES D'UNE SOCIÉTÉ SANS FOI NI LOI

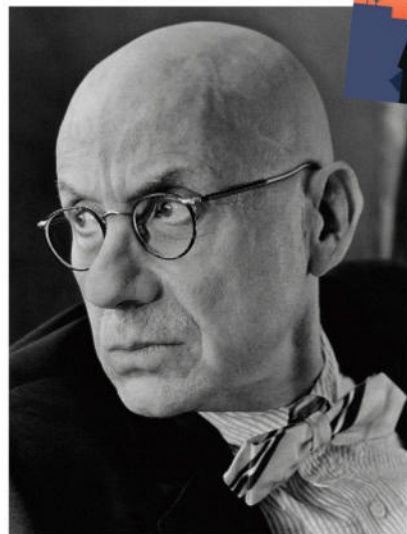
Sale rejeton biberonné aux œuvres du « Dog », Benjamin Dierstein a poussé le mimétisme au rang d'art. Dans la trilogie « Bleus, blancs, rouges », il applique la méthode Ellroy pour débusquer les vérités de l'après-Mai 68, la période la plus trouble de la politique française, celle des barbouzes de Giscard, de la Françafrique, des chocs pétroliers et de la course au fric, celle



des nuits parisiennes et de la French Connection. Entre son trio de flics fictifs à la poursuite de l'énigmatique marchand d'armes Geronimo et les figures sulfureuses de l'époque, comme le terroriste Carlos, le politiciard Charles Pasqua ou le mafieux Tany Zampa, on plonge de l'autre côté du miroir, dans les arcanes d'une société sans foi ni loi.

Pour raconter la contre-histoire d'un lieu et d'une époque, il faut parfois franchir le Rubicon et s'aventurer aux frontières du réel. Avec la saga « Blackwater », immense phénomène d'édition en France, publié en six tomes tout au long de l'année 2022, Michael McDowell a, lui, choisi de marcher dans les traces du « southern gothic », un genre qui emprunte au fantastique pour chanter les douleurs du sud de l'Amérique. De 1919 à 1969, dans la région de Perdido, Alabama, il raconte les heurs et malheurs de la riche famille Caskey, qui voit son quotidien bouleversé par l'apparition d'une femme mystérieuse, aux longs cheveux rouges, recrachée par la rivière en crue. Son étrangeté teintée de surnaturel met au jour les manigances d'un clan machiavélique et revisite les grands traumas d'une région marquée au fer rouge par la ségrégation, la Grande Dépression et la Seconde Guerre mondiale. ■

Léonard Desbrières





Ci-dessous : Une page de l'*Heimskringla*, la saga islandaise des premiers rois norvégiens, rédigée aux alentours de 1225 par le poète Snorri Sturluson, et illustrée ci-contre.

écrivent l'histoire, d'abord des grands rois de Norvège, puis des premiers évêques islandais, précise Régis Boyer. Peu à peu, le genre se laïcise et la formule est appliquée aux contemporains ou aux ancêtres illustres avant de puiser, par la suite, dans une matière plus ancienne ou nimbée de légende. »

L'ART CONSOMMÉ DE LA LITOTE

Les sagas se répartissent en plusieurs types : les sagas royales, dont l'exemple le plus connu est l'*Heimskringla* de Snorri Sturluson, les sagas des Islandais, des contemporains, des chevaliers (qui adaptent librement les chansons de geste françaises et les romans de la Table ronde), et les sagas légendaires. Mentionnons également le *Landnámabók* (ou « livre de la colonisation »), unique en son genre, qui retrace la colonisation de l'Islande aux IX^e et X^e siècles. Mais à la catégorie à laquelle elles se rattachent prévaut le style, qui les unit. Rigoureusement sec, sans fioriture, il témoigne d'une concision extrême et d'un art consommé de la litote : ainsi, au détour d'une phrase, trois héros peuvent-ils passer de vie à trépas, quatre autres ont-ils vu le jour, sans oublier quelques mariages et alliances. Des descriptions réduites au strict nécessaire, mais des dialogues d'une grande puissance d'évocation. Un lachisme constant dont découle une ironie unique en son genre.

Par ailleurs, d'après Régis Boyer, ces œuvres sont « *fortement, consciemment et magnifiquement tragiques* » au sens où elles font jouer le ressort aristotélicien de la terreur et de la pitié, où elles montrent des « *passions en lutte* ». Omniprésent et tout-puissant, le destin est une force à laquelle le héros (ou l'héroïne, car les femmes sont tout sauf absentes des sagas islandaises) est forcé de se confronter. Mais contrairement à notre chanson de geste, l'idéal héroïque s'exprime sans outrances, ni prouesses ou interventions du merveilleux : on attend du protagoniste qu'il se montre digne, courageux et assume sa destinée. ■

Laëtitia Favro

Royale ou légendaire LA SOURCE ISLANDAISE

Méconnues en France, les sagas islandaises composent un pan essentiel de la littérature médiévale européenne, et plongent leur lecteur dans la geste héroïque d'hommes et de femmes nés en plein Moyen Âge.

Les Rois maudits, Les Sept Sœurs, Les Piliers de la Terre, Le Seigneur des anneaux... Dès lors qu'il compte plusieurs tomes, un cycle romanesque semble pouvoir entrer dans la catégorie des sagas littéraires, prisées de lecteurs impatientes de retrouver, livre après livre, leurs héros préférés. Mais combien sommes-nous à connaître l'origine du mot « saga » qui, en ancien nordique, désigne un récit, un conte et même, par extension, « ce qui est dit » ? « Il entre dans le "miracle islandais" d'avoir su créer, à partir du XII^e siècle, une littérature originale et inimitable », écrit Régis Boyer (1932-2017), professeur de langues, littératures et civilisation scandinaves, spécialiste français des civilisations de l'Europe du Nord. « Au premier rang de cette production se placent les sagas, "chefs-d'œuvre narratifs" en avance de plus d'un demi-millénaire sur leur temps et qui continuent de passionner la critique par les problèmes que posent leur genèse, leur contenu et leur art. » Dérivé du



verbe « *segja* » (« dire, raconter, écrire une histoire »), le mot témoigne d'emblée d'une « *redoutable polysémie* » en ce qu'il désigne aussi bien l'histoire au sens scientifique du terme que des fables, des contes, relevant de l'imaginaire. Nécessairement rédigées en prose, les sagas

islandaises retracent la vie de personnages importants, ancrés dans une lignée dont les hauts faits et liens de parenté sont rappelés. Leur rédaction suit une progression chronologique et des personnages reviennent d'un texte à l'autre, de sorte que les sagas souvent se recoupent. « À l'imitation des écrits en latin que diffuse l'Église, les Islandais relatent sous forme de récits brefs ou "aettir" [...] les souvenirs de leur passé proche ou lointain ; puis, à l'exemple de l'hagiographie latine, ils



Les sagas matricielles INSPIRATEURS À L'ŒUVRE

Ils sont quatre: Martin du Gard, représentant de la saga familiale française, Asimov, influenceur des cycles science-fictionnels au long cours, Druon, à l'origine des fresques médiévales contemporaines, et Tolstoï, père des romans chorals multigénérationnels.



Les Thibault LE SENS DE LA FAMILLE

Huit volumes, deux familles, deux frères, deux France ou presque... *Les Thibault* de Roger Martin du Gard (parus de 1922-1940, et aujourd'hui disponibles en deux tomes de la Pléiade, ou en trois tomes chez Folio) est la saga familiale française par excellence, peut-être son modèle le plus abouti. D'un côté les Thibault, catholiques, bourgeois, soucieux de respectabilité; de l'autre les Fontanin, protestants, libéraux, souvent séducteurs. Et puis Antoine et Jacques, deux frères que tout oppose – la raison contre l'idéal, l'ordre contre la révolte – et que la Grande Guerre, aveugle, emportera tous les deux. Jouant sur les genres, s'appuyant sur une documentation fournie, Martin du Gard, peu à peu, transforme l'étude de mœurs et de caractères en une vaste fresque historique, et disparaît derrière le monde qu'il dévoile. Le Nobel, décerné en 1937, a consacré autant l'œuvre que sa forme. ■

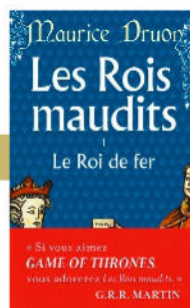
Fabrice Colin



Fondation UN MODÈLE PLEIN D'AVENIR

Certes, le « Cycle de Fondation » de l'Américain Isaac Asimov, dont les premières lignes sont écrites dans les années 1940, n'est pas la première saga de science-fiction (le « cycle de Mars », de E.G. Burroughs la précède de trente ans). Elle est, en revanche, l'une des plus influentes, celle qui se retrouve derrière la saga *Hypérion* de Dan Simmons, ou le *Dune* de Frank Herbert. Formé de sept volumes, contenant tantôt un roman, tantôt deux, et tantôt des nouvelles, il nous expédie dans un empire galactique très ultérieur, dont une science nouvelle, la « psychohistoire » annonce l'irréversible chute. Deux « Fondations » sont donc créées pour conserver le savoir, et permettre à une nouvelle civilisation de renaître rapidement (en mille ans tout de même). Toutes choses qui permettent à Asimov d'écrire une science-fiction particulière, plus portée sur les idées que sur l'action et les descriptions. ■

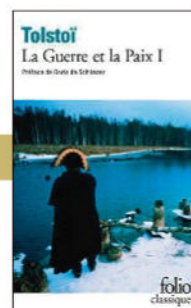
Alexis Brocas



Les Rois maudits JALON HISTORIQUE

Une malédiction lancée sur le bûcher par Jacques de Molay, dernier grand maître des Templiers, en 1314 : voilà le point de départ des « Rois maudits » de Maurice Druon, sept volumes publiés entre 1955 et 1977. Philippe le Bel, Louis X le Hutin et leurs successeurs, plus un aréopage de vassaux, conseillers, financiers, etc. : telle est la matière humaine de cette saga palpitante tissée de coups d'État, adultères et autres empoisonnements, qui débouche sur la guerre de Cent Ans. L'Histoire, ici, devient roman, la réalité irrigue la fiction, et la morale est claire : inutile d'inventer le pire, il existe déjà. George R. R. Martin, auteur de la saga culte du « Trône de fer », ne dira pas le contraire, lui qui en signa en 2019 une préface. « *Les Capétiens et les Plantagenêts n'ont rien à envier aux Stark et aux Lannister.* » ■

F.C.



La Guerre et la Paix LE NERF DE LA GUERRE

Roman torrentiel, abondamment peuplé, et porté par un style d'une puissance d'évocation inouïe, *La Guerre et la Paix* (publié entre 1865 et 1869) de Tolstoï nous raconte le destin de plusieurs familles de l'aristocratie russe pendant les guerres napoléoniennes. Sa narration fragmentée, sa façon de mêler personnages historiques et personnages fictifs, ou de relater les batailles du point de vue de ceux qui y participent pour en montrer la confusion, font désormais partie du cahier des charges de tous les romanciers qui tentent de retranscrire un conflit. Comme le Russe Vassili Grossman, qui appliqua les mêmes canons esthétiques à la bataille de Stalingrad dans l'extraordinaire *Vie et destin*. Ou l'Américain Norman Mailer, déjà grand admirateur de Tolstoï quand il romançait sa guerre du Pacifique dans *Des nus et des morts*. ■

A.B.

Dix ans après le succès du lumineux *En attendant Bojangles*, l'auteur nantais publie un récit plus personnel, centré sur son enfance marquée par la brutalité paternelle. Entre souvenirs douloureux et tendresse retrouvée, celui qui est devenu père à son tour nous raconte avec une lucidité souriante ce parcours semé d'épreuves, qu'il a su contourner pour en faire œuvre littéraire.

Il y a une justesse toute simple dans les mots d'Olivier Bourdeaut, une espèce de lucidité brute, souriante, dépourvue de pathos. Son dernier texte est un constat sans amertume, le récit d'une construction personnelle qui résonne avec ce tic de langage que nous lui découvrons, celui de répéter « en somme ». *Une histoire d'amour et de violence* redessine la relation tumultueuse que l'auteur entretenait avec son père. Une déclaration d'amour « malgré » cette enfance modelée par les colères et les violences de celui qui, en fin de vie, saura faire montre de tendresse.

Olivier Bourdeaut avait fait une entrée fracassante en littérature, en 2016, avec *En attendant Bojangles*, célébré par la critique, lauréat – entre autres, car la liste est longue! – du grand prix RTL-Lire. Ce récit coloré – à l'image de sa mémorable couverture – était rythmé par la valse frénétique d'une famille unie dans un univers de fête et de rires, où la folie et la tristesse se paraient d'un joyeux plumage bigarré. On connaît la suite, avec les adaptations au théâtre, au cinéma, etc. Nous voilà donc, dix ans après la parution de ce premier roman marquant, en visioconférence avec l'auteur, en Espagne à ce moment-là, en témoigne son teint hâlé. Olivier Bourdeaut est né le 3 juillet 1980 à Nantes. Il est le troisième des cinq enfants d'un père notaire et d'une mère au foyer, ayant grandi dans un appartement bourgeois avec une grande bibliothèque, sans télévision – « *Je pense que c'est une des raisons pour lesquelles je suis devant vous aujourd'hui, c'est que j'ai pu lire au lieu de jouer à la console et de regarder la télévision!* » Un atout qu'il reconnaît rétrospectivement, admettant tout de même que celui-ci a pu créer un décalage avec ses camarades de classe.

Une mise à l'écart accentuée par sa dyslexie qui, bien que diagnostiquée tôt, retarde la progression scolaire du jeune

élève. À l'instar de son petit personnage dans *En attendant Bojangles*, il peine à apprendre à lire l'heure, trace ses lettres à l'envers (ravi que son prénom « compte un "o", un "v" et un "i" »!). Mais ses parents ne font pas preuve de la même compréhension que le couple du roman. « *À l'époque, il n'y avait pas de continuité, vous passiez d'une classe à une autre et personne ne disait "attention, cet élève est dyslexique". Chaque année, je recommençais de zéro, et ce problème était pris pour de l'indolence,*

Olivier Bourdeaut LES COUPS DU DESTIN

de la distraction. Ce qui était assez injuste, parce que j'ai le souvenir précis que jusqu'en sixième, j'ai eu vraiment envie de tout bien faire. Et je ne faisais absolument rien de bien. » Son père traduit cette difficulté par un manque de bonne volonté, et devient alors de plus en plus sévère et brutal. « *Ça a amplifié le décalage puisque je vivais un enfer à l'école et un enfer chez moi. J'étais pris pour un débile en classe, ce qui n'est pas agréable, et je me prenais des rafales de gifles à la maison, ce qui n'est pas agréable* », résume l'auteur en souriant. Et il tient à nous préciser que, pour lui alors, c'est ce sentiment désagréable qui prime, nullement teinté de notion d'injustice ou d'anormalité. « *Je ne comprenais pas pourquoi c'était compliqué, il n'y avait pas d'explication. En somme, je me disais simplement que la vie était vraiment merdique!* »

Les invitations chez ses camarades de classe le laissent perplexe. « *Les enfants se levaient, se servaient dans le frigo, j'avais l'impression de débarquer dans des familles de*

hippies. » Et les visites de copains à domicile se font rares. Adolescent, Olivier Bourdeaut extériorise sa propre violence, continue d'encaisser celle du patriarcat, et celle d'une existence à laquelle il crie sa colère.

LIBERTÉ AU GOÛT DE SOUFRE

« *La liberté était illégale chez nous. Donc pour moi, elle a toujours un goût de soufre... À chaque fois que je me suis enfui de chez moi, j'avais l'impression à la fois d'être léger, de voler, et puis j'avais aussi une boule dans le ventre, je me disais que je faisais n'importe quoi, comme un criminel, en somme.* » Évincé du circuit scolaire par l'Éducation nationale, Olivier Bourdeaut aura l'occasion d'exercer, « *très mal* », dit-il en riant, plusieurs petits boulots. Celui dont le plus grand succès en librairies commence par « *Mon père m'avait dit qu'avant ma naissance, son métier c'était*

de chasser les mouches avec un harpon » peut notamment narrer son étonnante expérience d'ouvreur de robinets à l'hôpital de Saint-Nazaire, ainsi que celle, plus poétique, de cueilleur de fleur de sel. Il aura également dirigé une agence de diagnostics immobiliers, fonction qu'il exerce avec talent (« *parce que j'ai réussi à trouver des techniques pour avoir des bons résultats sans travailler beaucoup* »), mais qu'il fuit assez rapidement (« *parce que entendre parler de termites toute la journée, de plomb, de mûres, c'était vraiment l'incarnation de l'ennui* »).

Le travail n'est donc pas une option alléchante. Il est le mot rabâché par le père, il est le refrain des reproches et remontrances – « *dès que quelque chose ressemble à une obligation, j'ai envie de m'enfuir. Je suis un "contrainte-killer"!* » Et la littérature, en cela, est le rêve ultime. Elle n'est ni travail ni contrainte, elle est mission. « *Je trouvais ça réconfortant, dans le monde turbulent qui était le mien, ...*



RELIER LES FILS

Dans *Une Histoire d'amour et de violence*, Olivier Bourdeaut sonde la figure d'un père violent et charismatique, tissant la toile d'une vie de souvenirs.



D'emblée, l'écrivain nantais donne le ton en faisant de l'enterrement de son père sa scène inaugurale. Notaire précaire, alcoolique notoire et fumeur invétéré, Pierre est l'homme qui laisse éclater ses (nombreuses) mauvaises humeurs sur sa famille. Dans les souvenirs d'Olivier Bourdeaut, il est appelé « Maître » et fait régner la loi partout où il passe. Il redouble d'imagination pour punir allègrement ses enfants, et frappe sans retenue lorsque l'occasion se présente. Ce père, craint, inspire aussi l'admiration dans les yeux de l'enfant : « *Le problème avec les gens de la trempe de mon père, c'est que leurs qualités sont souvent des défauts et inversement.* » À l'adolescence, le futur auteur reproduit ce schéma de violence, frappant quiconque se montre téméraire, tout en naviguant entre cuites et drogues. Ce n'est que lorsqu'il atteint l'âge adulte et connaît un succès fulgurant avec son premier roman *En attendant Bojangles* que le cancer de son père se déclare, comme si sa vitalité demeurait liée à l'ascension de son fils : « *À croire que son état de santé était indexé sur*

ma courbe de popularité. » Lorsqu'il devient lui-même père, l'angoisse de prendre les mêmes habitudes avec son fils remonte et sclérose les moments simples du quotidien. Cette brèche, teintée d'humour noir, se déploie avec une profonde nuance, car *Une histoire d'amour et de violence* explore la tension paradoxale entre fascination et répulsion, questionnement filial et compréhension tardive d'un homme insaisissable. Aux confins de nombreuses émotions contrariées, ce livre prévu comme un « antidote » pour « *tuer le fils [qu'il] avait fini par devenir* » mêle avec pudeur une tendresse ébréchée et le cheminement d'un homme dans sa propre paternité.

Marie Jouvín



★★★★★
**UNE HISTOIRE D'AMOUR
ET DE VIOLENCE**
OLIVIER BOURDEAUT
242 P., GALLIMARD, 19 €

de m'enfoncer dans un monde imaginaire que je choisisais et dont j'avais la totale maîtrise. Je m'y suis plongé, et d'ailleurs personne n'imaginait que ce serait sérieux, puisque à l'époque je n'avais jamais rien fait de sérieux. »

« J'AI REPEINT MA VIE EN MULTICOLORE »

Le petit frère d'Olivier Bourdeaut décide cependant de croire en son projet, et l'invite à demeurer chez lui durant l'écriture de son premier roman. « *C'est la première personne à m'avoir aidé, à m'avoir soutenu financièrement. Il m'a offert un toit, il m'a même acheté des Marlboro alors que lui fumait des roulées, parce que je ne pouvais pas rouler de clope en écrivant. C'est beau, non ?* » De cette assidue résidence d'écriture naît *L'Intérêt du crépuscule*, un premier roman sombre et cynique, « *qui répondait à la question "Qu'est-ce que je serais devenu avec mon éducation si j'avais été riche et si je n'avais eu aucune limite morale ?" Et je serais devenu un monstre.* » Le roman ne trouve pas d'éditeur, et Olivier Bourdeaut prend l'idée à revers, écrit en quelques semaines *En attendant Bojangles*, qui sera publié aux éditions Finitude – installées en Gironde – et rencontrera un succès phénoménal. « *J'ai repeint ma vie en multicolore dans Bojangles. L'appartement y est vivant, chaque meuble y est un jeu. Chez nous, le jeu était plutôt d'éviter le croque-mitaine. On devait se cacher, on avait nos parcours en fonction de lui... Je me suis souvent retrouvé le matin plaqué contre un mur avec mon frère Xavier, tandis que mon père passait dans le couloir derrière. Ça faisait un peu film d'espionnage !* » L'écrivain évoque alors les jeux de son fils Henri, qui court en criant « *Tu m'attraperas jamais !* » « *Pour lui, ça veut juste dire qu'il n'a pas envie d'être attrapé. Nous, c'était parce que c'était tout le temps désagréable, violent. Dans la première partie du livre, il y a un amour débordant, une tolérance vis-à-vis des excentricités du père et du début de folie de la mère... Tolérance et acceptation que je n'ai absolument pas vécues. Dans Bojangles, j'ai vraiment écrit ce que j'aurais voulu avoir et ce que je voulais faire quand je serai père.* »

On connaît la suite : *En attendant Bojangles* atterrit entre toutes les mains, sur toutes les lèvres. Son auteur traverse pourtant ce bonheur en demi-teinte. Son père vit ses derniers mois, a donc dû abandonner la boisson, ce qui l'adoucît

« Je trouvais ça réconfortant, dans le monde turbulent qui était le mien, de m'enfoncer dans un monde imaginaire que je choisissais et dont j'avais la totale maîtrise »

considérablement : la relation s'apaise, et l'écrivain lui tient la main durant ses ultimes instants. En pleine tournée de promotion, il décide de porter beau. Le succès de *Bojangles* ne s'arrête pas là. Le livre est donc adapté au cinéma, la promotion s'étend à trois ans au lieu de trois mois, empiétant sur la rédaction du deuxième roman en cours, *Pactum Salis*, qui s'accomplit entre deux trains. « Il y a cette phrase que beaucoup de gens m'ont sortie : "N'écrivez pas le deuxième livre, passez directement au troisième." Ce n'est de la faute de personne, mais j'aurais pu faire mieux, ce n'est pas le livre que j'aurais voulu écrire. » *Pactum salis* est pourtant, sans atteindre les sommets du précédent ouvrage, un succès en librairies. *Florida*

et *Développement personnel* suivent, sans le même engouement du lectorat, mais l'auteur éprouve des difficultés à se lancer dans l'écriture de ce dernier. Au moment de la naissance de son fils, « la plus grande mission de [sa] vie », Olivier Bourdeaut tombe en dépression, effondrement que son entourage, son épouse exceptée, peine à prendre au sérieux. C'est que l'écrivain a peaufiné son sens de la dissimulation de la tristesse derrière l'humour et la dérision.

L'AMOUR AVANT LA VIOLENCE

À la suite de cette période, qui dure trois années, Olivier Bourdeaut écrit *Une histoire d'amour et de violence*, récit – cette fois-ci publié dans la maison Gallimard – qui lui tient à cœur, mais qui éveille une certaine

culpabilité. « Parce que je l'aime encore, cet homme-là, alors j'avais vraiment le sentiment d'être un traître. Mais le titre place l'amour avant la violence : il y a énormément d'amour pour lui et pour tous les membres de ma famille. Eh oui, il y a aussi de la violence, et c'est comme ça. » Il nous explique que son épouse est dans la pièce, hors-champ, et l'encourage à poursuivre d'un hochement de tête. « Ce livre est aussi une mise en garde que je m'adresse, en disant "attention mon gars, n'oublie pas. N'oublie pas d'essayer de comprendre, n'oublie pas la tendresse, la tolérance, le calme". » Voilà le cadre dans lequel grandit son fils Henri, 2 ans. Lui fera-t-il lire le livre, plus tard ? Là n'est pas l'objectif. « Je n'ai pas envie de lui jeter ce livre un jour où j'aurais mal agi. Je n'ai pas envie de le déposer sur son oreiller un soir alors que je me serai engueulé avec lui en disant, "tiens, essaie de comprendre, je te donne les clés". Je n'ai pas envie d'avoir besoin de lui donner les clés, parce que ça voudrait dire que j'ai échoué. » Car plus qu'à Henri et son grand-père, c'est à lui-même, en tant que fils et père, que s'adresse le livre. Pour que l'histoire s'affranchisse de la violence, en somme. ■ Margaux Morasso

Bouilhac Catel Gigi

Une nouvelle résolument moderne écrite par Colette et inspirée de sa propre vie, adaptée en bande dessinée.

Paris, Belle Époque. Malgré ses réticences, Gigi, une jeune fille espiègle et spontanée, est élevée par sa grand-mère et sa grand-tante pour devenir une courtisane raffinée, comme le veut la tradition familiale. Gaston Lachaille, un riche ami de la famille désabusé par la vie mondaine, fréquente ces dames et partage volontiers un dîner avec elles. Progressivement, le jeune homme tombe sous le charme de Gigi... Mais celle-ci va-t-elle docilement accepter le sort qui lui est réservé ?



DARGAUD



Au rayon bande dessinée



Des livres pour devenir riche?

LE COMPTE MERVEILLEUX DE LA FORTUNE SUR PAPIER

D'experts du trading aux jurés de *Qui veut être mon associé?*, les auteurs d'ouvrages de développement personnel d'un nouveau genre, axés sur la réussite économique et financière, envahissent les librairies. Storytellings bien rodés, stratégies éditoriales, belles promesses et attentes des lecteurs: analyse d'un phénomène lucratif et révélateur des espoirs et des désillusions de notre temps.

« **L**e trading, ce n'est pas un mythe, ça fonctionne. Ça fait cinq ans que je suis dans le domaine, j'ai réussi, et si ça a marché pour moi, ça va marcher pour toi aussi.

J'accompagne tous les jours des gens pour les aider à placer leur argent. Cliquez sur le lien, je t'attends. » Si vous avez fait un tour sur les réseaux sociaux ces dernières années, vous êtes forcément tombé sur ce type de publicité où un jeune homme fringant vous promet conseils d'investissements et accompagnement entrepreneurial personnalisé. Le fruit d'une époque bercée par le doux fantasme d'un capitalisme débridé et technologique où la richesse peut s'obtenir en quelques clics, à condition de suivre les bons préceptes. Car si l'on évoque cette caricature pour se moquer, force est de constater que ces experts ont aujourd'hui envahi toutes les strates de la société, les réseaux sociaux mais aussi les plateaux télé et, désormais, les étals de librairies où l'on ne compte plus les best-sellers qui dépoussièrent le rayon économie. Comment une niche éditoriale est-elle devenue, en l'espace de quelques années, une littérature grand public, ultra-populaire ? Comment sont fabriqués ces livres ? Quel est le profil des auteurs, de leurs lecteurs ? Que dit cette tendance de notre société ? Plongée dans le business lucratif des livres de business.

CROYEZ EN VOS RÊVES !

Chaque littérature a son œuvre originale, celle qui inspire et détermine tout le reste. On aurait pu citer *Réfléchissez et devenez riche* de Napoleon Hill (lire encadré page 54) mais *Père riche, père pauvre* de Robert T. Kiyosaki est un « *self-made-book* » à l'influence telle qu'il a bâti autour de lui un storytelling digne des plus grandes aventures entrepreneuriales. Publié à compte d'auteur, en 1997, parce que refusé par tous les éditeurs à cause de ses conseils financiers jugés trop provocateurs, le livre circule d'abord sous le manteau avant d'exploser grâce aux techniques de marketing mises en place par Kiyosaki lui-même. Un passage dans l'émission d'Oprah Winfrey, six ans sur la liste des best-sellers du *New York Times*, plus de 40 millions d'exemplaires écoulés : quoi de mieux qu'une *success-story* pour illustrer l'expertise promise dans le livre. En confrontant les deux figures paternelles qui ont marqué son enfance à Hawaï, le père pauvre, le sien, bardé de diplômes mais qui a lutté financièrement toute sa vie, et le père riche, celui de son meilleur



ami, un entrepreneur à succès qui n'est jamais allé au bout de ses études, Robert T. Kiyosaki déconstruit les grands mythes financiers avec des préceptes simples. Vous tenez là la matrice même des ouvrages qui cartonnent aujourd'hui en librairies. Citons encore *Comment devenir riche*, publié en 2004 par un certain Donald J. Trump, alors au sommet de sa gloire médiatique. Dans ce manuel d'autoglorification méthodique pour aspirants tycoons, celui qui n'était encore que promoteur immobilier et venait de lancer *The Apprentice* à la télé, nous donnait la recette pour devenir lui – le deal et le bluff avaient déjà toute leur

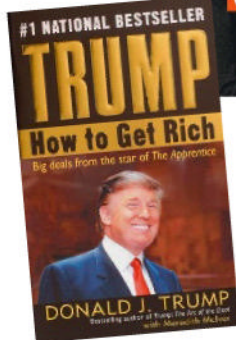
place. « Il s'agit peu ou prou de livres de développement personnel, décrypte Florian Lafani, directeur adjoint des éditions Michel Lafon. Ce sont la plupart du temps des objets hybrides qui mêlent partage d'expérience, récit d'un parcours couronné de succès et conseils concrets pour s'enrichir. »

DE SDF À MILLIONNAIRE

Outre le leader du secteur avec First, éditeur du best-seller *Investir pour être libre* de Mounir Laggoune, Eyrolles, qui publie *La Finance pour tous* de Richard Garnier, ou encore Larousse et son succès *Construis ton patrimoine, même en partant*...



de zéro, Michel Lafon exploite le filon depuis quatre ans. Leur premier succès, un livre d'Anthony Bourbon intitulé *Forcez votre destin* (2022), écoulé aujourd'hui à plus de 100 000 exemplaires, dans lequel cet ancien SDF devenu millionnaire et juré star de l'émission *Qui veut être mon associé ?* retrace son ascension hors du commun. Depuis, l'émission de mentorat entrepreneurial est devenue le fournisseur numéro un de best-sellers en développement personnel, économique et financier. Rien que ces dernières semaines, deux des jurés ont publié un livre. Entrepreneur spécialisé dans les cryptomonnaies, Éric Larchevêque est passé par la case M6 Éditions avec *Entreprendre pour être libre* (2024) avant de publier en février chez Michel Lafon, *La Stratégie Bitcoin*. « Le livre est pour moi un outil de transmission et d'éducation particulièrement fort », résume-t-il. Un argument appuyé par Florian Lafani : « Ces auteurs cherchent un côté statutaire pour asseoir l'autorité qu'ils ont développée à la télé, sur les réseaux sociaux, dans les podcasts. » À ce jour, 15 000 exemplaires écoulés pour le premier, déjà 10 000 pour le deuxième, qui vient de paraître : la recette fonctionne



pour Éric Larchevêque, bien aidé par le succès grandissant de la télé-réalité de M6 qui transforme des entrepreneurs de l'ombre en figures populaires.

Autre jurée de l'émission, Alice Lhabouz. À la tête du premier fonds français consacré à l'intelligence artificielle, elle vient de publier chez Michel Lafon *Passez à l'action*. Une injonction qui suggère une courte parenthèse pour se plonger au cœur des stratégies déployées par les éditeurs.

DES AUTEURS EN COLS ROULÉS

Un bon livre « business », c'est d'abord un titre qui claque, des formules toutes faites, engageantes. Avec, si possible, le mot « riche », histoire de vous projeter.

Ensuite, il y a la couverture, la plupart du temps un portrait cérémonieux qui respire le succès. « Il n'y a pas de modèle préétabli mais on a appris à jouer avec les clichés, s'amuse Florian Lafani. Récemment, on a enchaîné plusieurs couvertures avec des auteurs en col roulé. » Enfin, il y a la stratégie commerciale, tournée en priorité vers les grandes surfaces spécialisées (GSS) comme la Fnac ou Cultura, les hypermarchés et les Relay. Mais aussi vers le e-commerce puisque l'influence de ces entrepreneurs se joue d'abord sur les réseaux sociaux.

Retour à Alice Lhabouz. Si elle écrit, c'est d'abord pour porter un message : « Mon parcours est singulier, j'ai réussi dans un univers masculin et très technique, celui des marchés financiers. Je veux montrer qu'il est possible pour les femmes de réussir dans

NAPOLEON HILL, PIONNIER DU GENRE

Réfléchissez et devenez riche, paru au début du xx^e siècle, est à la fois fondateur d'une littérature de la gestion financière et premier ouvrage de développement personnel moderne.



Publié en 1937, au cœur de la Grande Dépression, *Réfléchissez et devenez riche* de Napoleon Hill est considéré comme une bible aux États-Unis et continue un siècle plus tard à truster les meilleures ventes du rayon économie. Plutôt méconnu en France, même s'il a été réédité il y a peu par Eyrolles, le livre s'appuie sur une enquête de plus de vingt ans où le journalisme

côtoie une bonne dose de mythologie personnelle. À chaque grand livre sa légende. Celle du reporter fauché Napoleon Hill débute en 1908, alors qu'il se présente chez Andrew Carnegie, industriel de l'acier et homme le plus riche du monde à l'époque, pour l'interviewer. Mais l'entretien tourne court.

Plutôt que de raconter son parcours, Carnegie met au défi le journaliste de rencontrer, par son entremise, les cinq cents plus grandes fortunes américaines – Edison, Ford, Rockefeller, etc. –, afin d'extraire une formule universelle de la richesse. Jusqu'en 1928, il parcourt le pays pour trouver le dénominateur commun à tous ces tycoons : une structure mentale identique, combinaison entre l'obsession pour un but précis et une foi inébranlable. Le livre se présente comme une psychologie du succès en treize principes universels, des plus classiques – comme le désir ardent, l'autosuggestion ou la persévérance – aux plus ésotériques, comme le sixième sens et la transmutation sexuelle, capacité à rediriger son énergie sexuelle vers des objectifs professionnels... Un morceau d'histoire littéraire fascinant, qui dit encore beaucoup de nos entrepreneurs d'aujourd'hui.

Léonard Desbrières



des environnements complexes, exigeants, parfois hostiles. Il s'agit de montrer des chemins possibles, d'encourager chacun à être responsable de ses choix. » Même son de cloche chez Éric Larchevêque quand on l'interroge sur sa démarche : « Donner accès à de l'information pour permettre aux individus de comprendre l'entrepreneuriat, l'investissement et d'agir par eux-mêmes. » Inspirer et éduquer, guider sans diriger, redonner une part de liberté : des intentions louables sur le papier. Mais peut-on s'y fier ? Les faux espoirs ne feraient-ils pas bon marché ?

FACE AU DÉSENCHANTEMENT AMBIANT

Sorti des chiffres des ventes de leurs livres (lesquels enrichissent d'abord les éditeurs), il existe en réalité peu de données qui viendraient sanctionner concrètement l'efficacité des conseils que donnent ces

« Ces livres sont des objets hybrides qui mêlent partage d'expérience, récit d'un parcours couronné de succès et conseils concrets pour s'enrichir »

FLORIAN LAFANI, DES ÉDITIONS MICHEL LAFON

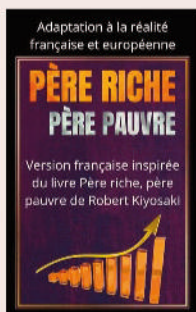
entrepreneurs. Alors, est-ce que ça marche vraiment ? On a posé la question directement aux intéressés. « Mon rôle n'est pas de promettre, affirme Éric Larchevêque. La responsabilité que j'assume, c'est celle de la clarté, de l'honnêteté intellectuelle et de la prudence », arguant qu'un résultat financier dépend de trop de paramètres extérieurs à un livre. « Ce que j'avance, en revanche, ce sont des retours de lecteurs qui disent avoir compris, avoir osé agir de manière plus rationnelle. Comme une correctrice,

par exemple, qui m'a dit avoir acheté ses premiers bitcoins après avoir travaillé sur mon livre », insiste-t-il. On reste un peu sur notre faim...

Que cherchent donc les lecteurs ? Un nouveau narratif du salut, à l'heure de l'effondrement des grandes structures religieuses et politiques ? C'est l'avis d'Alice Lhabouz : « Les récits de réussite personnelle sont devenus les nouvelles mythologies contemporaines. » Un constat étayé par Nicolas Marquis, sociologue spécialiste ●●

DU CASH ET DES CRASHS

Avec leur ton assertif, les vérités qu'ils assènent ou les prophéties qu'ils annoncent, les livres de développement personnel financier ont souvent été au cœur des polémiques. Retour sur quelques cas célèbres.

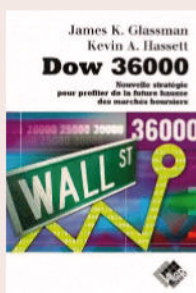


PÈRE RICHE, PÈRE PAUVRE (1997)

de Robert T. Kiyosaki

Bien que le livre soit considéré comme le plus grand succès de cette veine littéraire, il a essuyé de nombreuses critiques. Sur la forme d'abord, la découverte de l'invention du fameux père riche, le mentor milliardaire censé avoir tout appris à l'auteur, fait tache. Sur le fond, le dénigrement de l'investissement immobilier pourtant à la base de la société, la critique d'un système scolaire qui ne crée pas de valeur ajoutée ou encore l'incitation à contourner l'impôt comme le font les ultra-riches sont autant de préceptes qui ont

choqué l'opinion publique parce qu'ils dénigraient leur mode de vie... et préfiguraient l'ultra-capitalisme.

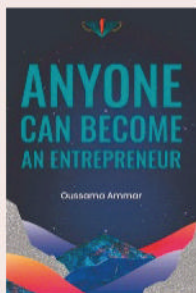


DOW 36000 (1999)

de James K. Glassman et Kevin Hassett

« Le pire livre d'investissement jamais écrit » : voilà comment l'ouvrage, tristement célèbre, de l'éditorialiste conservateur James K. Glassman et de l'économiste Kevin Hassett a été décrit à sa sortie aux États-Unis. La faute à un timing désastreux. En 1999, l'ouvrage avance l'idée d'une Bourse complètement sous-évaluée et annonce un Dow Jones qui atteindra les 36 000 points dès 2002, invitant à investir massivement sur les marchés. Quelques mois plus tard, la bulle

Internet plonge le monde dans une crise financière sans précédent et il faudra attendre 2021 pour que le Dow Jones franchisse ce fameux cap. Mieux vaut tard que jamais.



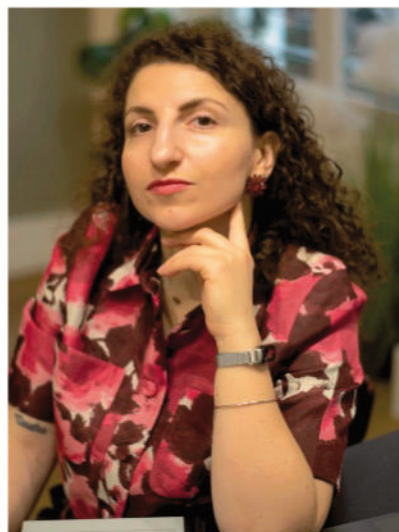
ANYONE CAN BECOME AN ENTREPRENEUR (2021)

d'Oussama Ammar

Certes, le plus sulfureux des influenceurs financiers n'a publié que des e-books et s'est contenté d'une flopée de préfaces dans des ouvrages comme *1 million d'euros en ligne : les secrets*, de Sébastien Hanouna, mais il incarne à lui seul les dérives d'un milieu. Condamné l'année dernière pour fraude à verser 7,5 millions d'euros à l'incubateur The Family, qu'il a cofondé (société évoquée dans l'enquête signée Jean-

Jacques Augier, président-directeur de la publication de *Lire Magazine*, et Michel Wieviorka, *The Family* – parue l'an passé chez Calmann-Lévy), il s'est enfermé dans la case d'un provocateur à la réputation nettement entachée, faisant miroiter à ceux qui veulent encore bien l'écouter la promesse d'un argent magique.

L.D.



Marina Movsissian.

du développement personnel, dont les analyses tendent à prouver que la réussite financière n'est pas l'enjeu principal. Le développement personnel fonctionnerait comme une forme moderne de pensée magique socialement acceptée : « C'est un instrument culturel qui permet d'expliquer pourquoi ça marche pour certains et pas pour d'autres, comment se distribuent la réussite et l'échec dans des sociétés où les grands récits explicatifs ont disparu. » Le sociologue insiste sur la matrice protestante inhérente à ces récits. Dans *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* (1904), Max Weber soulignait combien ces sociétés faisaient du travail une vertu morale qui rapproche de Dieu. Ce qui a profondément nourri le libéralisme et continuerait à structurer l'imaginaire du développement personnel contemporain. Pas étonnant que les premiers livres sur le sujet aient émergé aux États-Unis... L'idée du « potentiel caché » apparaît centrale : si l'on échoue, ce n'est pas parce que le système est injuste, mais parce que notre potentiel n'a pas été révélé. « Le succès de ces livres, c'est le signe d'une promesse démocratique qui a échoué, abonde l'économiste Frédéric Gilli. Face au désenchantement ambiant, on ne peut pas en vouloir aux gens de se laisser attraper par ces miroirs aux alouettes. » Il rappelle que ce leitmotiv n'a pas attendu le XXI^e siècle pour débarquer chez nous. Les « années fric » (1980) ont fonctionné comme un avant-goût prometteur : « Regardez le discours sur l'argent magique de la Bourse, regardez Paul-Loup Sulitzer et Bernard Tapie, il

y avait la même structure de discours, les mêmes espoirs d'enrichissement. Les sujets se sont simplement déplacés vers les nouvelles technologies, les cryptomonnaies, l'IA. » C'est dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe.

CONTE DE FÉES POUR SOCIÉTÉ INDIVIDUALISTE

Jean-Laurent Cassely, essayiste et ancien journaliste, s'intéresse depuis quelques années à ceux qu'ils nomment des « infopreneurs », ces entrepreneurs en informations à monnayer. « On retrouve ici une logique très ancienne, souvent résumée par l'image de la ruée vers l'or: ceux qui s'enrichissent réellement ne sont pas toujours ceux qui trouvent de l'or, mais ceux qui vendent les pelles », détaille-t-il. Les discours, très codifiés, sont toujours structurés de la même manière et Cassely insiste sur leur caractère stéréotypé, décrivant « un imaginaire très masculin, très darwinien, parfois à la lisière du masculinisme, qui repose sur une opposition brutale entre ceux qui ont compris et les autres, restés dans la "rat race". Ces discours se croisent parfois avec les livres d'empowerment féministes, ce qui complexifie encore le phénomène. »

« Les histoires de réussite personnelle sont devenues les nouvelles mythologies contemporaines »

ALICE L'HABOUZ,
ENTREPRENEURE ET AUTRICE



On pense à Alice Lhabouz mais aussi à Marina Movsissian, autrice d'*Ambitieuse*, et alors ? aux éditions Prochain Chapitre.

Dans ce conte de fées moderne pour société individualiste, un héros parti de rien échoue, persévère, et finit par réussir contre le système. En bon libertarien, il le hacke sans vergogne, il devient le prophète (et il publie sa bible pour éclairer les profanes). Une trajectoire gnostique dans laquelle la véracité importe peu. Ce qui compte, c'est que l'histoire rende la réussite envisageable. Statistiquement, partir de zéro et devenir très riche par l'investissement est extrêmement improbable. « *Le chemin tout tracé, souvent, ça sent l'arnaque à plein nez, s'amuse Frédéric Gilli. Le b.a.-ba de l'investissement financier, il est dans tous les manuels de première année, il est surtout disponible en trois clics sur ChatGPT.* » Mais face au sentiment massif d'impasse, au constat d'un ascenseur social en panne prolongée, ces livres ont le mérite de proposer une recette simple : qu'il existe des moyens de s'en sortir seul. « *Ce n'est ni totalement faux, ni totalement vrai. Et c'est précisément cette zone grise qui fait leur force* », conclut Cassely. ■

Solange Bied-Charreton et Léonard Desbrières

LE PRINTEMPS
DU LIVRE
DE MONTAIGU



8.9.10
MAI

pdl.terresdemontaignu.fr



36^e édition du grand festival littéraire en Vendée

SOUS LA PRÉSIDENTIE DE

Didier DECOIN
Prix Goncourt

ILS SERONT ÉGALEMENT PRÉSENTS :

Michel Bussi · Marie Vareille · Éric-Emmanuel Schmitt ·
Angéline Delcroix · Nathalie Saint-Cricq · Pauline Bilisari ·
Gavin's Clemente Ruiz · Mac Lesggy · Yasmina Khadra · Brice Homs



Crédit Mutuel

TERRES DE
MONTAIGU





LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre célèbre intervieweur propose dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous vous retranscrivons une version courte dans nos pages. Pour ce numéro de mai, il a interrogé **LAETITIA COLOMBANI**, qui, avec *Un jour sans femme*, le plus militant de ses romans, porte la voix de toutes « ses sœurs » victimes d'injustice et d'inégalité à travers le monde.



« Les femmes ont un pouvoir qu'elles ne soupçonnent pas »

Une nouvelle fois, les droits des femmes sont au cœur de ce roman. Pourquoi en faites-vous le thème central de vos livres ?

Laetitia Colombani. Je voyage beaucoup, et partout où je vais, je suis sidérée de voir ce que les femmes endurent encore aujourd'hui. J'ai beau avoir la chance d'habiter dans un pays où je n'ai pas rencontré de difficultés majeures, d'avoir échappé aux violences physiques et sexuelles, d'être entourée d'une famille aimante, je considère ces femmes victimes de toutes les formes d'inégalité et d'injustice comme mes sœurs. Peu importe la couleur de peau, la langue, la religion, ce qu'elles vivent me bouleverse. J'ai envie de porter leurs voix.

D'où vient cette idée d'une grève féminine mondiale, suggérée dès le titre de votre livre, *Un jour sans femme* ?

L.C. Elle m'est venue à la lecture d'un article sur la grande grève des Islandaises en 1975. Le 24 octobre, neuf femmes sur dix se sont mises en grève pour réclamer l'égalité au travail et à la maison. Le pays s'est arrêté. Pour l'anecdote, on a dénombré, ce jour-là, des ventes records de hot-dogs car c'était la seule chose que la plupart des hommes savaient cuisiner. Le mouvement a débouché sur l'instauration de l'égalité salariale et, cinq ans plus tard, sur la première élection d'une femme à la tête d'un État, Vigdís Finnbogadóttir. Si les Islandaises ont réussi ce tour de force à une époque où le téléphone portable, Internet et les réseaux sociaux n'existaient pas, pourquoi ne pas imaginer une grève mondiale des femmes aujourd'hui, à l'heure où l'information circule à la vitesse de l'éclair.

Comme dans *La Tresse*, vous entrelacez le parcours non plus de trois mais, ici, de quatre femmes. Pourquoi privilégiez-vous cette structure narrative ?

L.C. Elle permet de donner du rythme au récit, de ménager du suspense et surtout de rapprocher les trajets de mes héroïnes alors que la géographie les éloigne. Elles vivent des réalités très différentes, une jeune Islandaise, une salariée japonaise,

une médecin sénégalaise ou une ouvrière du Salvador, mais toutes ont au moins une raison de protester et de se mettre en grève d'où l'absence de « s » dans le titre pour souligner le caractère universel de leur mouvement.

Votre combat pour les droits des femmes prend-il des formes plus militantes que votre engagement littéraire ?

L.C. Je considère ce livre comme le plus engagé et, par conséquent, le plus militant de mes romans. C'est une sorte de cri que je pousse. « *Pas un cri de haine, à peine un cri de colère, mais un cri de vie* », pour reprendre une expression que j'aime beaucoup de Benoîte Groult. Plus concrètement, mes pas m'ont conduite à m'engager auprès de plusieurs associations en Inde après l'écriture de *La Tresse* et auprès de l'Unicef aujourd'hui en France.

Vous êtes mère d'une jeune fille. Que tenez-vous de plus important à lui transmettre ainsi qu'à toutes celles qui seront les femmes de demain ?

L.C. J'aimerais leur dire qu'elles sont puissantes, elles l'ignorent trop souvent. Les femmes ont un pouvoir qu'elles ne soupçonnent pas, individuellement et collectivement. Elles sont quatre milliards, une force sans équivalent sur la planète. Quand elles en prendront conscience alors le monde changera ! ■



★★★★☆
UN JOUR SANS FEMME
LAETITIA COLOMBANI
350 P., L'ICONOCLASTE, 20,90 €



➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur ouest-france.fr, à partir du 30 avril.

LE CAHIER CRITIQUE



60

**RÉGIS DEBRAY
ET SYLVAIN TESSON**
AU(X) SOMMET(S)

78

EN
APESANTEUR
AVEC
**MARION
MONTAIGNE
ET THOMAS
PESQUET**



66

**AKI
SHIMAZAKI,**
L'OISEAU DE
BONHEUR



88

ADIEU À **JÜRGEN
HABERMAS**

RÉGIS DEBRAY - SYLVAIN TESSON

L'art de se perdre

En deux petits livres vibrants, dont un avec l'auteur de *La Panthère des neiges*, l'ex-apprenti guérilléro dresse le bilan de ses ratages sur fond de changement d'ère. Avec ce qu'il y faut de haine de soi, mais sans amertume ni reniement. La « sagesse », en quelque sorte...



Quatre-vingt-cinq ans serait-il le nouvel « âge de raison » ? – rappelons que nos parents le fixaient jadis à l'entrée dans notre septième année... Toujours est-il que cela semble être le temps pour l'antique Debray de se réconcilier avec son passé, les autres et – c'est le plus difficile – avec lui-même. Il s'y emploie dans deux brefs opus, qui, malgré leur dissemblance, se répondent l'un l'autre.

Le premier, *Tout* – qui succède à *Riens*, paru l'année dernière – se divise en trois parties : des esquisses de personnages célèbres (Visconti, Guevara, Castro, etc.), mais aussi de membres de sa famille et de sans-grade décalés ; une suite de réflexions sur les grandes mutations du monde ; enfin, des aphorismes réunis en abécédaire. Et c'est ensemble qu'il faut les considérer. Tout portrait réussi valant comme auto-portrait, Debray est plus disert sur les marginaux que sur les grandes figures. Ses évocations du « Che » et de « Fidel »

restent assez évasives, là où il s'attarde avec tendresse sur le parcours de quelques militants anonymes, du pathétique Louis Althusser, philosophe biface « commençant avec Spinoza pour finir avec Simenon », et sa compagne-maman étranglée Hélène, d'une énigmatique « Monika » rencontrée à Cuba, amazone de la révolution et fille de nazi achevée d'une balle dans la tête dans une rue de La Paz par un policier après une action ratée. Ou encore de la racée Joan Baez, qu'il suivit en traducteur et amoureux lors d'une tournée en France et au Mexique.

Les huit « métamorphoses » du monde qui suivent, organisées sur le même schéma « *De (ceci) à (cela)* », reprennent les usuelles déplorations du maître : la muséification du passé, la mort de l'avenir et « *l'inflation du ici maintenant* » ; l'abandon de la république pour la démocratie, du nous pour le moi, du masculin pour le féminin, de la page au profit de l'écran, etc. Mais avec un notable changement de ton : fini les ratiocinations de vieux ronchon contre

la modernité ; place, ici, à des analyses qui finissent en acceptations du siècle nouveau, quand bien même, il le dit ailleurs, celui-ci ne serait pas « *son préféré* ». La saison de la révolte est terminée pour l'auteur en même temps, lance-t-il avec un peu trop d'aplomb, que pour l'humanité entière...

C'est là d'ailleurs un des thèmes privilégiés de l'ensemble d'aphorismes qui clôt le volume. Debray, on le sait, est un roi de la formule. Comme il y est aussi guidé par la sonorité des mots, cela en aurait fait un excellent rappeur... Le hic, c'est qu'il ne sait pas s'arrêter. En indécrottable intello (il n'a pas été major de la Rue d'Ulm pour rien), il en rajoute là où il faudrait retrancher... tout en louant la supériorité de l'allusif sur l'expliqué. N'est pas Cioran qui veut. Le moraliste pouvait hésiter des journées entières sur le choix d'un mot, la place d'une virgule. Cela demande beaucoup de loisir... Malgré ses appels à la lenteur, Debray reste, lui, un homme pressé. Mais ne soyons pas injuste par plaisir de l'être : il y a, dans ses aphorismes, des « fusées » parfaites. Au hasard : « *C'est le plus souvent en se prenant pour bien mieux que ce que nous sommes qu'on peut sortir du lot, ainsi que de son lit* » ; « *Puisqu'on voit grand quand on est petit et petit quand on est grand, réduire ses ambitions permet de bien vieillir* » ; « *Avec ce qu'on sait, on fait des phrases. Avec ce qu'on sent, des actes. C'est la chance de qui n'a pas trop fait d'études* » ; etc.

DE L'UTILITÉ DES CHIMÈRES

Le second opus, *Le Grimpeur et le Grognard*, est a priori, comme l'écrit son préfacier Olivier Frébourg, « *improbable* » : une correspondance avec l'aujourd'hui célebrissime Sylvain Tesson. Mais qu'ont donc en commun le retraité de la révolution en charentaises devant son feu de cheminée et le semillant crypto-dandy de l'aventure, adepte d'une « *école buissonnière intégrale* » de par le monde « *réel* » des forêts et des cimes, et d'une « *démobilisation totale* » devant toute velléité de le changer ? Eh bien, c'est là où le miracle opère. Si l'on passe sur les assauts de style gominé auxquels se livrent nos duettistes, c'est un dialogue des plus instructifs. Face au lettré de droite toute, « *païen* » désabusé avant toute action, l'ex-gaücho retrouve, par-delà ses concessions et la fatigue du temps, ses marques de jeunesse : en dépit de son caractère illusoire, une société, argumente-t-il, ne peut survivre que par une vision du futur : « *Les chimères* », religieuses ou politiques,

nous servent d'hélices, pour le meilleur et pour le pire. » Il n'a manqué au fond à l'intelligent, sensible, émouvant même, mais vain parce que trop labyrinthique, Régis Debray que cette étoile fixe dirigeant l'existence qui produit, au risque de la fermeture, bêtise et saloperie incluses, les hautes destinées. Comme on dit dans le français d'aujourd'hui, *nobody's perfect*... ■

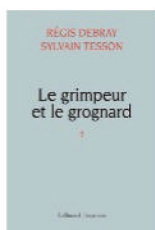
Patrice Bollon



★★★★☆

TOUT
RÉGIS DEBRAY

208 P., GALLIMARD, 20 €



★★★★☆

**LE GRIMPEUR
ET LE GROGNARD**
RÉGIS DEBRAY,
SYLVAIN TESSON

96 P., GALLIMARD, 13,90 €

Et au milieu déboule une rivière

Dans la nuit du 21 juin 2024, à l'entrée du parc national des Écrins, un torrent de pierres dévale la montagne et vient s'écraser sur le village de La Bérarde. Aucune victime à déplorer mais un paysage balafré. Installé quelques kilomètres plus bas, Jean-Marc Rochette, qui ressent dans sa chair le moindre mal fait à ses terres, part de ce drame pour raconter la beauté si fragile des sommets. Mêlant la fiction, les souvenirs personnels, les légendes et les détours historiques comme l'inondation tragique de Grenoble en 1219, il compose une mosaïque de récits poétiques qu'on peut lire comme un avertissement : la nature est une force qui peut se muer en chaos si on lui tourne le dos. Après *La Dernière Reine* (désigné livre de l'année 2022 par la rédaction de *Lire Magazine*), *Le Festin de pierres* est un nouveau bijou du chantre



des cimes – publié, comme un symbole, dans « *la maison d'édition la plus haute de France* ». ■

Léonard Desbrières



★★★★☆

LE FESTIN DE PIERRES
JEAN-MARC ROCHETTE

208 P., LES ÉTAGES, 20 €



J'ai toujours rêvé d'être un fermier

Et si fermier était le métier des derniers aventuriers ?

Jean Harambat retape une ferme gasconne plusieurs fois centenaire, à un jet de pierre de celle de son enfance.

D'instants contemplatifs en dialogues taiseux avec son père, il raconte son attachement à la terre de ses aïeux.

Sous son trait, le quotidien rural devient une odyssée, un western, d'ailleurs on y croise Ulysse et Yul Brynner.

Avec poésie et humour, **JEAN HARAMBAT** évoque les gestes de la vie paysanne et leur transmission.

Et prend conscience que le dessin est, chez lui, un prolongement de cet héritage :
« Nous comprenons le monde en le manipulant. »

AU RAYON BANDE DESSINÉE

CHARI

Éric Fouassier

Le Bureau des affaires occultes (t. 5). Les Archanges de la nuit

Après avoir observé une pause l'an dernier (*Requiem pour la dame blanche* était un « unitaire »), Éric Fouassier revient à son bureau des affaires occultes, cette brigade informelle (et fictive), intégrée au (bien réel) service de la Sûreté parisienne. Revoici l'inspecteur Valentin Verne, Aglaé Marceau (son enquêtrice et fiancée), Tafik, ainsi que « l'Entourloupe ». Nous sommes en avril 1834, le royaume entre dans la révolution industrielle, Paris poursuit l'édification de nouveaux quartiers, la classe ouvrière s'agrandit et trime, les milieux de la finance s'enrichissent. Quant à Louis-René Vauvargues, l'un des banquiers très en vue du pays, son cadavre est retrouvé au palais de la Bourse : mort à l'étouffée, du plomb plein le gosier, un message écrit sur un papier, un symbole tatoué au front. Immédiatement, le lecteur pense à la scène du prologue... Mais la police n'a à ce moment-là aucun élément. D'autres meurtres forceront Verne et les siens à multiplier les liens, les signes, et à approfondir leurs connaissances en... alchimie. Pour le nouveau ministre de l'Intérieur, un certain Adolphe Thiers, cette affaire est d'une urgence absolue, car à Paris gronde déjà la colère du petit peuple, et à Lyon commence la révolte des canuts. Comme toujours, Fouassier place son intrigue sous le feu d'une époque dont il dépeint fort bien les contours intellectuels, parlementaires et sociaux ; on suivra notamment une trame sur les mobilisations en faveur des prostituées exploitées. Axé autour des illuminés religieux et des progrès scientifiques, *Les Archanges de la nuit* est une fiction historique clairement ésotérique. ■

Hubert Artus



LE BUREAU DES AFFAIRES OCCULTES (T. 5). LES ARCHANGES DE LA NUIT
ÉRIC FOUASSIER
 400 P, 21,90 €. COPYRIGHT
 ALBIN MICHEL.



BIO EXPRESS

1963

Naissance à Saint-Maur-des-Fossés. La première vocation d'Éric Fouassier le mène vers un doctorat en droit et en pharmacie. À ce jour, il enseigne toujours cette dernière à l'université Paris-Saclay, et est membre de l'Académie nationale de pharmacie.

2005

Parution de son premier recueil de nouvelles, *Entre genèse et chaos* (Editinter). Puis de son premier roman quatre ans plus tard : *Morts thématiques* (Pascal Galodé). Une dizaine suivront, en autant d'années, alternant les genres et les éditeurs.

2021

Lauréat du prix Maisons de la presse, *Le Bureau des affaires occultes* inaugure une série de polars historiques situés sous le règne de Louis-Philippe, « dernier roi des Français », qui débute après les barricades de 1830 pour chuter contre celles de 1848.

Un singulier bureau de renseignements

Un timide soleil printanier dardait ses rayons à travers l'impressionnante verrière de la galerie Vivienne, à deux pas du Palais-Royal. En ce début d'après-midi du 7 avril 1834, le passage couvert, construit onze années plus tôt par l'architecte Delannoy, était fréquenté par un public de choix. Il y avait là beaucoup de belles élégantes et des hommes distingués qui arpentaient ce lieu à la mode autant pour ses boutiques et ses restaurants réputés que pour se faire remarquer et alimenter les potins mondains.

Parmi la foule des badauds, un couple, surtout, retenait l'attention.

La jeune femme, âgée de vingt-cinq ans, portait une robe en taffetas fluide, ornée de motifs à rayures et à palmettes dans des tons pourpres et jaunes. Les manches gigot rétrécissaient et s'ajustaient aux poignets au moyen de trois boutons de nacre. Le corsage échancré et froncé d'un galon de satin rose mettait particulièrement en valeur une jolie poitrine ronde. Un chapeau paillé à rubans maintenait en place une opulente chevelure brune et dégageait une face charmante, au menton volontaire, au nez retroussé et aux yeux couleur de châtaigne dorée. C'était là une beauté pétillante, dont le sourire espiègle s'avérait propre à capter les regards des mâles les plus blasés. Pourtant, s'il s'était trouvé dans la galerie, ce jour-là, un observateur particulièrement attentif, il aurait pu remarquer que la belle n'était pas sans défaut. Elle avait subi l'amputation de son annulaire gauche, et ce détail était comme un rappel subtil de ce que la perfection n'a nulle place en ce bas monde.

L'homme qui lui donnait le bras – et devait être sensiblement du même âge – n'avait rien à lui envier quant à la régularité des traits. Sa beauté androgyne aurait presque pu paraître mièvre aux yeux de certains, si elle n'avait été nuancée par quelque chose de douloureux dans l'expression. Un regard vert qui brillait d'une flamme ardente achevait de convaincre qu'on avait affaire à une âme bien trempée. Ses épaules carrées et sa taille cintrée étaient mises en valeur par un gilet de soie, couleur bronze, et un habit de drap de chez Staub. Une chemise à points à jours, une cravate à coins brodés, des bottes et des gants de cuir fauve en suède complétaient sa tenue raffinée. Sa chaîne de montre et le pommeau de sa canne venaient, eux, de chez Verdier.

Les flâneurs qui enviaient leur allure et se retournaient discrètement sur leur passage auraient été bien étonnés s'ils avaient su que ce couple si joliment assorti appartenait au personnel de la préfecture de police, et plus particulièrement au plus efficace et mystérieux de ses services : le bureau des affaires occultes. Cette discrète officine, aux effectifs réduits, s'était fait une spécialité des crimes étranges dont l'exécution semblait échapper aux lois de la raison. Ignorée des registres officiels, elle œuvrait dans le vaste champ de l'étrange et de l'inconnu, de l'impossible et de l'impensable. En moins de quatre ans d'existence, ses éclatants succès avaient frappé les esprits des rares initiés qui connaissaient son existence. Toutefois, même s'il s'était trouvé, parmi les habitués de la galerie Vivienne, quelqu'un ayant déjà entendu parler de cette singulière brigade, jamais cette personne n'aurait pu imaginer que le dandy au

faciès angélique n'était autre que son chef, l'inspecteur Valentin Verne, et la jolie brune à ses côtés, l'un de ses éléments les plus remarquables, Aglaé Marceau, première femme à avoir intégré officiellement la préfecture en qualité d'enquêtrice.

— Je n'étais encore jamais venue ici, dit Aglaé en se campant un instant devant la vitrine affriolante d'une modiste. Chaque magasin est un ravissement pour les yeux. Et que dire de la galerie elle-même ? Une pure merveille !

Valentin contempla, admiratif, le décor du passage, de style Empire, avec son sol inspiré des mosaïques romaines, ses frises florales, ses cornes d'abondance, ses nombreux bas-reliefs en stuc représentant des déesses antiques.

— Il faut avouer que Vidocq s'est trouvé un nouveau cadre de travail d'une élégance rare. Je gage qu'il ne doit guère regretter la rue de Jérusalem¹.

— Pour ma part, j'ai hâte de découvrir sa fameuse agence, enchaîna la jeune femme en s'arrachant à la contemplation d'une somptueuse robe de mariée. Malheureusement, je ne pourrai pas rester avec vous plus d'une heure. Je dois me rendre ensuite quai Malaquais, chez notre amie George Sand. Elle y tient salon tous les lundis et a promis de me présenter à Suzanne Voilquin, qui dirige *La Tribune des femmes*. Toutes deux œuvrent pour la concrétisation d'un projet ambitieux dont elles veulent absolument m'entretenir.

UN REGARD VERT QUI BRILLAIT D'UNE FLAMME ARDENTE ACHEVAIT DE CONVAINCRE QU'ON AVAIT AFFAIRE À UNE ÂME BIEN TREMPÉE

Les deux jeunes gens contournèrent la Librairie ancienne et moderne et s'engagèrent dans la partie principale de la galerie. Passé une rotonde à coupole vitrée, ils atteignirent un espace plus large où les tables d'un café débordaient à l'extérieur de l'établissement. Un violoniste passait de l'une à l'autre en alternant concertos de Liszt et caprices de Paganini. Adoptant le style échevelé et l'apparence romantique du virtuose génois, il s'efforçait de copier aussi sa souplesse du poignet et de reproduire les sonorités rares de son Guarnerius, mais sans parvenir à égaler, même de loin, le jeu unique de celui qui avait éclaboussé, trois ans plus tôt, l'Opéra de son génie.

Ignorant le musicien qui s'était rapproché en multipliant les courbettes à destination d'Aglaé, Valentin franchit d'un bond la volée de marches du numéro 13 et tira le cordon de la sonnette. Une plaque de cuivre flambant neuve annonçait le « Bureau de renseignements dans l'intérêt du commerce ».

— Curieuse appellation, murmura pour lui-même l'inspecteur. Je me demande ce qu'elle recouvre exactement et ce que ce vieux renard de Vidocq a bien pu inventer pour rebondir après son éviction de la préfecture.

Ancien bagnard, roi de l'évasion et voleur repent, Eugène-François Vidocq était sans doute l'une des personnalités les plus connues et les plus controversées de la capitale. D'abord recruté comme simple mouchard sous l'Empire, il avait fini ●●●

par devenir chef de la brigade de sûreté, un service de police composé uniquement d'anciens condamnés. Ses nombreux succès comme ses méthodes peu orthodoxes lui avaient permis d'obtenir sa grâce mais avaient aussi nourri les critiques de ses détracteurs. Remercé une première fois sous la Restauration, il avait su entretenir sa réputation de premier policier de France en publiant des Mémoires en grande partie romancés. Cela lui avait valu un immense succès de librairie et avait peut-être aussi contribué à le faire rappeler à son ancien poste lorsqu'il s'était agi de pacifier la rue, un peu plus d'un an après l'arrivée au pouvoir de Louis-Philippe. Vidocq s'était notamment distingué lors des émeutes de juin 1832 fomentées par les tenants de la république. Aux heures les plus indécises, son action énergique contre les barricades avait grandement

CELUI DONT LA LÉGENDE COURAIT ENCORE DANS LES BAGNES DE BREST ET DE TOULON N'ÉTAIT PAS TOUT À FAIT MORT. LE FEU COUVAIT TOUJOURS

permis de préserver la préfecture de police et l'Hôtel de Ville de la furia des insurgés. Pour toute récompense de ses loyaux services, il avait été poussé à la démission par le préfet Gisquet quelques mois plus tard, au motif qu'il était temps de moraliser l'administration et qu'il devait être possible de faire de la bonne police avec des gens honnêtes. Une telle ingratitude avait davantage affecté Vidocq qu'il ne l'avait laissé voir. Durant plusieurs mois, il s'était retiré dans son appartement parisien sans plus donner de ses nouvelles à ses rares amis. Valentin en avait nourri quelque inquiétude et il avait été rassuré d'apprendre, l'hiver précédent, que son ancien collègue avait repris du poil de la bête et se trouvait désormais à la tête d'une entreprise florissante.

Le policier songeait à cet incroyable parcours lorsqu'un adolescent en uniforme de groom, avec toque et jaquette rutilante à double rangée de boutons, vint leur ouvrir la porte. D'un ton gouailleur qui tranchait avec son apparence guindée, il leur annonça qu'ils étaient attendus dans les appartements privés du patron. À sa suite, les jeunes gens longèrent une salle d'attente bondée, dont le seuil s'ornait d'une devise explicite : « Haine et guerre aux fripons, dévouement sans bornes au commerce ». Puis, ils empruntèrent un long corridor orné de nombreux bibelots de prix et un escalier à la magnifique rampe en fer forgé, avant d'être introduits dans un boudoir confortable.

Le repris de justice et ancien chef de la Sûreté les attendait debout, en habit, une main posée sur le dossier de la chaise où se tenait assise son épouse, l'autre glissée dans la poche de son gilet d'où pendait une épaisse chaîne de montre en or. L'attitude était rien moins que naturelle et évoquait celle d'un riche bourgeois posant pour le portrait qu'il entend laisser à la postérité ou, plus certainement, à la vénération de ses proches. L'homme affichait une soixantaine ensuquée. Son visage

portait les stigmates de l'âge et de l'abus de bonne chère : une amorce de double menton, des joues couperosées, de profondes poches sous les paupières. Toutefois, une lueur rusée au fond des yeux, les anneaux de ses oreilles percées et sa crinière grisonnante de vieux lion sauvaient sa physionomie du complet naufrage. Celui dont la légende courait encore dans les bagnes de Brest et de Toulon n'était pas tout à fait mort. Le feu couvait toujours sous l'apparence confite du parvenu.

— Bienvenue, les amis ! s'exclama Vidocq en ouvrant grand les bras. Quel plaisir de vous revoir après tout ce temps ! Je crois que vous n'aviez pas encore eu l'occasion de rencontrer ma tendre moitié. (Il se pencha par-dessus l'épaule grassouillette de son épouse.) Fleuride, permettez-moi de vous présenter deux personnes qui me sont particulièrement chères : l'inspecteur Valentin Verne et son amie, Mlle Aglaé Marceau, qui fut naguère l'une des comédiennes les plus en vogue du boulevard du Crime.

La femme assise salua de la tête avec une sorte de timidité touchante qui tranchait avec la stature d'ogre de son mari. C'était une petite brunette boulotte dont le visage affichait des rondeurs presque juvéniles. Valentin croyait se souvenir qu'elle était une vague cousine de Vidocq, qu'il avait épousée en 1827, peu après avoir quitté une première fois la police. Mariage de raison plus que de passion. Bien que l'ancien bagnard ait toujours fait preuve de discrétion quant à sa vie privée, il était de notoriété publique que le grand amour de sa vie avait été une certaine Annette, fille des rues dégourdie et vive d'esprit, qui l'avait soutenu dans les débuts de sa réhabilitation mais avait eu la sagesse de se retirer d'elle-même pour ne pas gêner l'ascension sociale de son grand homme. Vidocq ne s'était jamais tout à fait remis de sa brusque disparition.

Valentin s'inclina avec élégance devant leur hôtesse.

— Enchanté de faire votre connaissance, madame. Votre époux nous avait caché qu'une femme si charmante régnait à la fois sur son cœur et sur son intérieur.

1. Ancienne rue de l'île de la Cité et appellation de la préfecture de police qui se trouvait installée là.



L'INFO EN PLUS

■ Paru en septembre 2025, *Le Bureau des affaires occultes - Bas les masques* (Albin Michel BD) n'est pas une adaptation, mais une déclinaison. Scénarisée par Thomas Mosdi « d'après l'univers d'Éric Fouassier », illustrée par Olivier Brazao, la bande

dessinée laisse Valentin Verne légèrement en retrait, dans une enquête qui met en avant Aglaé Marceau, Tafik et « l'Entourloupe ». C'est cet album que Lizzie, la plateforme consacrée au livre audio, a adapté en fiction sonore, interprétée par Garance Thénault, Cédric Dumond, Florian Wormser et Céline Melloul

BERNARD QUIRINY



Les Luis attaquent

Notre chronique de ce mois prendra la forme d'un match opposant deux écrivains hispanophones adeptes des formes brèves, qui portent le même prénom et sont issus de deux grandes nations tennistiques. Né en 1963 en Argentine, Luis Sagasti

est le plus âgé des deux. Adeptes d'un jeu subtil et sobre, à base de revers coupés et de montées au filet inattendues, il publie *Langues vivantes*, un drôle de livre qui n'est ni un roman, ni un récit, ni un recueil d'essais, ni une collection d'aphorismes. On l'appellera un recueil de fragments, même si l'expression ne rend pas compte de son unité, avec les liaisons subtiles entre les pièces dont il est composé, façon mosaïque. Longs de quelques lignes à quelques pages, ces fragments sont consacrés à des artistes, des œuvres, des paysages, des souvenirs.

Tous les registres sont représentés, du plus ancien (Hildegarde von Bingen) au plus récent (Éliane Radigue), de la culture classique (Fra Angelico) à la culture pop (Nick Drake), du plus proche (Einstein) au plus lointain (le peuple Yagan). Tantôt, ces microrécits se présentent sous la forme d'informations sèches, tantôt, ils revêtent l'allure de proses poétiques, rappelant l'art miniature d'un Walser. Le rapport entre les fragments est loin d'être toujours clair, mais c'est l'improptu des enchaînements qui fait le charme de ce livre-objet, destiné à ceux que fascinent les langues rares, les peintures rupestres, les artistes incompris, les motifs dans le tapis et les rebonds déconcertants.

L'adversaire de Luis Sagasti, Luis Torres de la Osa, est espagnol et plus jeune de quinze ans. Ex-junior de haut niveau, il a battu jadis le petit Juan Carlos Ferrero, alors âgé

de 11 ans. Il publie aujourd'hui *Du revers*, livre bric-à-brac sur le tennis, la littérature, Nabokov et le sens de la vie, écrit lui aussi en fragments, tel un journal philosophique. David Foster Wallace est cité toutes les trois pages. C'est gonflé, mais Torres de la Osa peut se le permettre : ce *Revers* est le livre le plus brillant

écrit sur le tennis depuis les textes de l'écrivain américain. Comme son idole, Torres de la Osa est prodigieusement bavard, et prompt à dégainer des adjectifs théâtraux. Chez lui, les matchs sont « telluriques », les aces « diaphanes », les adolescentes « immarcescibles », les blondes « cosmiques ». Il est aussi très doué pour les élucubrations fumeuses et les comparaisons tirées par les cheveux. Mais combien de coups magistraux dans sa prose, de remarques clairvoyantes, de longues phrases bien tournées, claquantes comme des smashes ! Qu'il évoque l'art de

préparer la terre battue, le style de McEnroe, les *Nocturnes* de Chopin, les rues de Mexico ou les cuisses de Gabriela Sabatini (« la plus belle joueuse du monde »), ce livre exubérant pétille d'intelligence, de finesse et d'autodérision. J'ignore lequel des deux Luis remportera la partie. Le mieux serait qu'elle ne s'arrête pas et qu'ils se renvoient éternellement la balle, dans un duel sans fin de Luis et d'esprit. ■

UN JEU SUBTIL ET SOBRE, À BASE DE REVERS COUPÉS ET DE MONTÉES AU FILET



★★★★★
LANGUES VIVANTES [LENGUAS VIVAS]
LUIS SAGASTI
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR JEAN-MARIE SAINT-LU, 198 P., DO, 18 €

★★★★★
DU REVERS [NOCTURNO DE TENIS]
LUIS TORRES DE LA OSA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE)
PAR DELPHINE VALENTIN, 304 P., MÉTAILLIÉ, 19 €

AKI SHIMAZAKI

Nuée printanière

Chaque année, à la fin de la floraison des cerisiers (*sakura*) au Japon, l'écrivaine francophone publie un nouveau roman. Avec *Mukudori*, elle poursuit sa cinquième pentalogie entamée avec *Ajisaï*. Une méditation sensible sur l'amour, l'amitié et la mort.



Chaque mois de mai, Aki Shimazaki, écrivaine québécoise d'origine japonaise, honore son rendez-vous avec son lectorat. Et ce depuis 1999, et *Tsubaki*, premier volet de ce qui deviendra la pentalogie « Le poids des secrets ». Ce cycle, qui est une traversée aux côtés des membres d'une même famille du ^{xx}e siècle japonais, de ses guerres et ses reconstructions, ses traditions et ses révolutions, ses crises et ses booms économiques, fut récompensé par plusieurs prix. Des milliers de lectrices et lecteurs commencèrent à collectionner les ouvrages d'Aki Shimazaki, repérables à leurs formes (jamais plus d'une centaine de pages) et leurs couvertures ornées d'un végétal, un minéral ou un animal. Suivront les pentalogies « Au cœur du Yamato » (2009-2014), « L'ombre du chardon » (2015-2019) et « Une clochette sans battant » (2020-2024).

Comment expliquer ce succès ? La force d'Aki Shimazaki est de nous plonger dans la réalité et la culture japonaises, glossaire à l'appui, en restant au plus près de ses personnages. Le style bref et précis de l'autrice, les images nettes, le sens du détail, le rythme tranquille de la prose ajoutent à cette impression d'échapper un temps au rythme effréné de notre monde pour contempler et méditer avec Aki Shimazaki.

TELLE L'ARRIVÉE D'UN ÉTOURNEAU

En 2025, elle a entamé un cinquième cycle avec *Ajisaï*. L'histoire de Shôta, étudiant en lettres qui cumule trois jobs, dont celui de gardien de la maison d'une femme mariée qui devient son amante. Publié début mai, *Mukudori*, le nouvel opus, suit les parents de Shôta, Atsushi et Matsuko. Alors qu'ils sont en couple depuis quarante ans, leur quotidien paisible est percuté par le chômage et la maladie. « Lorsque j'eus terminé mon manuscrit d'*Ajisaï*, m'est venue à l'esprit une image forte de la mère de Shôta », explique Aki Shimazaki qui n'accepte que les entretiens par mail. « J'ai aussitôt décidé de créer une autre pentalogie pour explorer différents thèmes, car il y a plusieurs personnages que j'aimerais développer. Le titre *Mukudori* est né par hasard, alors que je regardais sur le Net des images d'étourneaux et lisais des articles sur le mode de vie de cet oiseau, qui ne m'était pas très familier. J'ai alors créé Matsuo, un homme passionné d'ornithologie qui entre dans la vie du couple que forment Atsushi et Matsuko, telle l'arrivée d'un étourneau. »

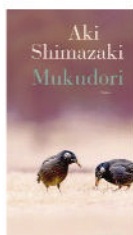
Outre le lien de filiation fils-mère entre le narrateur d'*Ajisai* et celle de *Mukudori*, Shimazaki tisse un autre fil sublime entre les deux romans. Malade et au chômage, Atsushi s'occupe en lisant les livres de son fils stockés à la cave. Parmi eux, les *Contes de Yamato* et une nouvelle de Shichirô Fukazawa qui se déroule dans un village japonais au XIX^e siècle. Dans ce lieu, une coutume exige que les personnes atteignant l'âge de 70 ans se rendent au sommet de la montagne Narayama pour y mourir. La rencontre amicale de Matsuko et Atsushi avec Matsuo leur permet de traverser leurs difficultés avec douceur. Le trio se retrouve autour de la cuisine et de l'observation des nuées d'étourneaux, ce phénomène fascinant où les oiseaux volent en groupe de manière synchronisée, en créant des motifs aériens impressionnants. Comment être sûr de connaître l'autre ? Peut-on refaire sa vie à 60 ans ? A-t-on le droit de décider de sa propre mort ? Telles sont les questions que pose ce roman.

Cela fait maintenant trente-cinq ans qu'Aki Shimazaki vit à Montréal. Pourtant, c'est toujours dans son pays natal qu'elle place son intrigue. « Dans mes romans, on voit des choses typiquement japonaises. La société et la culture influencent certainement la mentalité de chacun qui y habite.

Cependant, mes thèmes sont toujours universels [...]. Le travail, le mariage, l'amour, le sexe, l'adultère, la faillite, le chômage, la vieillesse, la maladie, la mort... l'amitié et les retrouvailles. À travers l'histoire de Mukudori, je songe au hasard mystérieux des rencontres qui façonnent l'avenir de chacun, heureux ou malheureux. J'aimerais bien partager mes notions sur la vie avec mes chers lecteurs et lectrices. »

Aki Shimazaki n'a pas encore donné de titre à sa cinquième série, car il lui faut d'abord écrire les trois autres volets, qui se formeront au gré des personnes qu'elle aura envie de suivre. A-t-elle songé à écrire autre chose que des pentalogies ? « Oui, mais je ne sais pas quand, confie-t-elle. Et puis, chaque histoire a son propre thème et on peut la lire de façon indépendante. » Raison supplémentaire, s'il en faut, de lire Aki Shimazaki. ■

Gladys Marivat



★★★★★

MUKUDORI

AKI SHIMAZAKI

176 P., ACTES SUD, 16,50 €. EN LIBRAIRIES LE 6 MAI.

Contes du Rwanda et d'ailleurs



Prix Renaudot 2012 pour *Notre-Dame du Nil*, la romancière née au Rwanda et qui vit en Normandie publie, regroupées dans le recueil *Déjà jadis, déjà demain*, des nouvelles qui se jouent des mythes et de la réalité, du passé et du futur. Ainsi, après une relecture facétieuse du récit d'Adam et Ève – partis du Paradis, trop ennuyés, pour aller voir ce qu'il y avait « au-delà de l'horizon » –, l'écrivaine fait revivre les histoires de son enfance, narrées par sa mère ou d'autres conteurs, dont celle de la Reine de la pluie. À la tête d'un pays où ne vivent que des femmes, cette dernière

fait littéralement la pluie et le beau temps. Nostalgie et douceur imprègnent les nouvelles de « jadis », quand les nouvelles de « demain » s'inspirent des dystopies du xx^e siècle et des imaginaires totalitaires réactivés depuis le covid. Citons « Insects Park », située dans un monde où le télétravail est obligatoire et où tous les animaux ont disparu, hormis ceux recréés dans un parc d'attractions. Reste le rêve, bastion de résistance, quoi qu'il advienne. ■

G.M.



★★★★★

DÉJÀ JADIS, DÉJÀ DEMAIN

SCHOLASTIQUE

MUKASONGA

142 P., GALLIMARD, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.



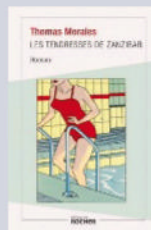
MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Une histoire simple

Petit conseil : écoutez en boucle

La rua Madureira, la sublime chanson mélancolique de Nino Ferrer, en lisant ces quelques phrases : « Un couple qui s'aime, ce sont deux solitudes qui continuent de fourrager, qui cherchent dans le désordre et les élans contraires une voie singulière pour avancer ensemble sans annihiler leur tempo intérieur. Ce tempo continue de battre, on ne l'oublie pas. » Ces mots sont tirés du nouveau roman de Thomas Morales, *Les Tendresses de Zanzibar* – qui doit son titre aux paroles d'un autre bijou musical, *Hemingway* de Paolo Conte. Ces quelques mots, ces quelques notes, c'est ce qui reste une fois que l'autre s'en est allé, après cinq mois d'« une course perdue d'avance » contre la maladie. Le sujet est, bien sûr (et hélas), archi-rebattu. Pourquoi raconter une telle histoire ? Et comment ? C'est là le tour de force (et de finesse) de l'auteur que de revenir sur ces quelque trente années entre un homme et une femme, de décrire le passage du temps sur le couple, et de retranscrire leur « histoire particulière ». De sa plume élégante et délicate, Thomas Morales fait se succéder les instants, à travers les réminiscences du scribouillard veuf, ce « vieil adolescent qui, barbouillé, repu d'une autre vie, doit faire face à son matricule ». Il y a, donc, des chansons, des voitures, des décors (Paris, la Bretagne, le Morvan, l'Italie...) et une avalanche de films des années 1970 et de visages d'actrices. C'est justement par cette accumulation d'« à-côtés » qu'il raconte cette passion. L'émotion, qui passe ainsi par la diagonale, n'en est que plus forte. Un peu comme *La rua Madureira*, qui fait pleurer avec un rythme de bossa-nova.



★★★★★

LES TENDRESSES

DE ZANZIBAR

THOMAS MORALES

128 P., LE ROCHER, 14 €

ET
AUSSI...

★★★★☆

**J'IRAI JUSQU'AU BOUT
DE VOS NUITS****CAROLINE GUTMANN**

320 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €

Après deux opérations du cerveau, une éditrice parisienne s'accroche à un parc, à une inconnue, puis à une énigme : Caroline Gutmann transforme ce point de départ en roman de reconstruction, où l'enquête avance avec une gravité sans raideur. Le livre réussit surtout dans sa manière d'embrasser plusieurs matières sans se disperser : la maladie, la mémoire, Paris, la science, l'amour. « *Je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude.* » Montsouris cesse d'être un décor ; il devient un territoire mental, presque une chambre d'échos. Porté par une voix vive et précise, ce cinquième roman confirme une romancière qui ancre l'intime dans une trajectoire sensible et maîtrisée, sans jamais céder au pathos.

Simon Bentolila

LES ÉCRIVAINS DE

LiRe
magazine**L'AGENDA IDÉAL**
PATRICIA REZNIKOV
208 P., GRASSET, 19 €

À la mort de sa mère, Læticia doit vider l'appartement familial. Parmi les papiers, un agenda de 1961, laissé

bien en vue. Cette année-là, Judith, jeune Américaine arrivée en France grâce à une bourse, tombe enceinte et renonce à la carrière universitaire envisagée. L'enfant n'était pas désirée ; enfin, c'est ainsi que l'histoire a été racontée. Patricia Reznikoff fait de ce carnet la pièce à conviction d'une contre-enquête vertigineuse. Relisant lettres, photographies et articles, elle remonte jusqu'aux ancêtres juifs russes chassés par les pogroms. L'écriture est tenue mais l'émotion n'en est que plus vive. À mesure que les archives parlent, le récit de l'enfant non désirée perd sa brutalité d'origine et retrouve sa place dans le tumulte d'une époque.

S.B.

**EMMANUELLE
RICHARD**Le zèle du
désir

**Parcours d'une tension
érotique, poétique et
politique, ce récit
interroge la possibilité de
croire encore en l'amour
après bien des déceptions.**

Une « terrible envie de redevenir amoureuse ». C'est ce que ressent la narratrice de ce récit, trentenaire, autrice, lorsque sa trajectoire jalonnée d'histoires foireuses et d'années d'abstinence sentimentale croise celle d'un homme, d'un lecteur, dans la librairie où elle présente son dernier livre. Quelques mots échangés, suffisants pour créer le manque. « *Je ne suis sûre de rien mais moi tu m'as plu, beaucoup, alors je te cherche.* » Ils finiront par se retrouver, en ligne d'abord, apprenant à se connaître, à se déchiffrer, au fil de messages échangés, de stories postées, dont les captures d'écran s'invitent au fil des pages. Comment accorder sa confiance, néanmoins, quand on a été déçu par ceux auxquels on a voulu se livrer corps et âme, quand la révolution MeToo, ses conséquences, ses résonances, nous ont invités à réexaminer notre parcours sexuel et affectif à l'aune de violences trop souvent présentes dans la relation hétéronormée ? Partagée entre lucidité et envie d'y croire, elle l'observe, joue de cette patience qui entre eux attise le désir, traque les « *red flags* » et ses réseaux sociaux. « *Je cherche à savoir si tu es émotionnellement disponible, j'y consacre de l'énergie. J'ai pris trop cher, je ne me remettrai pas d'une nouvelle histoire moche. Je ne foncerai plus les yeux fermés dans une situation impossible qui pue le danger.* »

Plongée dans l'intimité du corps, ses pulsions, ses émotions, la plume d'Emmanuelle Richard retrace pour la collection « Fauteuse de trouble », créée et dirigée par Vanessa Springora, la naissance d'une « *première amour* », « *résultat d'un cheminement de vingt ans*



de vie et dix d'écriture ». À l'instar de ses précédents ouvrages (parmi lesquels *Pour la peau*, 2016 ; *Les Corps abstinentes*, 2020 ; *Hommes*, 2022), le réel n'est pas perçu comme un écran qu'il faudrait lustrer pour le débarrasser de ses impuretés, mais comme un miroir reflétant les doutes, les échecs, les crasses, la vie enfin, dont on choisit de ne pas détourner le regard pour l'embrasser, rugosité comprises. Témoin des différentes étapes de cette « *amour* » naissante, on chemine aux côtés de la narratrice, dont les questionnements nous invitent à reconsidérer notre propre parcours sentimental. Mêlant introspection et pensée féministe, fragments poétiques et autobiographiques (inspirés par la langue de Maggie Nelson), *Première amour* est un texte d'une immense générosité qui éveille, réveille, éventuellement chamboule. ■

Laëtitia Favro



★★★★☆

PREMIÈRE AMOURE
EMMANUELLE RICHARD
288 P., JULLIARD, 21 €



Un cas cynique

Voici Bertrand, agent immobilier, divorcé, père d'un enfant de 5 ans. Dans l'ensemble, on ne peut pas dire que sa vie soit une réussite : il n'a pas digéré sa séparation, ne s'entend pas avec son frère jumeau, sa relation avec leur mère est délicate, et il souffre de n'avoir pas connu son père. Le pire, c'est qu'il a conscience de l'image qu'il renvoie, « un être mécontent, voyant le négatif en tout, tout le temps, et ne se chargeant pas uniquement de le voir, mais le verbalisant à chaque fois qu'il en a l'occasion ». Pour se protéger, il se réfugie dans le cynisme. Le lecteur de *Faire avec* devrait prendre ce personnage malcommode en grippe au bout de dix lignes, mais Franck Mignot parvient à le rendre attachant, mettant en relief sa fragilité, sa solitude, la résignation qui le mène à « faire avec », ainsi que la maladresse de ses tentatives pour « faire mieux ». Son humour noir dépressif fait souvent mouche (l'histoire se passe à Brest et « Brest, sur la carte, c'est le dimanche soir de la géographie française », ajoutant à sa stature de personnage houellebecquien, beau spécimen de la classe moyenne déprimée. Le style plat à dessein, clair et direct, donne un côté « peinture réaliste » à ce roman bref qui tient aussi de l'étude de caractère et du conte moral. ■

Bernard Quiriny



Le dandy et la furie

Certaines lectures ne guident pas ailleurs mais autrefois, car Philippe Fusaro nous y entraîne sans détour. Au début des années 1980, l'incontournable Piper Club de la via Tagliamento fait toujours vibrer les nuits romaines. Gianni, « élément de décor du club aussi essentiel que les cubes de lumière », n'y trouve plus sa place d'antan, marqué par des cernes incrustés qui trahissent l'entrée dans une autre ère. Ce soir-là pourtant, l'ancien dandy fait une rencontre inattendue. Carmela, la « ragazza » du bassiste des Bari Cobras, premier groupe punk du sud de l'Italie, lui confie son enfant en plein concert, sans même le connaître. Au tempérament de feu, elle est une figure hypnotique, qui « appartient à un monde antique, baigné de lumière blanche que rien n'a entaché depuis des siècles », une « furie blonde décolorée » au fort accent du Sud. Dès le lendemain, elle lui propose de la rejoindre dans les Pouilles à l'aube de l'automne, percevant sa fébrilité. À Polignano a Mare, loin du tumulte de Rome, s'ouvre un autre monde : un espace de soleil et de rires, dont quelques nuages viendront bientôt troubler la clarté. Dans ce décor sublimé par la langue incarnée de l'écrivain forbachois, *Solo tu* se déploie comme un voyage introspectif et sensoriel remarquable. ■

Marie Jouvin



★★★★☆
FAIRE AVEC
FRANCK MIGNOT
184 P., P.O.L., 20 €



★★★★☆
SOLO TU
PHILIPPE FUSARO
232 P., SABINE WESPIESER,
21 €

3 RAISONS DE LIRE

L'HOMME HUMILIÉ DE PIERRE VAVASSEUR

Pour son exemplarité

Qu'on en prenne tous de la graine, semble nous dire, dans *L'Homme humilié*, le journaliste Pierre Vavasseur, meurtri de ne jamais avoir interrogé son père sur ce qu'avait été sa vie d'avant sa naissance. Et voilà ! Henri, manœuvre à la centrale thermique, est mort un matin d'octobre 1984, laissant son fils devant un écran opaque et gris. Reste l'image d'un homme cabossé, œil mi-clos, bouche en torsion, corps ni droit ni de travers, après un accident occasionné par un camion.

Pour ses moments de grâce

À défaut de confidences, Pierre puise dans ses souvenirs. Surgissent quelques moments de complicité, loin des récriminations de la mère, Hortense, et de son long chapelet de « tu-me-fais-honte » à l'endroit d'Henri : le tour de France, qui traverse leur petite ville, les premiers pas de l'homme sur la Lune suivis à la radio, un déjeuner de « rois » au restaurant Le Terminus puis une virée à la fête foraine, la photo d'Henri prise par un professionnel.

Pour son bel hommage

De cet homme humilié par la vie, Pierre Vavasseur dresse le formidable et poignant portrait d'un père « bon jusque dans ses silences », dépourvu de ressentiment, de colère, de haine, d'envie ou de méchanceté. Et l'auteur, à la vie si opposée, de reconnaître ce qu'il doit à Henri : son détachement des autres, cette façon d'avancer en suspens dans l'existence, la solitude sans souffrance. Somme toute, un superbe acte d'amour. Marianne Payot



★★★★☆
L'HOMME HUMILIÉ
PIERRE VAVASSEUR
160 P., BUCHET-CHASTEL,
19,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆

LE RÉCIT DU COMBAT**LUC LANG**

368 P., FOLIO, 9,50 €

La vie est un sport de combat mais la littérature aussi. Luc Lang le raconte dans ce récit personnel qui explore la façon dont l'enfance se forme à la lutte et à l'émancipation. Il revisite ses années d'apprentissage aux côtés d'un beau-père judoka qu'il appellera papa et qui dessinera le chemin à parcourir. L'écriture est musicale et fait courir les virgules en de longues phrases qui embrassent le monde. Rendant si passionnante l'existence d'un autre que soi.

E.L.

★★★★☆

UN PERDANT MAGNIFIQUE**FLORENCE SEYVOS**

160 P., POINTS, 6,95 €

Quel regard un adulte porte-t-il sur ses affections adolescentes ? C'est la question que pose Florence Seyvos dans *Un perdant magnifique*, prix du livre Inter 2025. Elle s'appelle Anna et raconte Jacques, son beau-père, homme fantasque, malade, flamboyant, intrigant... Les souvenirs d'Anna s'entremêlent mais dessinent finalement le portrait d'une époque (les années 1980), autant que celui d'Anna elle-même. Florence Seyvos écrit au présent d'un style précis et factuel. Et tout ce qui n'est pas dit apparaît soudain.

E.L.

★★★★☆

PARIS HOLLYWOOD**CÉCILE MURY**

480 P., J'AI LU, 8,90 €

Il n'est pas si courant, dans la littérature française, de sourire régulièrement en tournant les pages. D'autant moins que *Paris Hollywood* emprunte au genre anglo-saxon de la rom-com ; en l'espèce, l'histoire d'amour peu conventionnelle entre une star américaine du grand écran et une journaliste française venue l'interviewer. Plume de *Télérama*, Cécile Mury connaît la musique – et le cinéma – et s'amuse des codes du genre en les emballant de drôlerie. Ironique, déjanté, écrit avec gourmandise.

E.L.

JEAN-JACQUES SALGON

S'évader avec Daudet

L'écrivain ardéchois propose avec *Flip* une variation rimbaldeenne sur l'affaire Philippe Daudet, fils de Léon. Un texte magnifique et inclassable.

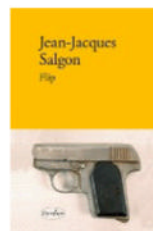
Flip, c'était le surnom de Philippe Daudet, fils de Léon Daudet, petit-fils d'Alphonse. Ce rejeton de l'une des plus grandes familles littéraires de la III^e République est mort à l'âge de 15 ans le 24 novembre 1923, d'une balle dans la tête, dans un taxi parisien. Suicide d'un adolescent désespéré, ou assassinat politique commandité par les ennemis de son père, figure de la droite réactionnaire et éditorialiste vedette à *L'Action française* ? Persuadé qu'il s'agit d'un complot dirigé contre lui, Léon saisira la justice, déclenchant un feuilleton judiciaire connu sous le nom de l'affaire Philippe Daudet. Mais ce ne sont pas ces développements posthumes qui intéressent Jean-Jacques Salgon dans *Flip*, c'est plutôt la vie et la personnalité de Philippe, garçon chimérique, instable et nerveux, qui rêve de grands voyages au Canada et qui fugue dès qu'il peut. Tel un détective, l'auteur met ses pas dans celui de son jeune personnage,



pour le suivre à la trace dans les rues de Marseille ou de Paris. En chemin, il pense souvent à Rimbaud, autre fugueur fameux, auquel il a consacré un précédent livre. Les souvenirs personnels se mêlent aux faits historiques, l'étude de caractère se double d'un récit d'excursions, dont une en compagnie de l'ami Jean Rolin, pour une balade en

duo du côté de... Ris-Orangis. En résulte un texte magnifique et inclassable, savamment déstructuré, une méditation mélancolique sur le passé, l'adolescence, l'aventure, le rêve poétique de s'inventer d'autres vies. ■

Bernard Quiriny



★★★★☆

FLIP**JEAN-JACQUES SALGON**

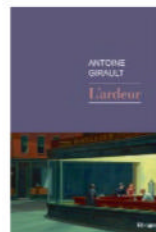
128 P., VERDIER, 17,50 €

Le blues du mélomane

« **D**epuis ce jour-là, Dieu est mon plus grand ennemi. » Jamais nommé, le narrateur de *L'Ardeur* nous prévient d'emblée : pour ce gamin de Louisiane qui mit le feu par accident à la cabane familiale, aucune rédemption ne sera possible. Devenu adolescent, il lui reste l'errance aux quatre coins des États-Unis pour oublier sa faute. La sensibilité musicale héritée de ses parents le poussera à croiser quantité d'artistes de jazz, de blues et de rock'n'roll dont il auscultera les âmes à la faveur d'amours et d'amitiés passagères. Dans un style lyrique, Antoine Girault joue avec les biographies pour revisiter les mythes

de la musique locale entre des années Eisenhower ripolinées au rêve américain et les présidences de Kennedy puis Johnson marquées par l'éveil des luttes sociales. Un premier roman qui sonne juste. ■

Antoine Faure



★★★★☆

L'ARDEUR**ANTOINE GIRAULT**

215 P., RIVAGES, 20 €

ANTOINE ALBERTINI

Un silence après l'autre

Révélation du mois, *Vous le regarderez comme impur* est un grand roman noir ancré dans une réalité d'un autre temps, mais qui ne cesse de s'accrocher à la condition humaine, d'hier et d'aujourd'hui.

Partant du principe qu'il faut de tout pour faire un monde, il doit bien rester quelques personnes ici-bas pour s'offusquer du manque de style dans la littérature de genre; en l'espèce, le roman noir. À ce lectorat si peu informé, possiblement aveuglé par un mépris de classe, il faut conseiller, sans crainte d'un retour offensif, d'ouvrir le roman d'Antoine Albertini, *Vous le regarderez comme impur*, et de le lire jusqu'aux derniers mots qui dévoilent ce qu'on n'aurait pu imaginer jusqu'alors. Mais qu'on ne s'y trompe pas: ces péripéties finales ne font pas tout, même si elles ajoutent au plaisir d'une intrigue qui chemine à son rythme et révèlent, chez l'auteur, le souci de ne rien prendre à la légère. Et surtout pas le style.

EN DES TEMPS REÇULÉS

C'est ce qui frappe d'emblée, dès les premières phrases, dès les premiers dialogues: la langue y est belle, réinventée, inventée peut-être, celle d'un autre âge et d'un autre temps que le monde a laissé filer pour se réduire aujourd'hui, dans le polar, à quelques mots sans chair. Il serait lassant de n'avoir que des Antoine Albertini en librairies, mais il est heureux qu'il existe. Indispensable même. Il connaît manifestement la terre dont il parle: une île italienne en des temps reculés, quand l'époque se renferme sur elle-même et appelle pourtant le progrès. Un crime, puis deux, le silence s'installe dans le village, tandis que le juge Forcas enquête. Le décor du *Crépuscule* de Philippe Claudel n'est pas si loin, la langue de Camilleri non plus, mais plus sûrement Antoine Albertini y est tout entier. On peut imaginer que ce journaliste au *Monde*, contraint à l'écriture factuelle par trop sèche, trouve ici matière à respirer davantage. Il y prend joie et le lecteur aussi. *Vous le regarderez comme impur* ne fait de concessions à rien et surtout pas à la mode d'un certain roman noir français



actuel (disparition, traumatisme, tueur en série...). Ici, les pierres des fermes et des châteaux pleurent d'autres larmes. Il y est question de ce qui ronge les cœurs: « *Il se dit que les mots ne mettent pas seulement à nu notre condition, nos pensées et, dans certains cas, nos actes. Il arrive aussi qu'ils dévoilent ceux des autres.* » C'est cette lumière crue qu'il faut savoir affronter. ■

Éric Libiot



★★★★★
**VOUS LE REGARDEREZ
COMME IMPUR**
ANTOINE ALBERTINI
224 P., LE SEUIL, 19,90 €

ET AUSSI...

★★★★☆

CHIENS

SÉBASTIEN GENDRON

320 P., GALLIMARD/LA NOIRE, 20 €

Tout avait commencé à Saint-Piéjac, dans *Chevreuil* (2024). Ce village (fictif) implosait quand s'y installait son seul immigré (un Anglais). L'an dernier, *Python* faisait le détour par un lotissement (imaginaire) proche. Concluant la trilogie rurale, *Chiens* emprunte moult routes, chemins et ravins, mais revient à Saint-Piéjac. Tout commence par une filature: deux détectives suivent un quadragénaire qui vit chez sa mère, laquelle a elle-même commandé la filoché de son fils. La suite enchaînera les quiproquos et les erreurs d'interprétation – embêtant, quand on est détective –, oscillant entre roman d'action et comédie humaine... ou canine. S'imbriquant finement dans le cycle qu'il clôt, traitant de caisses noires électorales, de nœuds sentimentaux et de fractures du nez, *Chiens* confirme la finesse fictionnelle de Gendron. Belle apothéose.

Hubert Artus

★★★★☆

LES MAISONS PARACHUTÉES

DIDIER DAENINCKX

240 P., GALLIMARD, 20,50 €

Didier Daeninckx est depuis longtemps édité en « Blanche », mais garde un lien avec le polar. Voici Philippe Orbec, inspecteur de police à Nevers. Comme son défunt père, durant la guerre, alors que son fils avait pris le maquis... En cet été 1952, un fermier du coin déterre trois cadavres. Orbec en identifie un, puis deux, puis les trois. Tués sept ans auparavant. Des survivants de Mauthausen. Il se (et nous) replonge dans l'horreur peu connue d'un camp « d'extermination par le travail » aux différentes annexes, certaines étant consacrées aux expériences aéronautiques ou... à la fabrication de fausse monnaie britannique. Mise en fiction ultra-documentée de faits historiques, éclairant le redressement et les revanches au sein de la République, *Les Maisons parachutées* est un (très bon) Daeninckx pur jus.

H.A.



JOSÉ SARAMAGO

L'auteur avant l'œuvre

Trois décennies avant son deuxième roman publié, l'auteur portugais signait *La Veuve*, inédit en français. Derrière une narration étonnamment conventionnelle, ce texte rédigé à 24 ans porte les germes d'une écriture à la singularité absolue.

Si le Prix Nobel de littérature 1998 n'a jamais renié *La Veuve*, au moins glissa-t-il *a posteriori* un avertissement au lecteur s'apprêtant à y découvrir un tout autre Saramago : non seulement son auteur, alors gratte-papier anonyme dans l'administration hospitalière lisboète, était en plein apprentissage du métier de romancier, mais en plus

son parcours vers une première édition guère prestigieuse en 1947 fut des plus tortueux. Voilà qui constitue un fameux message d'espoir à l'adresse de tout écrivain débutant, en même temps qu'une manière d'injustice pour un texte voué à passionner les incondtionnels du *Dieu manchot* (1982) ou de *L'Aveuglement* (1997). À leur grand étonnement, ils trouveront dans cette

chronique intimiste au style empreint de classicisme et très ancrée dans le réel les signes annonciateurs des grands récits allégoriques de José Saramago, leur réalisme magique et leur écriture si personnelle.

Au service d'un couple et de leurs deux enfants dans la campagne du Ribatejo, la gouvernante Benedita vit entre dévouement absolu à ses employeurs et regrets de n'avoir pas fondé sa propre famille. Quand le maître se meurt, elle doute que sa veuve, Maria Leonor, parvienne à faire survivre seule le domaine de Quinta Seca. Pire, en plein deuil, cette dernière est frappée par la pneumonie tandis que la foudre détruit le pailler de la propriété. Alors qu'elle semble enfin se remettre, le docteur Viegas charge Benedita de guérir l'humeur de la veuve et de faire en sorte qu'elle reprenne goût à la vie. Aidée de sa gouvernante et du duo de conseillers constitué du docteur et du père Cristiano – l'athée et l'homme de foi au numéro de duettistes bien rodé –, Maria Leonor se jette avec zèle dans l'apprentissage de ses responsabilités nouvelles et découvre en parallèle la réalité du « poids écrasant de son veuvage ». Elle espionne deux amants parmi ses domestiques et éprouve dans son âme autant que dans son corps le manque d'une présence masculine auprès d'elle. Quand son fantasque beau-frère Antonio revient la visiter, ils se révèlent leur attirance réciproque. Mais Benedita veille, et les surprend. Affirmant avoir déjoué une manigance d'Antonio pour hériter de son frère et l'avoir mis en fuite, elle compte sur le silence honteux de sa maîtresse. Le très rationnel docteur Viegas n'est pas convaincu de la version de Benedita. Et sa relation avec Maria Leonor prend alors un tournant inattendu.

LE FLUX NARRATIF DES LIVRES À VENIR

Plus courte que dans ses futurs romans, la phrase du jeune José Saramago est aussi moins chaotique, notamment par un usage académique de la ponctuation. L'auteur vise l'élégance de ses maîtres, tel Camilo Castelo Branco ; il respecte les mêmes codes qu'il ne cessera de remettre en question par la suite, comme si leur déconstruction avait dû passer par une parfaite acquisition. Alors que ses personnages ultérieurs sont des épreuves renvoyant à l'universel, ceux de *La Veuve* sont très travaillés psychologiquement. Omniprésent, le décor rural s'avère au diapason des sentiments de Maria Leonor, comme lors

C'EST DANS SON ARRIÈRE-PLAN RELIGIEUX ET SOCIÉTAL QUE *LA VEUVE* ÉVOQUE LE PLUS CLAIREMENT LES FUTURS TRAVAUX DE CE PESSIMISTE REVENDIQUÉ

de l'enterrement pluvieux de son époux ou de l'ensoleillement accompagnant sa guérison. Même dans un style classique, la façon dont Saramago mêle continuellement émotions et sensations, qui se déploient avec une même complexité, préfigure le flux narratif torrentiel de ses œuvres à venir tout en s'efforçant d'en conserver la pleine maîtrise.

Au-delà de l'écriture, c'est dans son arrière-plan religieux et sociétal que *La Veuve* évoque le plus clairement les futurs travaux du communiste et pessimiste revendiqué dont *L'Évangile selon Jésus-Christ* fera scandale



au Portugal. Maria Leonor n'est définie aux yeux d'autrui que par son mariage, puis par l'absence de son mari. Aux commandes du domaine, ses initiatives originales sont suspectes, ses passions pires encore. L'ambiguïté de sa relation avec Benedita, protectrice au point d'être oppressante, est exemplaire à cet égard. Si elle fait littéralement souffrir sa maîtresse, la gouvernante ne fait preuve d'aucune perversité : elle vivait dans l'adoration d'une Maria Leonor remplissant tous ses devoirs et veut que cette dernière en reste digne. Elle s'avère ainsi la gardienne d'un ordre établi fondé sur une domination des femmes qu'elle a entièrement intériorisée. Le veuvage de l'héroïne est un piège aussi aliénant que l'était son mariage. Par la suite, José Saramago s'emploiera à montrer combien ces prisons-là sont fragiles, et comment Maria Leonor et Benedita auraient pu se comprendre et s'épauler entre victimes. ■

Antoine Faure



★★★★☆

LAVEUVE
[TERRA DO PECADO]

JOSÉ SARAMAGO

TRADUIT DU PORTUGAIS
(PORTUGAL) PAR DOMINIQUE
NÉDELLEC, 320 P., SEUIL, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

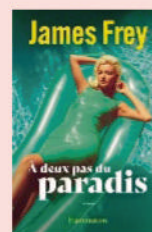


MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Échange de mauvais procédés

Dans *Katerina*, l'Américain James Frey racontait comment, jeune expatrié à Paris, il cherchait à écrire des livres « voués à réduire le monde en cendres », c'est-à-dire capables de s'imposer pour toujours par leur seule puissance. De là notre surprise en découvrant *À deux pas du Paradis*, comédie de mœurs formellement classique, aux antipodes des explosifs *Mille Morceaux* et *L.A. Story*. Nous voilà donc à New Bethlehem, Connecticut, où vivent les milliardaires, leurs familles, et ceux qui les servent. Frey présente chaque couple par le récit de ses origines : voici Devon, issue d'une bonne famille en chute libre, et son époux Billy, génie des maths devenu homme d'affaires névropathe. Voici Alex, ex-brillant trader, et son épouse Grace à qui il cache ses dettes. Voici Belle, dont le mari Teddy éprouve d'embarrassants problèmes intimes. Et voici le coach Charlie, qui trouve ses joies dans la marijuana et dans l'anatomie des femmes mariées. Et son amie Katy, prof de maths libérée. Quand tout ce petit monde se réunit pour une soirée échangiste, que croyez-vous qu'il advienne ? Des reconfigurations amoureuses et d'infinis ragots, bien sûr, un meurtre, évidemment... Et pourtant, on poursuit, par attachement pour les personnages, pour ce meurtre qui cache une machination bien pensée, et parce que Frey sait jouer adroitement de cette forme irrésistible de pornographie que représente l'étalage de la vie des heureux de ce monde, leurs maisons fabuleuses, leurs plaisirs hors de prix, leurs rivalités puériles et leurs frustrations inavouables.



★★★★☆

À DEUX PAS DU PARADIS
[NEXT TO HEAVEN]

JAMES FREY

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
DINIZ GALHOS, 416 P.,
FLAMMARION, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MAI.

Mentir pour mieux renaître



« J'avais pris la direction de l'est, vers le Kentucky, quand j'ai compris que j'allais être une menteuse pour le reste de ma vie. » Jeune mariée, enceinte, Rose quitte la Californie et son époux pour s'installer à Sainte-Elisabeth, un « refuge pour filles enceintes » tenu par des religieuses. Nous sommes en 1968 et, au début du siècle, les lieux ont été témoins d'un miracle que prolonge la venue au monde des nourrissons. Au contact des sœurs et des mères en devenir, Rose questionne son désir de garder son enfant. Initialement paru en 1992,

La Sainte Patronne des menteuses est le premier roman d'Ann Patchett, d'une maîtrise formelle déjà remarquable. Entrecroisant les voix de Rose, de sa fille et de son second époux, l'écrivaine américaine livre un inoubliable récit sur la possibilité de se réinventer et les mensonges parfois nécessaires pour y parvenir. ■

Laëtitia Favro



★★★★☆

**LA SAINTE PATRONNE
DES MENTEUSES**
[THE PATRON SAINT
OF LIARS]

ANN PATCHETT

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
HÉLÈNE FRAPPAT,
ACTES SUD, 480 P.,
23 € (EN LIBRAIRIES
LE 6 MAI)

3 RAISONS DE LIRE

COURT-CIRCUIT DE WOLF HAAS

Le coup de génie d'un écrivain

Peu traduit en France et cantonné au polar avec sa série mettant en scène le détective Simon Brenner, Wolf Haas vient électriser notre printemps littéraire avec *Court-circuit*. Le roman, à la construction virtuose, est inspiré du maître des illusions d'optique, l'artiste néerlandais M. C. Escher et notamment de son œuvre *Mains dessinant*, une lithographie qui représente une feuille de papier sur laquelle deux mains se dessinent dans un cercle infini.

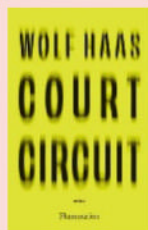
Une histoire sans queue ni tête

Orateur funéraire payé pour déclamer de grandes tirades en l'honneur des défunts, célibataire endurci et passionné de puzzles, Franz Escher attend chez lui l'intervention d'un électricien. Il se lance dans la lecture d'un livre sur Elio Russo, un ancien mafioso, et découvre avec stupeur que, lors de sa dernière nuit en cellule, le malfrat lisait un livre racontant l'histoire d'un orateur funéraire nommé Franz Escher, guettant l'arrivée de son électricien...

La littérature est un jeu

Dans un jeu de miroirs à dormir debout, Wolf Haas imbrique avec une maestria impressionnante deux récits et deux intrigues qui n'ont en apparence aucun lien. Dans la lignée de Georges Perec ou d'Italo Calvino, grandes figures de l'Oulipo, il fait de la narration un laboratoire ludique sans jamais tomber dans l'artifice ni perdre le fil. Jusqu'au coup de jus final ! Un bonbon acidulé qui fait un bien fou à l'heure des autofictions plombantes et des romanciers écrasés sous le poids de leur sérieux.

Léonard Desbrières



★★★★★
COURT-CIRCUIT
[WACKELKONTAKT]

WOLF HAAS

TRADUIT DE L'ALLEMAND
(AUTRICHE) PAR ROSE LABOURIE,
272 P., FLAMMARION, 22 €



Luxuriances argentines

Rares sont les écrivains à avoir publié cent livres. L'Argentin César Aira, 77 ans, a dépassé ce cap depuis un moment. Il faut dire qu'il s'est spécialisé dans les romans brefs ; il en publie plusieurs chaque année, chez de grands éditeurs comme dans de petites maisons, ce qui fait de lui un cas à part sur la scène latino-américaine. Une quinzaine de ses livres ont déjà été traduits en français, et le lecteur qui souhaite le découvrir se fera une bonne idée de son univers en ouvrant *Les Guérisons miraculeuses du docteur Aira*, un gros volume où sont rassemblés sept livres, deux déjà traduits (*Anniversaire* et *Un épisode dans la vie du peintre voyageur*) et cinq inédits. On se demande comment classer ces textes singuliers, si différents, tantôt contes loufoques, tantôt confessions à la première personne, avec beaucoup de jeux métaphoriques et une langue abondante, voire luxuriante, qui charme et déroute à la fois. Patriarche indiscutable de la littérature argentine pour les uns, excentrique un peu surestimé pour les autres, César Aira ne laisse jamais indifférent. On se gardera de trancher, tout en concédant que l'improbable histoire du moine bouddhiste de Corée ici publiée vaut le détour. ■

Bernard Quiriny



★★★★★
**LES GUÉRISONS
MIRACULEUSES DU DOCTEUR
AIRA ET AUTRES ROMANS**
CÉSAR AIRA

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
(ARGENTINE) PAR SERGE MESTRE
ET MICHEL LAFON,
576 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 28 €



Des âmes aux enchères

Initialement publié en 1975, *Délivrez-nous du bien* était tombé dans l'oubli après la mort prématurée de son autrice, Joan Samson, à 38 ans. En 2024, lorsque les éditions Monsieur Toussaint Louverture entreprennent la traduction du livre, c'est un texte vertigineusement actuel, à la croisée du thriller et du « nature writing », qui parvient entre les mains des lecteurs français. L'histoire se déroule dans la communauté rurale de Harlowe, au cœur du New Hampshire : la tranquillité des habitants est bientôt ébranlée par l'arrivée de Perly Dunsmore, tandis que le shérif Gore envisage de faire de ce commissaire-priseur son adjoint. Ce personnage intrigant incite la ville à remettre au goût du jour les ventes aux enchères pour financer sa protection. Chaque habitant doit alors y contribuer par un bien, qu'il s'agisse d'un meuble ou de bétail. Rapidement, les demandes deviennent de plus en plus pressantes, et le duo dépossède progressivement la population sans que cela se remarque. Avec son attention particulière portée aux détails, *Délivrez-nous du bien* apparaît comme un classique à redécouvrir. ■

M.J.



★★★★★
DÉLIVREZ-NOUS DU BIEN
[THE AUCTIONEER]

JOAN SAMSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
LAURENT VANNINI, 344 P.,
MONSIEUR TOUSSAINT
LOUVERTURE, 13,50 €

JOYCE MAYNARD

Tragique d'influence

De faits divers liés à la folie des réseaux sociaux, l'autrice tire un implacable thriller psychologique.



En s'inspirant de plusieurs affaires criminelles, dont celle du couple d'influenceurs Gabrielle Petito et Brian Laundrie, Joyce Maynard signe un véritable tour de force. Chapitres incisifs, points de vue qui se chevauchent et meurtre sanglant... l'écrivaine renoue avec l'esprit de certains de ses anciens textes, tout en assumant ici une délicieuse trame de thriller psychologique mêlée de « true crime ». Tammy rêve de devenir influenceuse. Pour



concrétiser cette ambition, elle entreprend un road-trip à travers les États-Unis avec son nouveau petit ami, Kevin. Leur quotidien est scruté par Roxanne, une internaute solitaire qui se met à suivre leur compte, convaincue de trouver en Tammy l'amie qui lui manque. Peu à peu, l'obsession prend le dessus : sans les prévenir, Roxanne achète une caravane et se lance à leur poursuite, sillonnant le pays avec sa chienne, Valérie. Pendant que, de leur côté, Tammy et Kevin peinent à faire décoller leur nombre d'abonnés, ce qui devient rapidement une obsession pour la jeune fille, et une source de tension sur la route. À leurs trousses, Roxanne comprend rapidement que le bonheur affiché sur les réseaux sociaux n'est qu'une illusion, et que le pire reste à venir. Avec *L'Influenceuse*, Joyce Maynard livre un texte excellent, maîtrisé de bout en bout, et qui ausculte la mécanique d'un drame dans une ambiance prête à basculer. ■

Marie Jouvin



★★★★☆
L'INFLUENCEUSE
[THE INFLUENCER]
JOYCE MAYNARD

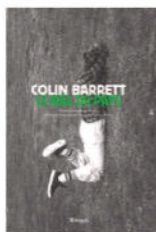
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURENCE RICHARD,
176 P., PHILIPPE REY, 17 €

Quelques nouvelles du comté

« C'est ça le truc avec Mayo. De loin, je trouve que ça a de la gueule. C'est seulement de près que la région vous dévoile », dit le jeune policier Pronsus Swift dans la première nouvelle du *Mal du pays*. Il n'a jamais quitté le comté de Mayo, sur la côte ouest de l'Irlande, région où a grandi l'auteur. Quand le protagoniste de l'avant-dernière histoire a traversé l'Atlantique, où il est devenu... dog-sitter pour un écrivain à succès ! Les sept autres nouvelles se déroulent dans des villages du comté, dans des fermes, un commissariat ou des bars. Les rares personnages à être partis sont revenus : la faute à une carrière de footballeur qui tourna court,

à une quatrième dépression... Portraits renversants, ces textes confirment le sens du dialogue de Barrett, remarqué dès son premier recueil. L'auteur explore aussi la question de la masculinité dans cette région en pleine mutation. ■

Hubert Artus



★★★★☆
LE MAL DUPAYS
[HOMESICKNESS]
COLIN BARRETT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR ZACHARIE BOISSAU ET CHARLES BONNOT,
250 P., RIVAGES, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MAI.



Péril en la demeure

« Les maisons sont des corps que nous construisons autour de nous et hantons comme des fantômes. » Des maisons dont des femmes s'échappent, pour fuir la violence d'un époux et sauver leurs enfants, dans « Le vent », la première des neuf nouvelles de ce recueil. « Cette histoire vivait dans mon corps avant même que j'accède au langage, transmise par ma mère et la mère de ma mère », précise Lauren Groff dans les notes refermant *La Bagarre*. Des maisons, comme celle qu'Eliza et Willie rénovent en y consacrant toute leur énergie alors que le couple s'étirole. Une maison « irritée aux fenêtres obscures » dont Joannie extrait son frère aîné pour le conduire à Sunland, « Terre de soleil », un établissement pour adultes handicapés. « Je ferai mes études, après je trouverai un boulot et, quand j'aurai assez d'argent pour nous faire vivre tous les deux, je reviendrai te chercher », lui promet-elle. Depuis *Floride* (2019), fabuleux recueil où le danger venait moins de l'extérieur que du foyer, Lauren Groff s'est imposée comme une nouvelliste hors pair, en plus de ses talents de romancière. Doucereuses et d'un indéniable charme rétro, les nouvelles composant *La Bagarre* sont à première vue moins virtuoses, leur

cruauté déposant cependant en nous comme une petite graine d'inconfort, qui ne manque pas de germer. ■

Laëtitia Favro



★★★★☆

LA BAGARRE [BRAWLER]

LAUREN GROFF
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CARINE CHICHEureau, 256 P.,
L'OLIVIER, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

3 POCHES EN PLUS

★★★★★

KALPA IMPÉRIAL**ANGÉLICA GORODISCHER**

336 P., POINTS, 9,90 €

Un empire sans contours fixes, traversé de récits qui se répondent. Angélica Gorodischer construit un cycle de contes où les souverains passent, où l'autorité vacille, s'effondre puis renaît, dans un temps suspendu. Son charme tient à cette oralité maîtrisée, à la liberté des enchaînements, à une ironie subtile. Derrière les empereurs et les légendes, *Kalpa impérial* livre une variation sur les formes du pouvoir, ses dérives et ses masques.

Simon Bentolila

★★★★★

LES MALARAZZA**UGO BARBÀRA**

688 P., FOLIO, 10 €

De la Sicile de Garibaldi aux quartiers de New York, Ugo Barbàra déploie une saga familiale ample, nourrie d'exils, d'ascensions et de rivalités. La narration avance avec un sens affirmé du feuilleton, multipliant les rebonds sans sacrifier la lisibilité. Mais derrière cette énergie romanesque se dessine une histoire de transmission et d'arrachement, où les trajectoires individuelles se heurtent à l'histoire collective. Les figures féminines en portent la mémoire et imposent leur force avec éclat.

S.B.

★★★★★

LA DOULEUR PORTE UN COSTUME DE PLUMES**MAX PORTER**

160 P., SOUS-SOL/SOUTERRAINS, 13 €

Voilà un livre qui aurait pu s'intituler « Le masque et la plume ». Il y a en effet ce mot voilé que l'on n'ose pas trouver, à la mort d'une mère – souffrance ? colère ? deuil ? chagrin ? Les enfants et le père, dessinateur, sont en proie à ces maux, au moment où surgit un mystérieux corbeau, à l'humour corrosif. Les voix se chevauchent avec virtuosité dans ce premier roman de l'écrivain britannique, à la poésie ravageuse, dont la puissance émotionnelle fuit les grosses cordes lacrymales.

Baptiste Liger

OLIVIA LAING

Seul avec du monde autour

Lonely City est une déambulation urbaine, qui sonde l'art de la solitude à travers quatre icônes new-yorkaises.

Gallimard inaugure enfin une collection de non-fiction, offrant ses lettres de noblesse en France à une littérature du réel où le documentaire de société se mêle à l'enquête intime avec un « je » incarné. Et la maison n'a pas lésiné sur les moyens, publiant coup sur coup la reine du punk, Patti Smith de retour avec *Le Pain des anges* (voir notre numéro d'avril), complètement très attendu de son autobiographie culte *Just Kids* (2010), et la romancière Siri Hustvedt qui, avec *Ghost Stories*, se livre pour la première fois sur le grand amour de sa vie, le géant des lettres américaines, mort il y a deux ans, Paul Auster (*lire page 14*). Deux événements éditoriaux qui ne doivent pas vous faire passer à côté du troisième pilier de la collection, un livre merveilleux intitulé *Lonely City*.

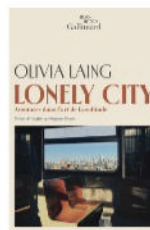
UN NÉANT SOCIAL ABSOLU

Au vu de sa réputation dans les pays anglosaxons – Olivia Laing fut notamment le mentor de Maggie Nelson –, c'est presque une anomalie que sa prose n'ait jamais été traduite en France. Son livre phare, sous-titré « *Aventures dans l'art de la solitude* », débute par une rupture brutale. Amoureuse d'un Américain, l'autrice quitte l'Angleterre pour s'installer à New York mais, au dernier moment, l'homme change d'avis, rompt et la laisse plantée là. Plutôt que de rentrer chez elle, « iel » (puisque Olivia Laing se définit comme non binaire) décide alors de se confronter à sa solitude, décuplée par le tumulte d'une ville grouillante et tentaculaire. Pas dans un exercice de catharsis larmoyant, bien au contraire, le « je » fait plutôt ici office de guide dans une déambulation artistique.



Il s'efface pour plonger au cœur de la vie et de l'œuvre de certaines grandes figures du cinéma, de la photographie ou de la peinture, qui ont façonné l'image de la solitude. Si l'on croise Hitchcock, Nan Goldin, Basquiat ou même Josh Harris, premier lanceur d'alerte sur l'exclusion à l'ère d'Internet, ce sont surtout quatre icônes singulières qu'Olivia Laing porte aux nues. Edward Hopper, le grand peintre de la solitude avec ses tableaux *Automat* ou *Nighthawks*; Henry Darger, qui composa toute sa vie ses œuvres dans un isolement volontaire, un néant social absolu; Andy Warhol, pourtant « mondain » au dernier degré, mais qui éprouvait sa différence comme une solitude existentielle, et enfin David Wojnarowicz, artiste militant qui prit les armes contre l'isolement généré par nos sociétés. Le tout forme un maelström réjouissant, une enquête à travers l'histoire de l'art où l'on éprouve et apprend à considérer la solitude, non pas comme une malédiction mais comme une force créatrice. Ou, comme le chantait Dennis Wilson après la séparation des Beach Boys: « *Loneliness is a very special place* ». ■

Léonard Desbrières



★★★★★

Lonely City. Aventures dans l'art de la solitude [THE LONELY CITY. ADVENTURES IN THE ART OF BEING ALONE]

OLIVIA LAING

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR STÉPHANE ROQUES, 312 P., GALLIMARD, 23,50 €

MARIANA ENRIQUEZ

Obsessions originelles

Bien avant *Notre part de nuit*, l'autrice argentine explorait le macabre dans toute sa splendeur.

La publication, à rebours, du premier roman d'un écrivain étranger devenu incontournable a beau être une vieille ritournelle éditoriale, elle constitue une entreprise littéraire passionnante pour le lecteur. Parce qu'elle offre une opportunité rare, celle de découvrir un coup d'essai, beau parce qu'imparfait, à l'aune d'une œuvre déjà lue et adorée. À quoi pouvait donc ressembler la première histoire publiée par la jeune Mariana Enriquez en 1995, alors qu'elle n'avait que 22 ans ? L'autrice du terrassant *Notre part de nuit* avait-elle déjà au fond d'elle la même magie noire ? Le titre annonce la couleur. *La Descente, c'est le pire* comme ces lendemains qui déchantent après avoir touché du doigt les paradis artificiels. La drogue, c'est le ciment du duo fracassé et autodestructeur qui hante les pages de ce premier roman. Facundo, le bel éphèbe, prostitué à ses heures perdues, hanté par les cauchemars, et Narval, en proie à une forme de démence



qui l'assaille de visions monstrueuses, accompagnés de l'imprévisible Carolina, arpentent dans les années 1990 un Buenos Aires nocturne et inquiétant. Une danse macabre de l'amour et de la folie que la romancière elle-même a décrite comme un hommage aux deux couples qui ont obsédé son adolescence : Keanu Reeves et River Phoenix

dans le film *My Own Private Idaho* de Gus Van Sant ; Lestat et Louis dans le conte gothique d'Anne Rice, *Entretien avec un vampire*. Comme le manifeste de toutes ses œuvres à venir. ■ L.D



★★★★★
LA DESCENTE, C'EST LE PIRE
[BAJAR ES LO PEOR]
MARIANA ENRIQUEZ
320 P, SOUS-SOL, TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ANNE PLANTAGENET, 23,50 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

La mort de ma vie

Récompensé par le Novel Prize et le prix Ursula-Le Guin, *Ça dure une éternité et un jour c'est fini*, premier roman d'Anne de Marcken, est un texte inoubliable qui sonde les gouffres muets de l'absence. La narratrice se réveille dans un monde où la vie et la mort n'ont plus de frontières, et pour cause : son corps s'est zombifié. Le souvenir d'une femme aimée la hante au plus profond de cette enveloppe qui se disloque : « *La fin du monde ressemble exactement à tes souvenirs. N'essaie pas d'imaginer l'apocalypse. Rien n'a changé.* » Elle décide d'entamer un voyage vers la mer, à travers des paysages abandonnés au silence, à la recherche d'un fragment d'amour qui subsiste. Comme une longue thanatomorphose poétique, l'écrivaine américaine livre un texte court à la prose saccadée, parfois décousue, mais entièrement maîtrisée. Une lamentation qui poursuit l'altération du corps à travers une errance fantastique. La figure du zombie, aussi complexe et polychrome soit-elle, trouve ici sa plus belle incarnation. ■ Marie Jouvin



★★★★★
ÇA DURE UNE ÉTERNITÉ ET UN JOUR C'EST FINI
[IT LASTS FOREVER AND THEN IT'S OVER]
ANNE DE MARCKEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BAPTISTE RINNER, 160 P, LES CORPS CONDUCTEURS, 21,50 €



Pour l'amour du like

Le vrai défi, avec *Romance Challenge*, c'est de ne pas le lire d'une traite. Après plusieurs romances à succès, Susan Lee poursuit son exploration du genre, parsemée de nouveaux tropes aux dénominations parfois nébuleuses. Néanmoins, les novices pourront combler leurs lacunes grâce à ce texte qui plonge le lecteur dans le quotidien d'une « booktokeuse » spécialisée dans la romance. Grâce à son glossaire, les expressions « Twilight fic », « PAL » ou « HEA » n'auront bientôt plus de secret. Irène, l'héroïne, passionnée jusqu'au bout des ongles, partage ses avis de lecture dans chacune de ses vidéos. De temps à autre, un « book boy-friend » s'invite dans ses fantasmes, mais la vie réelle est tout autre : pas un seul garçon à l'horizon, si ce n'est Aiden, son « antagoniste » bien réel, qui démonte ses critiques de livres. Il faut dire que l'adolescente a une vision bien arrêtée de ce qu'est l'amour, elle qui est continuellement bercée par les romans, vision qui risque d'être sérieusement ébranlée. Teinté d'une bonne dose d'humour et de fraîcheur, le roman confirme le talent de l'autrice dans le « young adult », proposant une délicieuse comédie romantique. ■ M.J.



★★★★★
ROMANCE CHALLENGE [THE ROMANCE RIVALRY]
SUSAN LEE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR KARINE FORESTIER, 342 P, ROBERT LAFFONT, 19 €

Marion Montaigne

Space Montaigne

En 2017, Marion Montaigne envoyait en orbite du succès l'album *Dans la combi de Thomas Pesquet* dans lequel elle suivait l'astronaute français dans la préparation de son vol spatial, le 17 novembre 2016. Ce *Space Montaigne* (jeu de mots) en est les coulisses et, d'observatrice, Marion Montaigne est devenue l'héroïne de sa propre bande dessinée. Juste retour des choses, finalement, pour une autrice qui a inventé un genre : la vulgarisation scientifique drôle, intelligente et parfois trash. Ce qui n'est pas rien. *Space Montaigne* s'ouvre au début du début de *Dans la combi de Thomas Pesquet*, et même un peu avant. On y découvre Marion Montaigne en quête d'un sujet d'album et qui, peu à peu, va se lancer dans une aventure XXL. Et puisqu'elle assume son choix, elle se met en scène à toutes les pages, dans toutes les cases, d'un trait aujourd'hui reconnaissable : vif, à la limite du crobard, jeté sur le papier. Mais quand il s'agit de dessiner les fusées et autres appareils monstrueux destinés à l'espace, elle s'applique... Oui, Marion Montaigne sait se servir d'un crayon même si elle fait mine (!) de jouer à l'artiste qui patauge, incapable de relire ses notes, renversée à l'idée de poser des questions, limite hypocondriaque, persuadée que son album sur Pesquet est un ratage total. On sait ce qu'il en sera... Surtout, même si les lecteurs le savaient déjà, Marion Montaigne est la championne de l'auto-dérision (grande qualité) et manie l'humour aussi bien que la plume. *Space Montaigne* est drôle et passionnant. Objectif atteint. ■

Éric Libiot



SPACE MONTAIGNE
MARION MONTAIGNE
168 P., 25,95 €. COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 22 MAI.



BIO EXPRESS

1980

Naissance à Saint-Denis de la Réunion. Au lycée, Marion Montaigne se passionne pour les sciences naturelles et la bande dessinée. Les études supérieures se déroulent à l'école Estienne puis aux Gobelins. Elle œuvre dans l'animation puis se tourne vers la BD en travaillant pour *Capsule cosmique* aux côtés de Riad Sattouf, Lisa Mandel ou Catherine Meurisse.

2008

Elle crée un blog, « Tu mourras moins bête (mais tu mourras quand même) », dans lequel elle décortique la science sous les traits du professeur Moustache. Ce blog est d'abord décliné en album chez Ankama en 2011 puis Delcourt, avant d'être une série télé diffusée sur Arte à partir de 2016; François Morel prête sa voix au professeur Moustache. Succès d'audience.

2017

Publication de *Dans la combi de Thomas Pesquet*, qui reçoit le prix du public Cultura au Festival d'Angoulême 2018 et le prix du livre Sciences pour tous. En 2014, elle était l'une des « héroïnes » de l'expo « Regards de femmes » aux côtés de Claire Bretécher, Florence Cestac ou Annie Goetzinger. En 2023 paraît *Nos mondes perdus* (Dargaud), qui explore les liens entre la science et l'histoire de l'humanité. Pas moins.

L'une des premières choses que je suis allée voir sur Google Earth, en 2003...



... fut le cosmodrome de Baïkonour, au Kazakhstan.



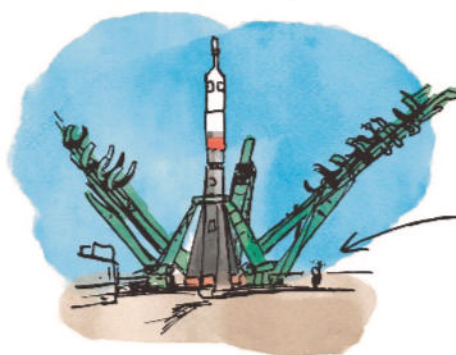
Le choc ! J'avais l'impression de voir un truc incroyable, limite interdit...



Geniez un document secret du KGB pris en photo depuis un avion espion...



J'étais épatée d'observer à quel point on voyait très nettement les ombres des bras qui entourent normalement la fusée, ouverts, sur le pas de tir.



Je me disais : c'est fou ! C'est de là qu'a décollé Youei Gagarine!!! J'aurais presque pu le voir partir (certes en 1961).

Ça m'a remonté la tête un bon moment...



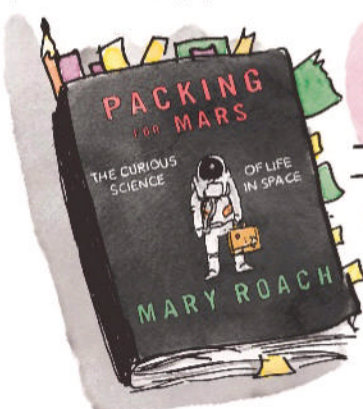
Quelle coïncidence, car 13 ans plus tard, j'y serai en VRAI, à Baïkonour!



J'espère que ce sera la seule parce qu'après, sur Google Earth, j'ai tapé "Tchernobyl", alors bon...



Quelques années plus tard, en 2015, je découvre le livre "Packing for Mars" de Mary Roach.



Mary Roach est journaliste scientifique. La rigueur de son travail ne l'empêche pas d'être barrée. J'adore ce qu'elle fait.



photo de sa page Wikipédia (véridique)

Dans ce livre donc, Roach se rend à la NASA et mitraille toutes sortes d'ingénieurs de questions improbables concernant les voyages spatiaux.



Et là, je me dis :



C'est la phase enthousiasme 4000, qui me permet d'annoncer à mon editrice :



En vrai, à ce stade, je ne vois RIEN, je trouve surtout le sujet méga cool.



* Centre national d'études spatiales.



Scannez ce QR code
pour profiter de cette
offre exceptionnelle

Abonnez-vous à **LIRE** magazine

EN CADEAU **D'AUTRES PRINTEMPS** Le nouveau roman de **VIRGINIE GRIMALDI**

ABONNEMENT

1 AN

59€

SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (11 numéros)
+ **D'AUTRES PRINTEMPS** pour 59€ seulement
au lieu de 102,90€

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur
<http://abonnements.lire.fr/offres-speciales>

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : [][][][][]

Ville :

E-mail :

Téléphone :

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

0014551BIS

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆

LE MATCH DU SIÈCLE

JULIE BILLAULT, SEB PIQUET

176 P., DUPUIS, 21,95 €

L'histoire vraie du football féminin, né en Grande-Bretagne en 1915 alors que les hommes sont mobilisés au front.

Le Match du siècle est à prendre dans toutes ses acceptions : sur le terrain et dans les bureaux, tant la reconnaissance a été difficile face à des messieurs bas du front. Ce récit passionnant et romanesque est mené à vive allure et nourri par un dessin particulièrement inventif. Un trait à la fois cartoon et réaliste qui sied parfaitement à cette aventure hors norme, inspirée du Dick, Kerr's Ladies. E.L.

★★★★☆

LA LONGUE MARCHÉ DE LUCKY LUKE

MATTHIEU BONHOMME

80 P., DARGAUD, 16,50 €

C'est le troisième album que Matthieu Bonhomme consacre à Lucky Luke, où il mêle hommage, humour et pas de côté. Cet opus au titre blueberrien suit Luke sur les terres indiennes, chargé de récupérer un garçon enlevé par les Pieds-bleus. Ici, Bonhomme lorgne du côté de John Ford et de sa *Prisonnière du désert*, de *Little Big Man*, avec un clin d'œil à *Jeremiah Johnson*... Tout un programme mené au crayon et au colt par un auteur qui a su redonner vie à Lucky Luke en l'inscrivant définitivement dans la mythologie du western. E.L.

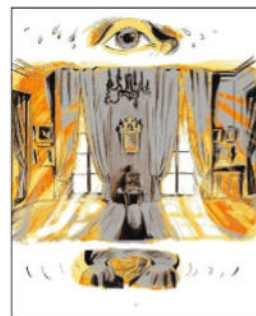
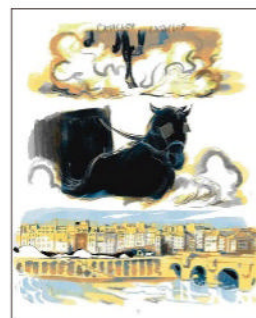
★★★★☆

DIPLOMATIE CLANDESTINE

HUBERT MAURY

256 P., GLÉNAT, 28 €

Vous aimez l'espionnage, *Le Bureau des Légendes* et les manipulations en tout genre ? Cet album est pour vous. On y suit Raphaël, un agent du renseignement français, dépêché à Kaboul en 2010 et chargé de recruter des sources fiables. Un attentat se prépare, la CIA se mêle de tout et l'Afghanistan craint un retour des Talibans... Hubert Maury, ancien officier, raconte cette aventure avec force détails, nourrie par un dessin et un découpage diablement cinématographique. E.L.



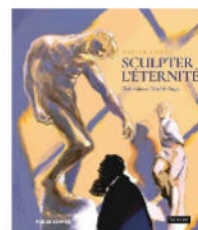
XAVIER COSTE

Desseins contrariés

De Rodin à Michel-Ange, cet album raconte les drames, et peut-être les bonheurs, de la création artistique. Quand le neuvième art prend des chemins de lui seul connu...

Il semble maintenant certain que Xavier Coste aime la difficulté autant que les contraintes. Après avoir raconté Egon Schiele et Rimbaud, adapté 1984 d'Orwell et suivi Georges de Caunes sur son *Il déserte*, voilà qu'il s'attaque à Rodin alors en pleines affres de la création au moment de révolutionner la sculpture. Non content de suivre l'homme du *Penseur*, Xavier Coste l'imagine aussi dialoguer avec Michel-Ange, peintre, sculpteur lui-même et génie s'il en est. Ici, l'auteur colle à l'exposition « Michel-Ange Rodin. Corps vivants » au musée du Louvre (jusqu'au 20 juillet). Ou plutôt, il invente un dialogue secret entre les deux artistes, qui n'a rien à voir avec un quelconque catalogue pour les visiteurs. Au contraire. D'ailleurs, cet album est pour l'auteur l'occasion de faire son dessin qui s'exprime ici dans toute son ampleur, en scènes dialoguées (Rodin/Hugo) ou en planches pleine page, à la fois intimes et rêvées. Au fil de ses publications, qui courent sur presque quinze ans, Xavier

Coste a pris une telle assurance que son crayon ne cesse de se libérer – l'évolution entre la bio d'Egon Schiele, 1984 et ce *Sculpter l'éternité* est impressionnante. La difficulté à créer que rencontre Rodin fait sûrement écho à celle de Coste, et de tous les artistes, dès lors qu'il faut trouver un chemin, si étroit soit-il, entre les enjeux artistiques, la beauté du mouvement, la remise en question perpétuelle et l'adresse au public. Il y a dans cet album des secrets qui ne demandent qu'à se faire jour : que se cache-t-il, par exemple, derrière *La Porte de l'Enfer* de Rodin ? ■ Éric Libiot



★★★★☆

SCULPTER L'ÉTERNITÉ.

RODIN FACE À

MICHEL-ANGE

XAVIER COSTE

208 P., RUE DE SÈVRES/LOUVRE, 26 €

GAO YAN

Taiwan au trait sensible

Dans *Sukima*, la mangaka japonaise explore les questions d'identité et d'engagement, à la croisée de l'intime et de la géopolitique taïwanaise.

Habitée des récits sensibles et initiatiques, Gao Yan élargit ici son propos en y intégrant une dimension historique et géopolitique autour de Taïwan. Et ce dialogue entre trajectoire personnelle, enjeux collectifs, mémoire et engagement est enthousiasmant. Yang Yang, étudiante taïwanaise, part en échange au Japon après le décès de sa grand-mère, qui l'a élevée. D'abord en retrait, elle s'ouvre peu à peu au monde à travers ses rencontres, notamment avec J., militant engagé qui agit comme un révélateur. À son contact, la jeune femme amorce une prise de conscience, à la fois politique et intime.

Car *Sukima* dépasse rapidement le cadre du récit initiatique. Le manga s'ancre dans une matière historique dense, autour de la mémoire de la Terreur blanche, des luttes démocratiques, des tensions avec la Chine... Pour nourrir une réflexion contemporaine, appelée à s'élargir dans la suite. Là réside toute sa singularité : faire dialoguer l'intime et le géopolitique sans jamais sacrifier l'émotion. Car le trait de Gao Yan est doux, sensible, épuré, à la croisée des influences japonaises et



sino-taïwanaises. L'œuvre séduit par son approche introspective et sa rare frontalité politique, et s'impose déjà dans le spectre du manga d'auteur exigeant, à la fois générationnel et profondément actuel. ■

Mathieu Charrier



★★★★★
SUKIMA (T.1)

GAO YAN
TRADUIT DU JAPONAIS PAR
ALEXANDRE FOURNIER,
256 P., CASTERMAN, 14,50 €

Chronique extraterrestre

Ryûhei Tamura signe ici une incursion singulière dans la science-fiction. Derrière un concept accrocheur, une compagnie d'assurances chargée de gérer les incidents impliquant des extraterrestres vivant incognito sur Terre, le mangaka livre un premier tome profondément subtil. Menée par un héros capable de déceler les mensonges, la série *Cosmos* privilégie la psychologie humaine aux démonstrations spectaculaires. Chaque enquête éclaire des figures marginales, entre errance et quête d'identité. Saluée au Japon et portée par un solide bouche-à-oreille, *Cosmos* confirme la mue d'un auteur en recherche de maturité narrative, qui s'installe désormais, après sa série *Beelzebub*, dans le registre du seinen. ■

M.C.



★★★★★
COSMOS (T.1)

RYÛHEI TAMURA
TRADUIT DU JAPONAIS
PAR GAËLLE RUEL,
208 P., KI-00N, 7,95 €

ET AUSSI...

★★★★☆

LE JOURNAL DES CHATS

JUNJI ITO

112 P., DELCOURT/TONKAM, 12,99 €



Introuvable depuis des années, ou se revendant à prix d'or sur Internet, *Le Journal des chats* de Junji Ito fait son retour dans une édition prestige. À rebours de ses récits

d'horreur, le maître du macabre y livre un journal autobiographique consacré à ses chats, Yon et Mu. Sous son trait sombre et inquiétant, il met en scène le quotidien le plus banal avec un sérieux presque absurde, se racontant au passage avec beaucoup d'autodérision. De ce décalage naît un humour singulier, teinté d'une vraie tendresse. Enrichie de pages inédites et d'un entretien, cette réédition remet en lumière un ouvrage culte, révélant une facette plus intime et inattendue de l'auteur. M.C.

★★★★☆

SHIBA INU ROOMS (T.1)

ESU OOMORI

208 P., DOKI DOKI, 7,95 €



À la suite de son changement de lycée, Momose Kori trouve un nouvel appartement disponible à un prix défiant toute concurrence. Seule contrainte : elle devra

cohabiter avec Muu, l'esprit canin qui hante les lieux. Entre l'étudiante imperturbable et le shiba (race de chien très populaire au Japon) renfrogné, la cohabitation s'annonce mouvementée. Reprenant tous les codes du *buddy movie* animalier, *Shiba inu Rooms*, signé Esu Oomori, dresse le portrait croisé de deux êtres marqués par la vie et qui vont littéralement apprendre à s'apprivoiser. Une plongée réjouissante et pleine d'émotion dans la psyché canine, qui pourrait bien changer votre regard sur nos amis à quatre pattes ! Ilan Ferry

ET
AUSSI...

★★★★☆

GOSSE (T. 3). GOSSE ET LA MYRTILLE
LUCAS MÉTHÉ

128 P., DUPUIS, 19,90 € (À PARTIR DE 9 ANS)



Après une sélection à Angoulême pour *Gosse et son ami Taïgne*, le tome 2, Lucas Méthé poursuit sa série hommage à l'enfance et à l'aventure. On retrouve donc avec plaisir Gosse, l'enfant intrépide des bords du

Rhône, Taïgne, son complice ardéchois, et leur chien Floude, qui viennent de retrouver le père de Taïgne. Brigand aussi inquiétant que fantasque, se faisant appeler La Myrtille, il est recherché par la police pour avoir jeté le maire de la ville à l'eau... Il entraîne alors dans sa fuite nos deux compères, jusqu'à échouer sur une île pour le moins inhospitalière, où ils font la rencontre du « cousin de l'inventeur »... Avec son dessin si singulier et séduisant, l'auteur construit ses récits dans la lignée de Tom Sawyer et de Huckleberry Finn.

M.C.



★★★★☆

LIGHTLARK (T. 4).
CROWNTIDE**ALEX ASTER**
656 P., LUMEN, 17 €
(À PARTIR DE 16 ANS)

Avec ce quatrième volet de la saga phénomènale d'Alex Aster, l'univers

de *Lightlark* prend un tournant plus sombre. Isla, héroïne tourmentée et surpuissante, franchit un portail vers un monde inconnu, laissant derrière elle des royaumes fragilisés et deux souverains prêts à tout pour la retrouver. Entre tensions politiques, romance et quête de rédemption, ce nouvel opus intensifie les enjeux et explore les limites du pouvoir. Depuis ses débuts, la série séduit par son rythme, ses twists et ses personnages ambivalents. À travers les pages de *Crowntide*, Alex Aster confirme sa maîtrise du récit « young adulte » épique et renforce le pouvoir addictif de sa saga.

M.C.

**NICOLAS MATHIEU, BENJAMIN CHAUD**

Devenir père

Dans *Le Seul Bonheur*, l'écrivain et l'illustrateur ont uni mots et couleurs pour explorer une paternité imparfaite mais profondément émouvante.

Rares sont les livres pour enfants qui saisissent ce vertige si particulier qu'est la paternité. C'est le pari réussi de Nicolas Mathieu et Benjamin Chaud. *Le Seul Bonheur* s'ouvre sur une adresse directe, presque murmurée. Un père parle à son enfant : « *Je ne sais pas te tenir ni te laver* », confesse-t-il. Tout est dit dans cette fragilité initiale. Car loin de toute idéalisation, Nicolas Mathieu (Prix Goncourt 2018 pour *Leurs enfants après eux*) avance par fragments de mémoire : la maternité, les premières maladies, les vacances bricolées, les disputes, les rituels du soir. À chaque étape, une vérité simple s'impose : être père, c'est faire « *ce qu'il faut, et puis ce qu'on doit* », sans jamais vraiment savoir comment.

Face à cette voix, les illustrations de Benjamin Chaud apportent une douceur précieuse. Par leurs couleurs chaleureuses

et leur expressivité, elles ouvrent un espace d'identification pour les plus jeunes lecteurs. Car c'est là toute la singularité du livre : proposer une lecture à double-fond. Derrière les scènes du quotidien, les enfants perçoivent l'amour inconditionnel mais imparfait d'un parent ; ils découvrent aussi que les adultes doutent, apprennent, se trompent. Et éprouvent cet amour fragile, traversé d'incertitudes, mais profondément tenace. ■

Mathieu Charrier



★★★★☆

LE SEUL BONHEUR
NICOLAS MATHIEU,
BENJAMIN CHAUD32 P., LA DOUX, 16,95 €
(À PARTIR DE 6 ANS)

Une place à prendre

Comment aimer un enfant qui n'est pas le sien ? Et comment accepter d'être aimé par un « remplaçant » quand la blessure est encore vive ? Avec *Je voudrais que tout redevenne comme avant*, Valérie Clo explore ce lien fragile et souvent tu de la beau-parentalité. À travers Victoire, 11 ans, confrontée à la mort de son père et à l'arrivée d'un beau-père, l'autrice saisit avec finesse la violence des émotions : rejet, jalousie, attachement naissant. Inspiré de son propre parcours, ce premier roman jeunesse d'une romancière confirmée (on lui doit une dizaine de romans adultes) éclaire une relation ni naturelle ni évidente, mais porteuse de beaucoup d'amour. ■

M.C.



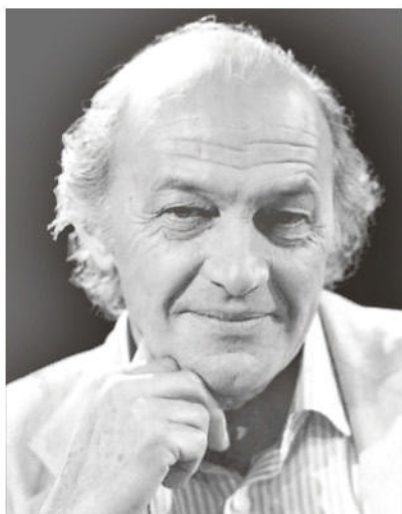
★★★★☆

JE VOUDRAIS QUE TOUT
REDEVienne COMME AVANT
VALÉRIE CLO128 P., ACTES SUD JEUNESSE,
13,80 € (À PARTIR DE 13 ANS)

MAURICE PONS

Génie du trouble

À la fois classique et brillamment fantastique, l'écrivain culte est l'objet, dix ans après sa mort, de plusieurs rééditions.



Mort en 2016 à l'âge de 90 ans, Maurice Pons fait partie de ces écrivains pour *happy few* qu'on redécouvre à intervalles réguliers, grâce aux rééditions. Christian Bourgois a déjà ressorti en poche trois de ses romans : *Métrostate*, son premier, paru en 1951, *Rosa* (1967), et surtout son

chef-d'œuvre, *Les Saisons* (1965), un bijou fantastique devenu au fil du temps une sorte de livre culte. C'est aujourd'hui au tour de *Mademoiselle B.* (1973), un étonnant roman, mi-polar, mi-fantastique, qu'on pourrait regarder comme le chef-d'œuvre bis de l'auteur. Dans la campagne où le narrateur mène une vie d'ermite épicurien, une sorte de dame blanche attire les hommes dans sa maison près de la rivière, les envoûte et les pousse au suicide. A-t-on affaire à une authentique sorcière ou à une légende rurale mêlée de folie collective ? Pons installe une ambiance trouble et ambiguë, dans un décor de brume, d'arbres morts et d'eaux froides, sans tirer cependant trop vers le gothique. Il ajoute au tout un début d'autoportrait, ainsi qu'un tableau très plaisant de l'époque du roman, les années Pompidou, une ère où les Français roulaient tous très vite et lisent tous *France-Soir*. Ce roman captivant inspirera à Bernard Queysanne un téléfilm, en 1986, et l'on se prend à rêver de l'adaptation qu'aurait pu en tirer Alain Jessua...

À côté de ses romans, Pons était également un nouvelliste chevronné. *Délicieuses frayeurs*, son dernier recueil, paru en 2006,

ressort aujourd'hui au Dilettante : il rassemble neuf nouvelles représentatives de sa manière, à la fois efficace, élégante et discrète. Dans un style classique, très littéraire mais jamais chargé, il fabrique de petits contes cruels à la Perrault, situés dans des décors étranges et hors du temps. La neige tombe dru, la nuit descend tôt, les châteaux sont en ruines, les portes grincent, le mystère est partout, les hallucinations guettent. Ce sont des fables pour adultes, des cauchemars à chute, impeccablement menés. On accordera une mention spéciale à « La vallée », récit sardonique écrit en 1960 pour *Les Lettres nouvelles*, dont l'intrigue servira plus tard de matrice aux *Saisons*. ■

Bernard Quiriny

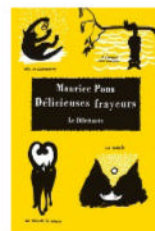


★★★★☆

MADemoiselle B.

MAURICE PONS

272 P., CHRISTIAN BOURGOIS/
SATELLITES, 9,80 €



★★★★☆

DÉLICIEUSES FRAYEURS

MAURICE PONS

128 P., LE DILETTANTE, 14 €

Céline enragé

Réfugié au Danemark depuis 1945, Céline s'est décrit à longueur de missives comme un paria traqué. Incarcéré dix-huit mois à Copenhague, il a échappé à une extradition. Mais un mandat d'arrêt délivré en France sera exécuté s'il rentre. Après les *Lettres de prison* à son avocat danois Mikkelsen publiées en 1998, voici sa correspondance rassemblée, augmentée, avec ses deux défenseurs français, Albert Naud, un résistant incarnant « la Vertu libératrice », et Jean-Louis Tixier-Vignancour, un pétainiste « expert aux saveurs des cachots ». Céline est décidément un cas unique. On ne connaît pas d'autre correspondance aussi inhabituelle,



réunissant les échanges batailleurs d'un écrivain avec des avocats. Dénonçant « un procès de sorcière », il enrage contre le sort clément réservé à Guitry, Giono, Morand et Montherlant « tous mille fois plus collaborateurs ». Il bénéficiera en 1951 d'un jugement d'amnistie pour revenir au pays. La correspondance est entremêlée, tant juridique que littéraire.

L'obsession de Céline est l'imbricatio de la récupération des droits de ses livres non republiés par les éditions Denoël. Une question de survie pour un auteur. Sa furieuse verve contraste avec les lettres posées d'Albert Naud qui l'appelle « notre ami sauvage ». ■

Olivier Cariguel



★★★★☆

LETTRES À SES AVOCATS

FRANÇAIS : ALBERT NAUD

ET JEAN-LOUIS TIXIER-

VIGNANCOUR, 1947-1953

LOUIS-FERDINAND

CÉLINE

324 P., GALLIMARD/
CAHIERS DE LA NRF, 22 €



MAURICE CHAPPAZ

Le roi vagabond

Célébrant la vie et la nature toujours recommencées, dédaignant les gadgets de la modernité, le poète suisse a vécu selon les valeurs de sa poésie.

Disparu en 2009, Maurice Chappaz, cette grande âme pure, avait su préserver l'essentiel. « *Il a été, il est encore, de nous tous, le plus originellement poète* », écrit Philippe Jaccottet, dans la préface des *Verdures de la nuit et autres poèmes*. On ne peut rêver plus juste hommage ni plus sobrement exprimé. Le talent de ce styliste émerveillé sous ses rudes allures de montagnard, époux de Corinna Bille, proche de Gustave Roud et Cingria, fut reconnu très tôt par Ramuz et Éluard. Ange protecteur de son Valais natal, il s'éleva contre les promoteurs de sports d'hiver qui détruisaient les paysages à une époque où le mot « écologie » n'était pas aussi courant qu'aujourd'hui. *Les Verdures de la nuit* a paru en 1945, *Les Grandes Journées de printemps* en 1944, *Testament du Haut-Rhône* en 1953. La guerre avait passé. L'humanité avait montré son plus sale visage. Mais le poète gardait confiance et optait pour un vagabondage serein, royal, au risque d'être mis au ban de la bonne société de notaires et de bourgeois qui composaient sa première famille, ce qui d'ailleurs ne manqua pas d'arriver. Il se moquait de la réussite sociale. Sa vocation était ailleurs. Il faisait partie de cette aristocratie de l'errance, de cette tribu de bohémiens où

se rencontrent les Rimbaud, Cendrars, Nicolas Bouvier, François Augiéras... Tous ceux dont les chemins de traverse nous ramènent au centre de nous-mêmes. Ses textes sensuels et odorants comme de belles grappes mûres disaient et répétaient que la nature est toujours belle, saisissante, qu'elle vaut bien mieux que les joujoux délétères du modernisme. Ils célébraient aussi la vie et ses incessantes éclosions dans une langue jubilatoire. Juste retour des choses, les fleurs, les femmes, le vin, tout lui faisait fête. Maurice Chappaz continue de nous dire que le paradis est partout, que le berger d'Helvétie est semblable à celui du désert, que le Rhône est aussi le Gange et l'Euphrate, qu'il n'y a aucune rupture dans les beautés du monde. Un message de paix qui vaut plus que jamais la peine d'être transmis. Peut-être le seul. ■

Serge Sanchez



★★★★★
**VERDURES DE LA NUIT ET
AUTRES POÈMES**
MAURICE CHAPPAZ

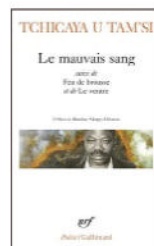
192 P., POÉSIE/GALLIMARD, 8,40 €

Afrique poétique

Grand poète de langue afrikaans, cette branche du néerlandais parlée en Afrique du Sud, Breyten Breytenbach a disparu en 2024. Les textes de *Capturer le vent* peuvent donc apparaître comme un précieux testament. Originellement publiés entre 1970 et 2019, ils jalonnent les combats de cette figure exceptionnelle de la lutte anti-apartheid qui a connu la censure, l'exil, la prison, mais aussi exprimé le saisissement devant la nature sauvage et le pouvoir transcendant de l'amour. Cette traduction nous fait ressentir avec émotion l'élan panthéiste de cette vie poétiquement engagée.

Autre destin, celui de Tchicaya U Tam'si, né au Congo en 1931. Son premier texte, écrit avant l'âge de 20 ans et qui célèbre la résistance démocratique du peuple noir, est salué par Aimé Césaire, pas moins. Le poète use d'un ton personnel sans jamais oublier ses frères en négritude. *Le Ventre* est traversé par le spectre de Lumumba, héros de l'indépendance du Congo belge, mort assassiné; dans *Le Mauvais Sang*, les accents sont résolument rimbaldiens tandis que *Feu de brousse* est inspiré par la culture orale dont fut bercée l'enfance d'U Tam'si. Lettré rebelle, il nous enseigne le refus, première manifestation d'une liberté sans laquelle n'existe aucune poésie. ■

S.S.



★★★★★

LE MAUVAIS SANG
SUIVI DE FEU DE
BROSSE ET DE LE
VENTRE

TCHICAYA U TAM'SI
288 P., POÉSIE/GALLIMARD,
10,40 €



★★★★★

CAPTURER LE VENT
BREYTEN
BREYTENBACH

ÉDITION BILINGUE,
TRADUIT DE L'AFRIKAANS
PAR GEORGES-MARIE
LORY, 160 P., SEGHERS, 15 €



Revenir à Ulysse

L'*Odyssee de l'Odyssee*: la mise en abyme pourrait paraître anecdotique, jeu de mots facile, elle est en réalité vertigineuse, car c'est celle de l'*Odyssee* même: chef-d'œuvre d'un auteur inconnu qu'on appelle Homère, qui fut peut-être plusieurs, peut-être femme, peut-être un seul, peut-être même « personne », à l'instar de son héros, Ulysse, qui prit ce nom « Outis » face au Cyclope pour échapper à sa vengeance. L'épopée irrigue encore notre imaginaire collectif, et de nombreuses œuvres d'art, romans, films, jusqu'aux dessins animés, dont l'un d'eux fut pour le jeune Christophe Ono-dit-Biot, enfant des années 1980 et futur helléniste, un voyage initiatique: *Ulysse 31*, dont toute sa génération garde en tête le générique (« *Je suis Nono le petit robot, l'ami d'Ulysse* »), et qui l'a en effet mené sur les pas d'Ulysse – fils d'un viol, petit-fils d'un voleur, mais chaque membre de sa lignée ayant en commun la *mêtis* ou la ruse. Favori d'Athéna, elle-même fille préférée de Zeus, sortie directement de son crâne tout armée (il faut dire qu'il avait avalé sa mère, Métis – encore elle...). Ono-dit-Biot nous raconte ces généalogies pleines de sens et de péripéties en même temps qu'il relate les épisodes fameux de l'*Odyssee*, sans oublier de tisser dans sa narration un métadiscours fort pédagogue sur la structure même de l'œuvre. Pour exemple, Ulysse, le héros, ne fait son entrée qu'au cinquième chant. Et c'est lui-même qui va raconter la guerre de Troie à ses hôtes qui ignorent qui il est. Jeux d'identités multiples, nostalgie de la Terre natale – même si l'on apprend que le mot « nostalgie » date de 1688, forgé par un médecin suisse pour désigner le désir de retour devenu maladif. « *Nostos* » veut dire retour en grec. Or presque aucun des héros de l'*Iliade* ne rentre, et ceux qui y parviennent connaissent un sort tragique: Agamemnon, assassiné par Égisthe et sa femme Clytemnestre, Ménélas, ballotté des années sur les mers, avant de retrouver Sparte, finalement amnistié.

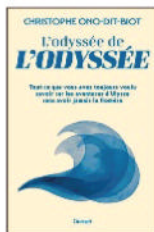
Car chacun paie les fautes qu'il a commises: hybris, excès pendant la guerre, cruauté inutile, impiété. Le droit de la guerre

est né, les dieux se chargent de la cour internationale de justice. Le pire péché, dans la Grèce antique, est le refus d'hospitalité. On offre un repas à tout inconnu avant même de demander son nom. Pourtant, certains vont la payer cher, ainsi les Phéaciens qui ont aidé Ulysse à revenir à Ithaque, victimes de la fureur de Poséidon. Les dieux se battent entre eux, par humains interposés. Le duel se joue entre Athéna et son oncle, le dieu des mers aux cheveux bleus. Ulysse lui-même ne parvient à rentrer chez lui que parce qu'Athéna y tient, et pourtant, Poséidon y met du sien

pour contrecarrer ses plans. Les obstacles sont nombreux, mais à chaque fois déjoués. Ulysse surmonte l'attrait fatal de la beauté de Calypso qui lui promet rien moins que l'éternité et qui découvre, en perdant Ulysse, que « *le temps n'est précieux que parce que limité* » (avis aux transhumanistes); il entend le chant des sirènes sans y succomber, après s'être fait attacher par ses marins, renonce à la couche de Circé qui transforme ses compagnons en cochons, avant de leur rendre forme humaine (Miyazaki y a-t-il songé pour *Le Voyage de Chihiro*?)... nous

connaissions déjà tous les épisodes, ils font partie de notre inconscient, se les remémorer relève d'un plaisir à la fois d'érudit et d'enfant. Et cela se finit par une leçon politique: le pouvoir légitime d'Ulysse va s'appuyer sur son peuple pour renverser les prétendants dépravés et avides de pouvoir... Bien mieux que n'importe quelle série, l'*Odyssee* d'Homère et celle d'Ono-dit-Biot sont des *page-turners* qui donnent envie d'y retourner! ■

LES OBSTACLES SONT NOMBREUX, MAIS À CHAQUE FOIS DÉJOUÉS



★★★★☆
L'ODYSSEE DE L'ODYSSEE
CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT
368 P., GRASSET, 23 €



JÜRGEN HABERMAS

Une ultime raison de s'entendre

Quelques semaines après la disparition de l'influent philosophe allemand nous est parvenu son dernier ouvrage, un livre d'entretiens avec son biographe, où la raison communicationnelle, sa théorie, nous apparaît comme un moyen de conciliation ô combien salutaire...

Paru en Allemagne en 2024, « *Il fallait faire mieux...* » est un livre d'entretiens, réécrits plus que transcrits, que Jürgen Habermas avait accordés à Stefan Müller-Doohm, son biographe, et à Roman Yos. La traduction de cette autobiographie intellectuelle paraît un mois après le décès, à l'âge de 96 ans, du philosophe de Starnberg. Les lecteurs y découvriront les motivations profondes qui ont jalonné le parcours de pensée du père du « patriotisme constitutionnel », censé enraciner l'Allemagne et le continent européen unifié dans une pratique démocratique régulée par les principes de l'État de droit et des droits de l'homme.

Habermas revient d'abord sur son enfance dans l'Allemagne nazie et sur la période où il est devenu la figure de proue de la seconde génération de l'école de Francfort. Celle-ci s'était formée autour de Theodor Adorno, le maître de Habermas, et Max Horkheimer, les pères de la théorie critique, courant influencé par le mode de pensée dialectique infusé par la lecture de Marx. C'est dans ces pages que l'on trouve l'explication du titre de ces entretiens : au sortir de la guerre, « il fallait faire mieux, et c'était à nous qu'il incombait de rendre le monde meilleur ». Cet impératif politique s'imposait avec évidence à une génération qui avait grandi sous le régime nazi. Il impliquait de rompre avec l'ancienne manière de philosopher, celle d'un Heidegger pensant seul l'époque, et exigeait de regarder en face un passé catastrophique qu'on voulait alors édulcorer, voire oublier en noyant la culpabilité allemande. C'est ce climat politique qui a conduit Habermas, auteur d'une thèse classique sur Schelling, à s'orienter vers la sociologie et les sciences humaines, moyen de donner des suites concrètes à l'impératif initial. En partant de l'analyse des aspects concrets des actes et des paroles des hommes, Habermas s'est ainsi attaché à dégager diverses formes de rationalité, d'abord celle à l'œuvre dans le positivisme. Cela l'a conduit à forger sa fameuse théorie de l'agir communicationnel (ou raison communicationnelle). L'accent y est mis sur l'entente recherchée par des hommes, censés coordonner leurs actions par le langage. Une « *raison intersubjective* » se constitue en quête d'un consensus argumenté dans le cadre d'une délibération démocratique donnant sa place à la « *contrainte sans contrainte du meilleur argument* ». En contrepoint, Habermas développa par la suite une critique de la

raison fonctionnaliste qui, à l'opposé de la raison communicationnelle, réduit la coordination sociale à des mécanismes impersonnels, non langagiers comme l'argent ou le pouvoir. Habermas s'est toute sa vie efforcé « de fonder l'once de confiance en la raison et le devoir de recourir à notre raison, qui nous prémunissent contre le penchant obscène, mais largement partagé parmi les intellectuels, consistant à se complaire dans un cynisme quiétiste et pédant ».

VOLONTÉ POPULAIRE ET AUTORITÉ DE LA LOI

Le pragmatisme de la pensée américaine et les méthodes de la pensée analytique anglo-saxonne du *linguistic turn* ont ensuite alimenté sa conception d'une raison « détranscendentalisée » où le renoncement à la prétention idéaliste de régenter d'avance le réel s'ancre dans les pratiques langagières et sociales concrètes des êtres humains. Politiquement, cela revenait à concilier par la discussion rationnelle républicanisme et libéralisme, chacune de ces orientations exigeant la primauté de leur principe de légitimation de la souveraineté populaire pour le premier, du « règne de la loi » pour le second. « La fondation d'une association volontaire

de citoyens libres et égaux se verrait mise en échec si la démocratie se voyait assujettie à l'autorité de la loi et tout autant si, à l'inverse, l'État de droit fondé sur les droits fondamentaux se trouvait livré à la volonté populaire. » Si la réalité politique de l'Union européenne gangrenée par une raison fonctionnaliste et bureaucratique met face à face les principes de l'État de droit et ceux de la souveraineté populaire, la faute ne lui en incombe pas. Habermas a toujours tenu à souligner la « co-originarité » des deux principes, car dans le processus politique l'un ne peut avoir une chance d'advenir qu'à la condition que l'autre soit réalisé. Habermas ne cache cependant pas son inquiétude, notamment dans les quelques pages consacrées à la situation en Ukraine et au constat de l'absence de pensée stratégique de l'Union européenne. Bref, Habermas a bien cherché à faire que quelque chose aille un peu mieux. ■

Jean Montenot



★★★★☆

« IL FALLAIT FAIRE MIEUX... ». ENTRETIENS AVEC STEFAN MÜLLER-DOOHM ET ROMAN YOS [« ES MUSSTE ETWAS BESSER WERDEN... ». GESPRÄCHE MIT STEFAN MÜLLER-DOOHM UND ROMAN YOS] JÜRGEN HABERMAS TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR FRÉDÉRIC JOLY, 240 P., GALLIMARD, 21 €

Ni pub ni soumis

« Un des buts de l'éducation devrait être de guérir les gens de l'habitude d'accepter comme vraies des propositions pour lesquelles il n'y a pas de preuves... » Appelé au début des années 1920 à s'exprimer lors d'une conférence sur le mélange de crédulité et de certitude irrationnelles qui façonnait déjà les opinions publiques de son temps, le philosophe et logicien britannique Bertrand Russell incriminait tour à tour les systèmes éducatifs des États modernes, lesquels étaient loin d'être idéologiquement neutres, mais aussi les techniques de propagande nées de l'essor de la publicité et la pression économique toute-puissante que ces États exerçaient sur leurs citoyens.



On croirait lire avec *Propagande officielle et pensée libre* un texte de circonstance décryptant la folie Maga et l'explosion tous azimuts de la désinformation et des théories du complot ! L'ouvrage est précédé d'une biographie d'un homme pugnace qui s'est engagé toute sa vie pour la liberté de pensée. ■

Jean-François Paillard



★★★★☆

PROPAGANDE OFFICIELLE ET PENSÉE LIBRE [FREE THOUGHT AND OFFICIAL PROPAGANDA] BERTRAND RUSSELL TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ANDRÉ BERNARD, 96 P., LA DÉCOUVERTE/ZONES, 14,50 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.



MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

La face « cachet » du sexe

Psychiatre à l'hôpital et fin observateur de la culture contemporaine, Jean-Victor Blanc signe avec *Des amours chimiques* un essai percutant sur le « chemsex », cette pratique qui consiste à consommer intentionnellement des drogues pour intensifier et prolonger les rapports sexuels, principalement chez les hommes gays. Son ouvrage, néanmoins, dépasse largement la description d'un phénomène marginal osant la question qui fâche : « Est-ce que les homosexuels vont bien ? » L'auteur dresse le constat d'un mal-être profond, nourri par la solitude, la honte et les violences sociales. En effet, « les hommes gays meurent plus souvent de suicide que du VIH ». Le chemsex apparaît alors comme un révélateur. Se refusant à toute approche moralisatrice, le médecin distingue ici les usages récréatifs des autres, problématiques, marqués par la perte de contrôle, l'addiction et les troubles psychiatriques. Dépression, anxiété ou bipolarité composent souvent ce qu'il nomme un « double diagnostic ». Il faut alors élargir la focale et se pencher sur la manière dont les nouveaux produits de synthèse, les applications de rencontres, les normes de virilité et, en fin de compte, une forme de capitalisme du désir composent un écosystème malade où « le sexe devient une transaction de plus » avec violences sexuelles à la clé. À la croisée de l'essai clinique et de l'analyse sociale, *Des amours chimiques* plaide pour une parole déstigmatisée et des soins adaptés. Et esquisse, en creux, une issue fragile : « L'amour sans chimie est une alchimie plus rare, et plus précieuse. »



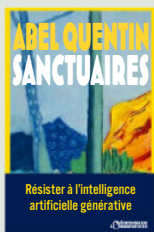
★★★★☆

DES AMOURS CHIMIQUES. LE FLEAU DU CHEMSEX JEAN-VICTOR BLANC 192 P., SEUIL, 18 €

QUE VAUT ?

L'ESSAI SUR L'IA D'ABEL QUENTIN

Le romancier du *Voyant d'Étampes* (2021) et de *Cabane* (2024) surprend avec *Sanctuaires*, un essai offensif consacré à l'intelligence artificielle générative. Loin d'un simple pamphlet technophobe, cet ouvrage se présente néanmoins comme un procès en règle du déploiement massif des grands modèles de langage, qui, à ses yeux, constitue une « impasse », voire un « futur obsolète ». Se mettant en scène dans un dialogue fictif avec « Michel Super », figure du technophile adepte des « bons usages », Quentin démontre méthodiquement que l'IA n'est pas un outil neutre. Danger pour la création, elle ne fera qu'homogénéiser la littérature. Il est particulièrement convaincant lorsqu'il aborde la sous-traitance cognitive, en s'appuyant sur des travaux scientifiques pour montrer comment l'intelligence artificielle appauvrit l'effort intellectuel : « *L'IA est une machine à homogénéiser.* » Et c'est, pour Abel Quentin, sans compter les enjeux politiques (dépolitisation, confiscation du débat par les experts) et écologiques, le déploiement massif de l'intelligence artificielle étant « incompatible avec la décarbonation ». On pourra reprocher à *Sanctuaire* ses saccades et une accumulation de références qui frôle la saturation. Mais l'essai a le mérite de proposer une issue : la création de « sanctuaires », d'espaces préservés de la machine, fondés sur la lenteur et la transmission. Solange Bied-Charretton



★★★★★

SANCTUAIRES

ABEL QUENTIN

352 P., L'OBSERVATOIRE,
20 €. EN LIBRAIRIES
LE 5 MAI.

STÉPHANIE ROZA • AMIRPASHA TAVAKKOLI

L'Iran ou le défi de la modernité

Le duo de chercheurs propose une histoire contemporaine de l'ancien royaume de Perse, scandée par l'alternance entre fascination et rejet de l'Occident.



« **S**euls les idiots peuvent croire à ce que les mollahs nous racontent depuis mille trois cents ans. » Voilà ce qu'écrivait en 1907 le journal iranien *Kokab dari*. Un an plus tôt, une révolution constitutionnelle avait établi la séparation des pouvoirs, l'égalité de tous devant la loi, un Code civil et la liberté de la presse. En 1979, l'un des projets les plus antidémocratiques de l'Histoire installait le régime des mollahs et la République islamique. Comment en est-on arrivé là, s'interrogent les universitaires Stéphanie Roza et Amirpasha Tavakkoli, dans *Lumières et anti-Lumières en Iran*, en remontant le fil de l'histoire du pays ?

La parenthèse libérale durera à peine quinze ans, entravée par l'impérialisme tsariste et britannique, l'hostilité du clergé chiite et la discorde chez ceux qui l'avaient portée sur les fonts baptismaux. Pourtant, les Pahlavi, la nouvelle dynastie parvenue au pouvoir par un coup d'État, n'auront de cesse de moderniser eux aussi le pays : égalité des sexes, accès à l'éducation, tolérance religieuse. Mais l'autoritarisme, la répression et l'indifférence à la justice sociale jetteront le discrédit sur la « révolution blanche ». Un épisode a particulièrement marqué les esprits : la mise à l'écart en 1953, sous la pression de Londres et Washington, du Premier ministre Mossadegh, un

nationaliste libéral laïque désireux de nationaliser le pétrole. C'est alors l'Occident tout entier qui a été rejeté au profit d'une radicalisation « antimoderne ». Celle-ci est d'abord portée par un mouvement islamiste en plein essor, dynamisé par le projet politique inédit des Frères musulmans (1928) : réunifier le monde musulman en un seul califat placé sous l'autorité de la charia. En parallèle, une partie de l'intelligentsia laïque engage un virage « nativiste », consistant à puiser dans l'histoire nationale un futur cadre politique. Cette quête conservatrice la fera converger avec le projet de Khomeyni, y compris dans sa « vindicte antisioniste éradicatrice ». Enfin, les organisations de gauche, à l'image des Moudjahidines du peuple, accepteront elles aussi une solution à dominante religieuse, au prétexte de la nature supposée révolutionnaire de l'islam. C'est ce cocktail inattendu qui imposera la « mollararchie ». ■ Emmanuel Hecht



★★★★★

LUMIÈRES ET ANTI-LUMIÈRES EN IRAN. UN SIÈCLE DE LUTTES POLITIQUES

STÉPHANIE ROZA,
AMIRPASHA TAVAKKOLI

304 P., PUF, 23 €

CLAUDE QUÉTEL

Führer épique

Cette biographie retrace bien la sombre épopée nazie, mais peine à saisir la psychologie de celui qui l'a menée.

Spécialiste de l'histoire de la médecine et de la psychiatrie, Claude Quéтел s'est pris de passion pour le III^e Reich et y a consacré plusieurs ouvrages. Il manquait sa vision de l'architecte du nazisme, il y est donc venu dans son dernier livre : une biographie de Hitler. Cette synthèse nous plonge dans le détail d'une existence en tentant de donner des clés de compréhension de l'itinéraire singulier d'un homme parti de peu, qui a fini par devenir l'incarnation du Diable dans la civilisation européenne. Écrit avec un style agréable, le texte de cet *Hitler* manque de sources de première main pour aborder les facettes plus personnelles de ce personnage dont la psychologie reste essentielle pour comprendre le régime construit de sa main. Ainsi ne voit-on pas les ordres spécifiques donnés pour les liquidations de masse et la Shoah, au point que ces passages paraissent des descriptifs généraux



plutôt qu'une réflexion sur la place réelle que Hitler occupe dans la mise en place de la destruction des Juifs d'Europe. Quelques lacunes se font jour, comme l'impasse sur les relations étranges entre Hitler et la noblesse, dont les travaux de Stephan Malinowski ont montré toute l'importance. Encore de nos jours, cette mémoire pèse sur l'identité allemande. Au total, on retrouve bien la sombre épopée raciste du xx^e siècle, et la folle guerre nazie. Mais la pierre attendue pour en donner une interprétation originale manque à l'édifice. ■ Fabrice d'Almeida



★★★★☆
HITLER
CLAUDE QUÉTEL
440 P., PERRIN, 22 €

Une histoire intellectuelle du fascisme

Philosophe et historien des idées, Lucien Jaume s'attaque au fascisme, dont on parle tant dans l'actualité. Pour comprendre ce concept, il part de ses origines italiennes et de ses fondateurs. On plonge ainsi dans la pensée de Mussolini, si marqué par Nietzsche. Puis on questionne l'œuvre de Giovanni Gentile, autoproclamé penseur fasciste, défenseur de la subordination des femmes. Dans cette *Vraie Nature du fascisme italien*, Jaume insiste sur la transformation de ce régime en une véritable religion politique. Et aborde d'autres facettes dérangeantes, dont son antisémitisme longtemps nié après 1945. L'ouvrage, qui constitue la biographie d'une idéologie politique, stimule le lecteur tant l'auteur montre la part irrémédiable d'incarnation qui en est à la source. ■ F.d'A.



★★★★☆
LA VRAIE NATURE DU FASCISME ITALIEN
LUCIEN JAUME
320 P., TALLANDIER,
24,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 28 MAI.

ET AUSSI...

★★★★☆

SISSI. LA FABRIQUE D'UN MALHEUR
LAURÈNE VERNET
208 P., LA TRIBU, 19 €

« Si elle lisait ces lignes, Élisabeth serait certainement furieuse. Elle n'aimerait pas qu'on l'appelle Sissi. » L'impératrice Élisabeth d'Autriche abhorrait ce surnom allemand et préférait signer « Erszébet », son nom en hongrois, langue et culture qu'elle chérissait profondément. De la même manière, le mythe forgé de son vivant – celui d'une femme magnifique et lumineuse, prisonnière d'une étiquette de cour boursoufflée et rigide, et accablée par une série de drames familiaux – biaise la manière d'entrer dans sa propre réalité. Dans ce texte, qui aborde la vie de l'impératrice à travers des tableaux intimes ponctués d'extraits de ses propres poèmes, se dessine le portrait d'une femme malade, qui se défend contre ses tourments avec une dureté implacable – d'abord contre elle-même, mais pas uniquement. Eugénie Bourlet



★★★★☆

EINSTEIN À JÉRUSALEM. UN RÊVE DE PAIX
SIMON VAILLE
352 P., LA TRIBU, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MAI.

En novembre 1952, après la mort de Chaïm Weizmann, le premier dirigeant de l'État d'Israël, David Ben Gourion, propose le poste, honorifique, à Einstein. L'inventeur de la relativité, alors âgé de 73 ans, ne mettra que quelques heures pour refuser. Toute sa vie, il avait aidé sa tribu à relever la tête contre ses malheurs. Mais il rejetait l'idée d'une nation juive, porteuse de guerre. Son sionisme était spirituel : il voyait Israël comme la démonstration pacifique des qualités de son peuple, au sein d'une entité laïque binationale juive-arabe. C'est l'histoire de cette position que retrace Simon Veille dans un livre informé. À méditer à l'heure où toute critique de la politique israélienne passe, aux yeux de certains, pour de l'antisémitisme... Patrice Bollon

PIERRE-OLIVIER DITTMAR • HÉLOÏSE CHOCHOIS • FRÉDÉRIC KECK

La nouvelle Arche de Noé

Une savante étude de la vision médiévale des animaux et un essai graphique sur la responsabilité des hommes dans le développement des « zoonoses », les maladies qu'ils nous transmettent, pointent l'urgence de reconfigurer en profondeur nos liens avec eux.



Depuis que l'homme est apparu sur Terre, les animaux concrets, mammifères, oiseaux, poissons, etc., existent, mais pas « l'Animal » en tant que catégorie négative de l'Homme : tel est le point de départ paradoxal de la réflexion textuelle et iconographique passionnante, quoique par instants un peu confuse, de l'historien Pierre-Olivier Dittmar dans *L'Invention de l'animal*. Il situe cette « mutation anthropologique » quelque part entre les XII^e et XIV^e siècles, et en déploie les effets quant à la conception de l'homme comme un « hybride », écartelé entre une « essence humaine » raisonnable et sa « part bestiale » due à ses passions, avant tout sexuelles.

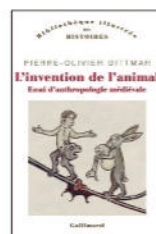
Reprenons : notre vision des animaux s'ancrait alors – et s'ancre encore – dans les choix opérés par la religion chrétienne. À rebours du judaïsme puis de l'islam, elle a

rompu avec les sacrifices animaux et les interdits alimentaires. Le christianisme est un « anthropocentrisme » : l'Homme domine les animaux à la manière de pures « ressources », avec une césure entre ceux qu'il domestique, le « pecus » (bétail), et les « bestiae » indomptables. C'est du reflux progressif des croyances que naîtra, selon Dittmar, l'avènement de l'Animal versus l'Homme – un processus qui culminera aux XVI^e-XVIII^e siècles avec l'instauration du « Grand Partage » entre nature brute et culture civilisatrice. Triomphe dès lors le mythe, toujours actif, de « l'exception humaine », avec la surexploitation de notre environnement qui en découle...

LE FAUX PROCÈS FAIT AUX ANIMAUX

Tel est le thème des *Animaux malades des humains*, de la graphiste Héloïse

Chochois sur un argument du philosophe et anthropologue Frédéric Keck : accuser certains animaux lointains de nous rendre malades est un faux procès, si tant est qu'avec la déforestation c'est nous qui leur ayons donné la possibilité de nous contaminer. Bref, plus que des agresseurs, ce sont nos victimes. À l'ancienne domination, il faut donc substituer la conscience de nos interrelations. Car, face à ce nouveau Déluge qu'est la catastrophe écologique, c'est ensemble que nous nous sauverons tous. Un nouveau contrat entre animaux et humains est requis. L'une des tâches majeures du XXI^e siècle. ■ Patrice Bollon



★★★★☆

L'INVENTION DE L'ANIMAL.
ESSAI D'ANTHROPOLOGIE
MÉDIÉVALE
PIERRE-OLIVIER DITTMAR
448 P., GALLIMARD, 32 €



★★★★☆

**LES ANIMAUX MALADES
DES HUMAINS. AU PROCÈS
DES ZOOZOSES**
HÉLOÏSE CHOCHOIS,
FRÉDÉRIC KECK
128 P., DELCOURT/LA
DÉCOUVERTE, 22,50 €

Tu ne sais rien, Jon Snow !

Habituellement, on parle de tout ce que l'on sait sur l'Univers. Et si l'on faisait un petit pas de côté pour se pencher sur... tout ce que l'on ne connaît pas ? Car la science, c'est aussi – voire surtout – les zones d'ombre. En réalité, les scientifiques sont même face à un problème : plus le cosmos se dévoile, plus il s'avère énigmatique. L'exemple le plus frappant peut-être est celui de la matière visible – atomes, galaxies, étoiles... – qui « ne représente qu'une toute petite fraction de la masse totale du cosmos ». Ainsi, « l'Univers semble dominé par le côté obscur », ironisent les auteurs. *L'Univers incompris* dresse une cartographie passionnante de l'inconnu, comme dans un polar où chaque indice ne fait qu'épaissir le mystère. Cette enquête aux nombreuses hypothèses intrigue et captive. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★★☆

**L'UNIVERS
INCOMPRIS.**
LUMIÈRE SUR LES
ZONES D'OMBRE
DU COSMOS
SÉBASTIEN
CARASSOU, JEAN-
PHILIPPE UZAN
412 P., LES ARÈNES,
23 €



Le monopole du cœur

Et si l'amour était capable d'animer, non seulement notre être et nos relations avec les autres, mais aussi de créer des objets, des entreprises, des États ? Dans ce *Traité sur l'amour moderne*, Emanuele Coccia fait le pari que l'amour établi comme blessé, endommagé par la sociologie moderne, n'est que celui du sentiment pur et désintéressé. En le considérant comme désir de relation à l'origine du monde et puissance de participation à tout ce qui nous entoure, le philosophe dynamite cette vision romantique, brisée par une histoire marquée par les violences et les dominations d'un côté, absorbée de l'autre par les logiques du libéralisme de marché. Pris dans un ensemble de références hétéroclites, des doctrines philosophiques classiques – Augustin, Marx ou Freud – en passant par David Bowie, l'écrivaine Sally Rooney ou le directeur artistique de Gucci Alessandro Michele, l'amour ne s'oppose plus ici à l'économie ni ne s'y dissout, mais devient un désir de faire le bien qui dirige tout, principe moteur de toute action, dont le mal ne serait qu'un « excès ». Un pari lui-même un peu osé, qui, s'il touche déjà à de nombreux aspects (l'identité, la sexualité, la technologie, le cosmos...) gagnerait à les développer. ■

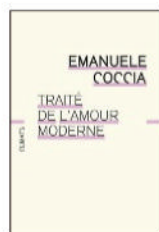
Eugénie Bourlet



Syndrome de Calimero

Le *Sentiment d'injustice*, qui titre cet essai, est peut-être l'une des émotions les moins bien comprises. Stéphanie Hahusseau, psychiatre et psychothérapeute, s'en empare avec la rigueur qu'on lui connaît. « *Le ressentiment, c'est la rancune, la méfiance et la suspicion que l'on porte envers ceux qui nous ont blessés* » ; mais d'où vient ce glissement entre une blessure réelle ou supposée et cette gangue d'amertume qui finit par tout teinter ? L'autrice remonte le fil des croyances et des schémas de pensée, mobilisant les apports des neurosciences et de la psychologie cognitive sans sacrifier l'accessibilité. Cet ouvrage se distingue par le refus du biais victimaire, l'autrice déplaçant le regard vers soi et la possibilité d'un esprit critique lucide. Elle convoque l'intéroception – perception des signaux corporels internes – pour expliquer la cruelle vague qui nous coupe de notre corps, véritable court-circuit émotionnel souvent appris depuis l'enfance. La troisième partie de l'ouvrage propose des axes salvateurs, afin de « *trouver le caillou responsable de l'avalanche* ». Après *Laisser vivre ses émotions* ou *Comment ne plus subir*, l'autrice assied sa pertinence dans le paysage du livre de santé mentale, à la fois clinicienne et pédagogue. ■

Sophie Di Malta



★★★★★
TRAITÉ DE L'AMOUR MODERNE
EMANUELE COCCIA
288 P., CLIMATS, 22 €



★★★★★
LE SENTIMENT D'INJUSTICE.
SORTIR DE L'AMERTUME
ET DU RESSENTIMENT
STÉPHANIE HAHUSSEAU
352 P., ODILE JACOB, 23,90 €

3 RAISONS DE LIRE

LES MÈRES JUIVES DE BRUNO HALIOUA

Une ambition qui dépasse le pittoresque

Dans *Les Mères juives*, Bruno Halioua explore cette figure de la mère que la littérature populaire a souvent réduite à une caricature possessive et qui méritait qu'on la lise autrement ; c'est ce que fait cet essai qui ne verse jamais dans l'hagiographie.

Une construction originale

L'auteur entreprend cette réhabilitation dans une construction de chapitres fonctionnant comme des commandements ; ils sont seize, de l'amour inconditionnel à l'humour ou la culpabilisation. Ainsi d'Eugénie Garsin, mère de Modigliani, qui promet à son fils fiévreux : « *Quand tu seras guéri, je t'achèterai un crayon à dessin* » ; Gertrude Kubrick, qui perçut dans l'indiscipline scolaire de Stanley le signe d'un esprit libre ; Martha Arendt, convaincue pour Hannah que « *le savoir est ce que personne ne peut te retirer, même lorsque tout le reste t'est arraché* ».

Un livre qui parle à tous

Le médecin et historien convoque ainsi des destins de mères réelles, architectes silencieuses de destins exceptionnels, telle Pauline Einstein, qui initia le petit Albert au violon, persuadée que la musique structurerait sa pensée. La troisième qualité de ce livre est la plus durable : en montrant la richesse de l'exigence maternelle dans l'éducation, Bruno Halioua transcende son sujet et parle à tous.

S.D.M.



★★★★★
LES MÈRES JUIVES.
16 COMMANDEMENTS
POUR UN ENFANT
PARFAIT !
BRUNO HALIOUA
374 P., FAYARD, 20,90 €. EN LIBRAIRIES LE 13 MAI.

3 POCHES EN PLUS

★★★★★

DÉSAIMER

FABIENNE BRUGÈRE

240 P., CHAMPS, 8,60 €

Rupture, séparation, deuil, exil... autant de manières de vivre la perte qui obligent l'individu à se définir autrement pour se reconstruire. S'il en explore librement les contours, *Désaimer* a tout d'un « manuel qui permet de sortir de l'affliction ». En autant de scènes qui retracent les premiers sursauts de la crise jusqu'au vide final qui appelle de nouvelles manières d'aimer, Fabienne Brugère touche au commun de cette expérience ô combien solitaire. Eugénie Bourlet

★★★★★

DE COMBIEN D'AVERTISSEMENTS AVONS-NOUS BESOIN ?

ROMAIN GARY

80 P., FOLIO, 3 €

Deux de ces trois « courts essais d'écologie » ont paru en 1962 et 1967 dans le magazine *Life*, le troisième en 1974 en introduction d'un livre sur les espèces en voie de disparition. Plaidoyer pour le monde sauvage, responsabilité de l'homme dans sa destruction... Romain Gary nous livre ici une pensée qui reliait déjà nature et culture et qu'on qualifiait à l'époque avec condescendance « d'environmentaliste ». Jean-François Paillard

★★★★★

LE SIÈGE DE LENINGRAD

SARAH GRUSZKA

368 P., TEXTO, 11 €. EN LIBRAIRIES LE 14 MAI.

Ce livre sur la Seconde Guerre mondiale est essentiel. L'armée allemande encercle Leningrad entre juin 1941 et janvier 1944. Trois millions d'habitants que les autorités soviétiques n'ont pas évacués à temps. Les morts s'empilent : plus d'un million huit cent mille. Le texte parcourt les journaux intimes d'habitants. On touche du doigt l'abnégation et l'horreur : la faim, le cannibalisme, la cruauté des autorités ou le marché noir. De cette lecture, on ressort troublé en pensant aux conflits actuels, à ces villes où pleuvent les bombes, en pleine répression par des régimes totalitaires.

Fabrice d'Almeida

ANNE BRINGAULT • BENJAMIN CRETENAND
MARIE TREIBERT

Le moment ou jamais

Il y a urgence pour agir face au changement climatique car nous faisons partie du vivant. Voilà ce qui ressort de la lecture croisée de *France. Urgence climat* et du *Scarabée volant*.

« Nous sommes à un moment charnière. » La première phrase, écrite par la paléoclimatologue Valérie Masson-Delmotte, pose le décor. Le changement climatique est une réalité qui frappe à nos portes. *France. Urgence climat*, signé Anne Bringault et Benjamin Crettenand, offre une perspective très concrète : les conséquences du dérèglement, région par région, en France. Cette description à l'échelle locale est d'autant plus importante qu'elle se doit de participer à une prise de conscience : « Les enjeux liés au changement climatique, et les enjeux du choix des réponses face au changement climatique, sont profondément démocratiques », rappelle Valérie Masson-Delmotte. Cet ouvrage est si frappant de précision qu'il joue ainsi pleinement son rôle démocratique, d'autant plus qu'on peut en saluer l'accessibilité scientifique grâce à un véritable effort de vulgarisation. C'est là que l'on constate toute l'importance du changement d'échelle dans la transmission des connaissances.

Changer de perspective, voilà qui participe aussi à la lutte écologique. C'est à cette transformation du regard sur le vivant qu'œuvre la vulgarisatrice Marie Treibert. Une ambition qui prend racine dans son enfance et sa passion pour les mal-aimés (bien à tort) : les insectes. Minuscules, ils ne le sont qu'en taille. Du haut de leurs quelques centimètres, ils ont beaucoup à nous apprendre, à l'image de ce scarabée, le lucane cerf-volant. « Il aiguise ma



curiosité, m'oblige à changer d'échelle, à regarder le vivant de plus près, plus bas, plus lentement », écrit Marie Treibert. « Il m'enseigne que la force n'est pas toujours élégante, qu'elle peut être lourde, bruyante, obstinée... et pourtant capable de s'élever. » L'autrice nous transmet tout à la fois son expérience intime et ses connaissances : *Le Scarabée volant* est une ode aux insectes et, surtout, une ode au vivant. Comme dans un conte à la Miyazaki, le constat est finalement plus large : nous faisons partie du vivant. La séparation de notre planète en différents « royaumes » ne fait plus sens. L'urgence écologique est globale. Il n'est pas question de sauver la planète ou l'humanité, il est question de rétablir un système sain pour soutenir la vie. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★★★

FRANCE. URGENCE CLIMAT

ANNE BRINGAULT,
BENJAMIN CRETENAND

288 P., TALLANDIER, 19,90 €



★★★★★

LE SCARABÉE VOLANT

MARIE TREIBERT

240 P., JC LATTÈS/BESTIAL, 19 €

MURIEL GILBERT



En toute discrétion

Quand on rencontre une nouvelle personne, tôt ou tard vient ce moment où l'on se demande mutuellement ce que l'on fait « dans la vie ». Drôle d'expression, au passage. « Dans la vie », je me balade nez au vent sur le port de La Rochelle, je me brosse les dents, je « like » des vidéos de petits chiens sur les réseaux sociaux, je lis des romans en déroulant des rouleaux de réglisse... ah oui, et je suis correctrice. Mais revenons à mon nouvel « ami ». Au moment où je réponds que je suis correctrice, il n'est pas rare que son œil se vide. Il ne comprend pas. Parfois, il tente : « Tu corriges les copies... du bac ? » Et quand je précise que je suis correctrice au journal *Le Monde* : « Mais, euh... ça fait des fautes, un journaliste ? ! » Oh que oui. Tout le monde fait des fautes. Les meilleurs journalistes, les plus grands écrivains ont toujours fait corriger leur prose. On trouve même, paraît-il, des traces de corrections sur les hiéroglyphes des pyramides d'Égypte. Dès lors qu'il existe une norme, il existe des fautes – des erreurs, si l'on préfère, en tout cas des graphies qui s'écarteront de la norme. Or, figurez-vous, les fautes me démangent. Les corriger est un soulagement – un genre de TOC. Un petit jeu aussi. Comme un quiz pour le commun des mortels (un seul « z » à « quiz », hein ?). Or, l'une des qualités essentielles du correcteur – au-delà d'une orthographe en béton couplée à un flair de chien des stup pour détecter la coquille – est la discrétion. Pas question d'aller crier sur les toits que tel reporter de renom est dysorthographique ou que l'on a dû remettre d'équerre la moitié des participes passés du dernier Goncourt – ou Renaudot, ou Femina, je ne dénonce personne, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

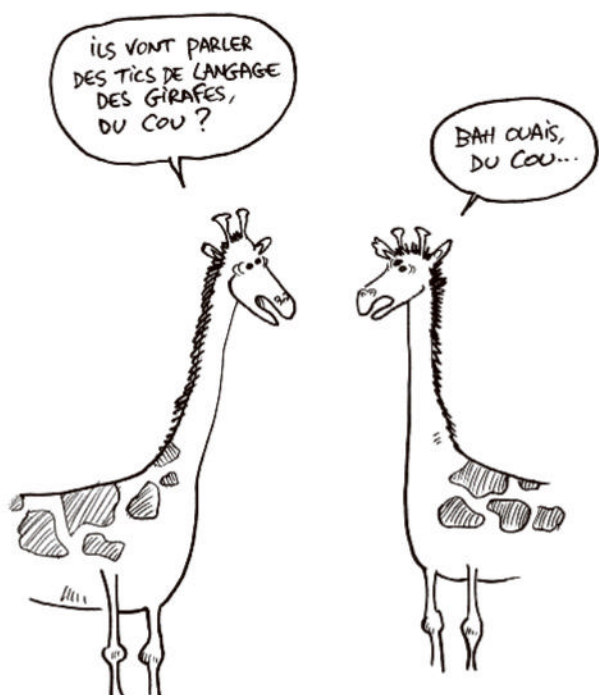
Le revers de cette médaille, c'est la malédiction inhérente à cet entraînement olympique à la détection des erreurs : le

correcteur les voit partout, les erreurs. Pas juste dans l'article ou le roman qu'il est censé corriger. En tout cas, *je* les vois partout. Mon radar interne ne se débranche pas quand je sors du journal. Sur les plaques de rue, dans les discours présidentiels, dans les sous-titres des séries télé, à la carte des restaurants – grands dieux, la carte des restaurants ! C'est sans fin. Là, impossible de soulager la démangeaison. Essayez de faire remarquer au serveur du bistrot que « basilic » se termine par « que » uniquement s'il s'agit d'un lieu de

culte, pas d'une plante aromatique accompagnant délicieusement la pasta. Ou aux voisins qui vous ont invitée ingénument à prendre l'apéro que, le nom de la monnaie européenne ne commençant pas par une consonne, quand on parle de « deux euros » ou de « cent euros », la liaison s'impose, nom d'un chien (comme avec deux ans ou cent ans). Ils risquent de vous jeter dehors. Et ils n'auraient pas tort. Mais se taire, quel exercice !

Dernier trauma en date ? La remise du Grand Prix RTL-Lire Magazine au beau roman *On l'appelait Bennie Diamond*, de Michaël Dichter (*lire page 102*). En tant que membre du jury, j'assistais à la cérémonie. Sur scène, quelqu'un (non, je ne dirai pas qui) a fait remarquer qu'il fallait éviter de « spolier l'intrigue ». Je n'ai pas levé la main pour dire que « spolier » n'est pas « spoiler ». Et que, par ailleurs, les Québécois ont trouvé un merveilleux mot-valise pour désigner le fait de « révéler un élément clé de l'intrigue d'une œuvre au point de gâcher à autrui [...] le plaisir de la découverte » (Larousse) : c'est « divulgâcher ». Non. Je n'ai rien dit. ■

* Muriel Gilbert est correctrice au *Monde*, chroniqueuse dans l'émission *RTL-Matin Week-end* avec « Un bonbon sur la langue » et autrice de nombreux livres sur la langue française.



Molière, reviens?

Nous ne doutons pas un instant qu'il faille toujours lire ceux (et celles, jugez par là de notre ouverture d'esprit) qui ne pensent pas comme nous. Surtout quand ils (tout court, tout esprit un peu vif aura cette fois deviné que les dames faisaient partie du nombre) ont le talent d'Anne Abeillé et de Julie Neveux. Ces dernières, formation de linguiste oblige, connaissent leur français sur le bout des ongles et savent à l'occasion teinter leur atterrement de façade d'un humour qui échappe aux sarcasmes de l'ironie. Au besoin, comme c'est le cas de la seconde nommée, en appelant à la rescousse Jul (pas le rappeur, le dessinateur !). Non que l'on eût besoin que l'on nous fit un croquis (pardon pour ces imparfaits du subjonctif dont nous usons, pour notre part, sans provocation aucune : à la troisième personne du singulier, ils nous

apparaissent moins grotesques qu'élégants), mais parce que deux armes de trait vaudront toujours mieux qu'une.

C'est peu dire que *La grammaire se rebelle* et *Avec la langue. Manuel de survie linguistique* chassent sur les mêmes terres. Il s'agit là comme ici de se récrier contre cette « langue de Molière » fantasmée plus que réelle, qui revient trop souvent sur les lèvres présumées gercées des traditionalistes. De déplorer cette « insécurité linguistique » dans laquelle serait condamné à vivre l'usager d'aujourd'hui, immédiatement brocardé dès qu'il ne se plie pas de bonne grâce (c'est-à-dire souvent) aux diktats d'un purisme prétentieux qui parle de ce qu'il ne connaît pas. De s'apitoyer sur le sort d'un idiome que l'on ne laisse pas vivre sa vie ; d'une expression dont on s'acharne à gommer toute spontanéité et, partant, toute créativité ; d'un oral outragé, brisé, martyrisé par un écrit dont il peine à se libérer. De l'avis des autrices, il serait grand temps de substituer à ces coquecigrues d'un autre âge (la mise à l'index de *malgré que*, on ne se rappelle pas de quelque chose, à vélo plutôt qu'en vélo, etc.) des « règles robustes », entendez fondées moins sur l'arbitraire et les caprices de grammairiens aigris que sur l'usage. Et l'on ne parle pas ici du « bon », celui dont se réclamait en son temps un Grevisse sur la bonne voie mais par trop influencé, au bout du compte, par ses convictions personnelles.

À ces actes d'accusation dûment étayés par une documentation solide, il serait, sinon toujours aisé, du moins souhaitable de répondre, mais nous répugnons à le faire à chaud, dans le cadre d'un article dont le lecteur est en droit d'attendre une recension neutre et objective. La place nous manquant de toute façon, après l'imposant « exposé des motifs » qui précède, nous nous proposons de le faire dans cette même page le mois prochain, ce qui, entre-temps, permettra à chacun de se forger une opinion qui ne doive rien à nos préjugés. Bref, courez acheter les deux livres et on y revient... sans faute ! ■

Bruno Dewaele



LA GRAMMAIRE SE REBELLE

ANNE ABEILLÉ

224 P., LE ROBERT, 16,90 €

AVEC LA LANGUE. MANUEL DE SURVIE LINGUISTIQUE

JULIE NEVEUX, JUL

240 P., GRASSET, 20 €

À LIRE ALORS, CE NIVEAU ?

Dans le domaine de l'orthographe comme dans nombre d'autres, c'est bien connu, ce sont souvent ceux qui en parlent le plus qui en font le moins : c'est que, dans les deux camps, passion et idéologie ont tôt fait de l'emporter sur les faits ! Revenir à ces derniers et à eux seuls, c'est ce que nous propose le linguiste et statisticien Jean-Pierre Jeanteau, ancien membre de la direction de l'évaluation et de la prospective au ministère de l'Éducation nationale, familier des évaluations PISA, avec *L'Orthographe chez les adultes des années 2020*. Cela ne peut se faire que par le biais d'une enquête scientifique, en l'occurrence menée sur un échantillon représentatif de quelque 4 500 adultes, en Centre-Val de Loire et en Occitanie. Si l'ensemble, on s'en serait douté, ne se dévore pas forcément comme un roman, il permettra au lecteur soucieux de ne pas jouer les moutons de Panurge de se faire une religion et de statuer enfin sur la véracité de ces serpents de mer que sont différences de maîtrise selon le sexe, l'âge ou la région. Un livre exigeant, donc, mais ô combien utile ! ■



L'ORTHOGRAPE CHEZ LES ADULTES DES ANNÉES 2020

JEAN-PIERRE JEANTEAU

332 P., L'HARMATTAN, 34 €

B.D.

→ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

LE ou LA France libre ?



du France libre ou de la France libre ? L'Académie, pour une fois, n'a pas, au risque de brûler ses vaisseaux, tardé à prendre position : ce sera *la*, au contraire du feu France, et au nom, nous explique-t-elle, d'une tradition bien établie pour les navires de la Marine nationale. Même son de sirène du côté du *Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale* : « L'article qui précède le nom propre français prend le genre

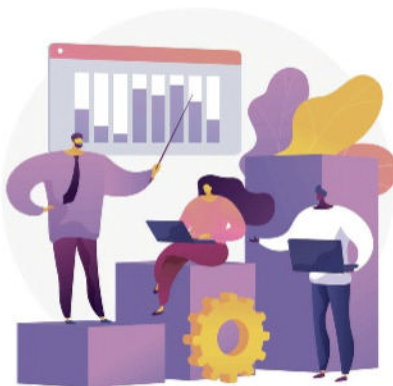
de celui-ci. » Dont acte. Il ne restera plus qu'à mettre d'accord les différents organes de la presse écrite sur l'épineux problème de l'éventuelle majuscule à l'adjectif *libre*. Gageons qu'elle l'emportera souvent, dans l'environnement d'une culture anglo-saxonne qui tend à en user et en abuser, mais, typographiquement parlant, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y aurait là aussi un sujet ! ■ B.D.

de celui-ci. » Dont acte. Il ne restera plus qu'à mettre d'accord les différents organes de la presse écrite sur l'épineux problème de l'éventuelle majuscule à l'adjectif *libre*. Gageons qu'elle l'emportera souvent, dans l'environnement d'une culture anglo-saxonne qui tend à en user et en abuser, mais, typographiquement parlant, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y aurait là aussi un sujet ! ■ B.D.

→ LE VOCABLE DU MOIS

Benchmarking

Gageons que beaucoup s'étrangleront de nous voir dérouler ainsi le tapis rouge devant un mot anglais ! Trop heureux si les mêmes ne s'étonnent pas, par-dessus le marché, de son actualité toute relative, le drôle sévissant depuis un quart de siècle dans la bouche de quiconque met un point d'honneur à jacter branché. Ils auraient deux fois raison si nous ne l'avions pas entendu employer d'une façon qui représente peut-être le dernier et pire avatar de l'anglicisation de notre lexique. Que l'on en juge : la journaliste a d'abord parlé d'étude comparative (ou d'analyse comparative ou de tableau comparatif : si l'adjectif ne fait aucun doute, le substantif nous échappe, et cela n'a guère d'importance), pour préciser dans la foulée « *ce que l'on appelle aujourd'hui le benchmarking* », à l'intention de tous ceux,



supposés nombreux, qui n'auraient pas compris ce que l'on venait d'exprimer dans leur langue maternelle. C'est dire à quelles extrémités nous en sommes réduits désormais : à traduire l'expression française en anglais afin qu'elle soit accessible au vulgum pecus. C'est dire aussi la mauvaise conscience qui est de plus en plus la nôtre : tout juste si l'on n'en vient pas à présenter ses excuses pour avoir osé parler français ! ■ B.D.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE



LORRAINE FOUCHET

« Mamam »

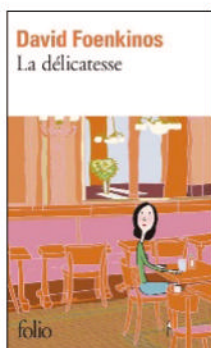
« En bonne écrivaine, je triche un peu : j'ai deux mots préférés, intimement liés. Le premier est « *mamam* » (prononcé « mémam »), qui signifie « *maman* » sur l'île bretonne de Groix. J'ai 69 ans et, depuis septembre dernier, je suis devenue mère. J'ai adopté la fille d'une fidèle amie, car on l'ignore souvent mais, en France, il est possible d'avoir jusqu'à quatre parents. Je l'ai vue grandir, nous avons tissé un lien, et elle a désormais deux mamans. L'amour ne se partage pas comme un gâteau d'anniversaire aux parts limitées, ni comme un théâtre qui afficherait soudain complet : il est infini. Je me sens *maman*, et cela a bousculé mes lignes. Le second mot est « *mazad* » (prononcé « mézad » en groisillon), qui signifie « *papa* ». Dans mon dernier roman, j'aborde l'adoption à travers le lien unique entre un jeune garçon et son parrain, qui découvrent eux aussi que leur pays permet d'avoir plus de deux parents. Bien sûr, ce mot me ramène également à mon propre père. Nous avons eu le temps de nous aimer, bien moins celui de nous parler. Parmi ses amis figuraient André Malraux, Saint-Exupéry, Alexandra David-Neel ou encore François Mauriac. Écrire, c'est aussi une manière de me rapprocher de lui »

Propos recueillis par Marie Jouvain



→ Dernière parution :
Du goût pour le bonheur
(Héloïse d'Ormesson)





Une bonne correction

Notre numéro d'avril s'est ouvert sur un « grand entretien » avec David Foenkinos. Repérez-vous à la première lecture les neuf coquilles qui se sont glissées dans cet extrait de sa célèbre *Délicatesse* ?

« "Ce n'est pas grave", dit Nathalie en remarquant la mine catastrophée de Markus.

Bien sur que non : ce n'était pas grave. C'était tragique.

Le rouge le renvoyait à Brigitte. À la vision des femmes du monde entier qui le rejetaient. Un ricanement bourdonnait

dans ses oreilles. Les images de tous ces malaises remontaient en lui : il était un enfant qu'on moquait dans la cour d'école, il était un militaire qu'on bizuthait, il était un touriste qu'on n'arnaquait. Voilà ce que représentait l'avancée de la tâche rouge sur la nappe blanche. Il imaginait que le monde l'observait, le monde chuchottait sur son passage. Il flottait dans son costume de séducteur. Rien ne pouvait arrêter cette dérive paranoïaque. Dérive annoncée par la mélancholie, et le simple sentiment de penser le passé tel un refuge. À cet instant, le présent n'existait plus. Nathalie était une ombre, un fantôme du monde féminin. »

Chapeau bas ?

La Pentecôte à venir y est-elle pour quelque chose ? On a abusé de l'accent circonflexe dans la liste qui suit... Pour lesquels de ces huit mots ne s'imposait-il décidément pas ?

- A. accôtelement; B. accôtoir; C. biscôteau; D. côteau;
E. côtelette; F. côterie; G. entrecôte; H. surcôte.

Le mot mystère

Il paraît que ma feuille stimule la mémoire de ceux dont je suis la tasse de thé. C'est heureux, car même eux intervertissent avec brio les deux consonnes qui précèdent mon « o » final. Je dois reconnaître que la prononciation n'aide pas. M'avez-vous reconnu ?

Pas de mai qui tienne !

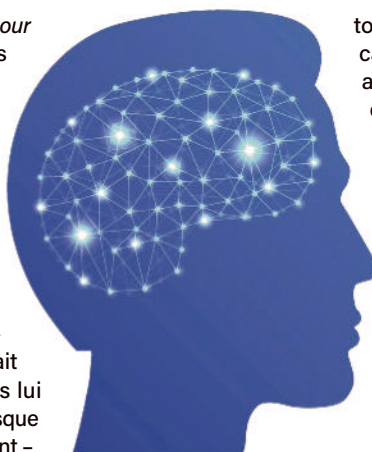
Retrouverez-vous, à l'aide de leur définition, ces six mots qui ont pour point commun de réchauffer le mois de mai dans leur sein ?

1. __ M A I _ Jamais en dessous de la ceinture.
2. M A I _ _ _ _ Et en plus, il parle !
3. _ _ _ M A I _ _ C'est ma cousine.
4. _ _ _ _ M A I _ _ Elle a ses règles.
5. _ _ _ _ _ M A I _ Gage de rapidité.
6. _ _ _ M A I _ _ _ _ Se pend quand on arrive.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Tête à tête

« **U**n chef, disait Jacques Chirac, c'est fait pour cheffer. » « Cheffer », bien sûr, n'est pas dans le dictionnaire. Mais s'il y entrait un jour, il y rejoindrait, aux côtés de « chef », la longue liste des dérivés de *caput*. En latin, ce mot a deux sens qui ne cessent de s'entremêler : « tête » et, par extension, « ce qui est placé à l'extrémité », spatialement ou hiérarchiquement. C'est de là que nous viennent, au terme d'une longue évolution phonétique, « opiner du chef », « couvre-chef » et, naturellement, le « chef » comme dépositaire de l'autorité. Si ce chef fait des caprices, c'est que des désirs étranges lui montent à la caboche ; s'il est incompetent, il risque de faire capoter – de faire plonger la tête en avant –



tout ce qu'il entreprend. S'il est riche, il aura du capital (part première d'un bien, par opposition aux intérêts qu'il génère). S'il achète un bateau, espérons pour lui qu'il saura garder le cap (la direction vers laquelle pointe l'avant du bateau) sans chavirer (se retrouver la tête en bas). Mais souhaitons-lui au premier chef de ne jamais encourir la peine capitale, la plus importante de toutes, celle qui coûte la tête... N'en jetons plus ! L'énumération devient fastidieuse et il serait vain de vouloir l'achever. Achever, tiens... Mais qui voilà ? *Caput*, bien sûr. Car « achever une action », en français médiéval, c'est la mener *a chief*, c'est-à-dire jusqu'à son extrémité... Décidément, on n'en finit jamais avec le latin. ■

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« C'est alors qu'elle le vit.
Il était là, assis derrière
l'ambassadeur de Russie, jambes
croisées, sourire narquois. »

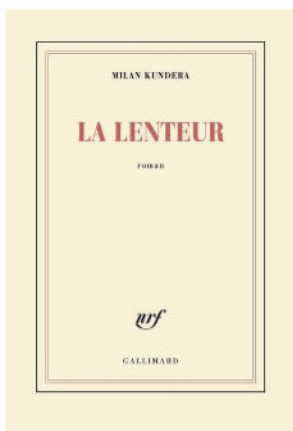
La Négociatrice
Conte glaciaire

Ghita El Khyari, 2025



Le Prieur de Bethléem
Le bruit de l'éphémère

Yasmina Khadra, Flammarion, 2026



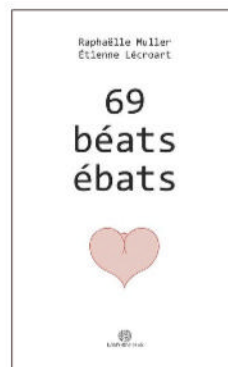
« Quand un homme
veut se rappeler
quelque chose,
machinalement il ralentit
son pas. »

La Lenteur
naturelle

Milan Kundera, Gallimard, 1995

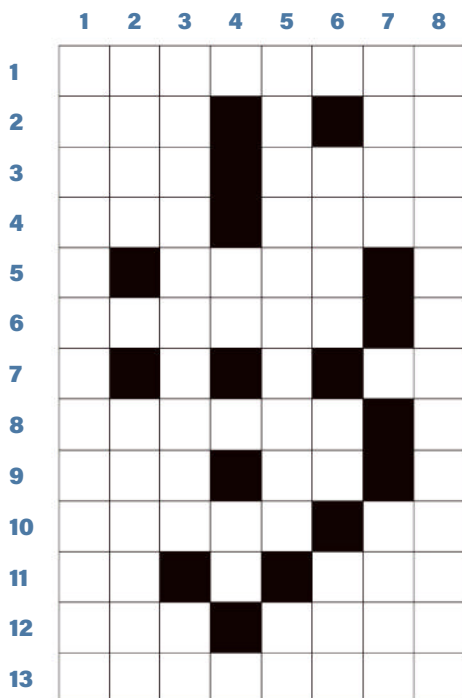
Houellebecq
Quel bel écho !

Combat toujours perdant, Flammarion, 2026



Le soixante-neuf
Ou enfin l'extase

Raphaëlle Muller, Étienne Lécroart, 69 béats ébats,
Labyrinthes, 2026



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. On peut y voir les bandes des cinés. **2.** Siffla. De droite à gauche, et phonétiquement, viande finement coupée. **3.** Sigle d'une fédération éphémère des années 1960. Héroïne de Pasternak. **4.** Subdivision, ici perturbée, du pays nantais. Il se tient de très près au Coran. **5.** En un certain sens, pour lui, Cuzco fut capitale. **6.** Homme d'affaires influent et puissant. **7.** Phonétiquement, attraper. **8.** Couverts de champignons. **9.** Père de mule. Au bout de l'allée. **10.** Vérifications du niveau. Parcouru. **11.** En texto, cité dans les Yvelines. Sans mélange. **12.** Une des Cyclades. Point de visée. **13.** Hugo et Huysmans ont employé ce pluriel pour l'espace céleste.

Verticalement

1. On ne doit pas y chercher des modernes. **2.** Des couleurs pour Rimbaud... mais dans quel ordre ? De bas en haut, on lui doit une fameuse carte. **3.** Spectacles d'exception chez les Romains. Abréviation pour les vagemestres. **4.** Élément signifiant « avec ». Phonétiquement, repas du nourrisson. **5.** Revirements, rétractations. Phonétiquement, affectionnèrent. **6.** Précéda Dada, mais suivait Idi. Pronom. Couleur de robe. **7.** Montrera les dents. On y croise de joyeux Lurons. **8.** Entonnoirs ou robinets.

Néologisme par conversion

Si l'on connaît habituellement le sens du mot « néologisme » (mot nouveau), on sait moins qu'il est possible d'en créer en faisant passer un mot d'une catégorie grammaticale à une autre. C'est ce que l'on appelle le « néologisme par conversion », lequel, en dépit de son nom, est exempt de toute obédience religieuse. Cas bien connu : quand un adjectif ou un substantif se transforme en adverbe, changeant de nuance : « Il me soûle grave » doit être paraphrasé par « beaucoup ». Souvent associée à la mobilité de la langue, au registre familier, la conversion est aussi l'instrument de magnifiques mises en relief stylistiques, ce que la chanson n'ignore pas. Cet amour « *qui vous larme, et vous laisse sans armes* » du Cirque des

Mirages, vous liquéfie et vous inonde ; mais il n'en demeure pas moins « *qu'on se déchéance/[et] qu'on recommence* ». Plus douce dans son amertume, Marie-Paule Belle, sur les mots de Mallet-Joris, constate : « *Tu as fait ta vie à Guernesey, je mélancolise à Jersey.* » Voici la mélancolie devenue action à part entière, art de vivre... et occasion d'une belle allitération. Enfin, dans le joyau capiteux et singulier de son répertoire qu'est *Je suis un soir d'été*, Brel ose l'enchaînement « *La chaleur se vertèbre, il fleuve des ivresses* ». Comment mieux incarner l'atmosphère lourde, chargée de parfums et de désirs, d'une soirée où chacun est écrasé par la puissance de la sensation ? La double musique, celle des mots et de la langue, converse avec la conversion. ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Les bêta-lecteurs : dernier arrêt avant le grand saut !

Vous avez terminé votre roman. Et à ce stade, vous avez beau le relire encore et encore, vous sentez que quelque chose ne va pas, mais ne parvenez pas à identifier où et quoi... Comme le dit Patrick Modiano, « *un romancier ne peut jamais être son lecteur* ». C'est le moment où entre en scène le bêta-lecteur. Surtout pas trop tôt ! Même si la tentation a été grande de montrer votre texte à vos proches, trop proches de vous, ils vous chercheront dans le texte et ne verront pas le livre en devenir. Attendez d'avoir donné à votre roman toutes ses chances d'être bien lu, compris, apprécié. Ne distribuez pas d'échantillons. Suivez Stephen King : « *Écrivez porte fermée, corrigez porte ouverte* »

Qui sera votre bêta-lecteur ? Un lecteur ! Il vous faut trouver parmi vos proches de vrais lecteurs, des habitués, votre libraire, des membres de votre club de lecture... Choisissez en plusieurs, car leurs avis pourront diverger. Avant de leur confier

vos romans, effectuez une dernière séance de corrections, pour offrir un texte propre, débarrassé des coquilles, des ratés de ponctuation, des participes aléatoires. Puis, mettez-les au travail. Il ne s'agit pas de vous contenter du « je n'ai pas pu le lâcher ! » ou « je n'imaginais pas que tu étais capable d'écrire un truc pareil ». Ce genre de retour ne vous apporte rien, qu'un bref souffle narcissique (toujours bon à prendre, certes !) Il vous faut du précis et, pour cela, vous poserez au bêta-lecteur toutes les questions qui vous hantent : sur les personnages, l'intrigue, les points de vue, le rythme, la fin... Par écrit, en demandant une réponse par écrit. Tiendrez-vous compte de leurs avis ? S'ils convergent, pointent des incohérences, il vaudrait mieux ! En tout cas, n'oubliez pas de les citer dans les remerciements ! ■

→ Vous avez des « questions d'écriture » ?

N'hésitez pas à les envoyer à ateliers@lire.fr. Nous les transmettrons à Frédérique Anne, qui vous répondra dans sa chronique.

SOLUTIONS

Seuls E et G méritaient cet accent circonflexe. A, B, C, D, F et H devaient en effet s'écrire *accotement, accotoir, biscoteau, coteau, coterie et surcote.*

Chapeau bas ?

1. Camail ; 2. Mainate ; 3. Germaine ; 4. Grammaire ; 5. Tournemain ; 6. Crémallière.

Pas de mai qui tienne !

arbre aux écus ; Je suis le ginkgo, encore appelé

Le mot mystère

– fantôme. *Melancholia* de Victor Hugo !)

Le tréma – *mélancolie* (et fi du *paranoïaque* (ne pas oublier

mais d'une marque) – *chuchotait* s'agit pas en l'occurrence du travail

– *qu'on arraquait* (nulle trace de négation ici) – *tache* rouge (il ne

constitue pas une pour le verbe) pour le nom *bizut(h)*, il n'en

bizutait (si le h est une option – (il est ici question des siens) –

« acide » ! – tous ses malaises ou l'autre adjectif qui signifie

toute confusion avec la préposition toujours de rigueur pour éviter

Bien sûr (l'accent circonflexe est

Une bonne correction

13	E	M	P	Y	R	E	E	S
12	I	O	S		M	I	R	E
11	H	R		T		P	U	R
10	T	E	S	T	S		L	U
9	A	N	E		E	E		E
8	M	O	I	S	I	S		L
7	O		H		D		A	P
6	T	Y	C	O	O	N		E
5	S		A	C	N	I		T
4	E	E	M		I	M	A	N
3	R	A	U		L	A	R	A
2	H	U	A		A		I	H
1	C	I	N	E	P	A	R	C
	1	2	3	4	5	6	7	8

Mots croisés

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT



La fin d'un roman

Comment finir un roman ? Voilà une question qui embarrasse bien des auteurs – et qui, pour peu qu'on y réfléchisse, devrait les embarrasser davantage. Car enfin, qu'est-ce qu'un livre dont on ignore la fin ? Emprunte-t-on une route qui ne mène nulle part ? Ceux qui n'ont pas de destination s'étonnent toujours de ne point arriver. Quelques-uns s'exclameront : « Mais, monsieur, on écrit pour découvrir ! » D'accord. Encore faut-il découvrir quelque chose. Je leur réponds invariablement : « Qu'avez-vous à dire ? Si vous le savez, la fin viendra. »

L'imaginaire possède sa logique, à l'instar des mathématiques. Tel l'algébriste remontant au problème armé de ses axiomes et de ses théorèmes, le romancier se raccorde au désir dynamique qui a suscité son histoire, reprend son déroulement et en tire le résultat qui s'impose. La fin ne se choisit pas, elle se déduit. Elle est au livre ce que la conclusion est au raisonnement : une conséquence. On ne répétera jamais assez combien l'imagination exige de rigueur, de discernement. On l'assimile trop facilement à une faculté capricieuse, amie du désordre, complice de l'improvisation. Or, rien de plus cohérent, donc de plus contraignant, que l'imagination. L'issue ne présente pas « une fin », mais « la fin » de ce livre-ci, et celle d'aucun autre...

Qu'on en juge. Aucun point commun entre le dénouement de *L'Étranger* d'Albert Camus, qui peint la lucidité tragique du personnage – « *Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution, et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.* » – et le défi « *À nous deux, maintenant !* » que lance l'ambitieux Rastignac dans *Le Père Goriot* de Balzac. L'ironie désabusée de Flaubert se résume dans « *Il vient de recevoir la croix d'honneur* », qui achève *Madame Bovary*, et la philosophie de Voltaire se resserre en une maxime – « *Il faut cultiver notre jardin* » – après avoir, dans *Candide*, ridiculisé les grands systèmes métaphysiques. La phrase, l'image ou la scène gagnent à frapper, car elles accompagneront le lecteur. De même que le titre offre le premier visage d'un livre, la fin en constitue le souvenir persistant, l'écho qui en résonne longtemps.

En cas d'hésitation, que l'auteur s'interroge : « Qu'ai-je à dire ? » Question non sans cruauté d'ailleurs, car, si elle permet à certains de retrouver le fil de leur projet, elle signale à d'autres qu'ils en manquent. Elle tranche entre ceux qui ont quelque chose à dire et ceux qui n'ont rien à dire. Chez les premiers, qui délivrent un récit riche de sens, la fin s'avérera essentielle ; chez les seconds, qui écrivent simplement pour écrire en pratiquant un plaisir inconséquent et jubilatoire, la fin relève de l'aléatoire.

Qu'on ne caricature pas mon propos pour autant. Des romanciers qui plaisantent avec les codes littéraires, dans la tradition de Diderot ou de l'Oulipo, dénoncent à l'occasion l'arbitraire de toute narration. Hervé Le Tellier, dans *L'Anomalie*, compose une

ultime page où les lettres s'effondrent vers le bas, tel un glacier qui fond : il souligne par ce procédé que tout ce qui précède se réduisait à de la fiction. Cette apothéose de l'arbitraire se montre profondément logique.

On demande parfois si la fin doit être ouverte ou fermée. La requête m'amuse. Une porte n'est ni ouverte ni fermée par goût, elle l'est selon qu'on entre ou qu'on sort.

Ainsi des romans. Je n'y trouve qu'une justification philosophique : si la pensée de l'auteur exprime un optimisme, la fin s'ouvrira – comme dans un récit d'apprentissage – ; si sa pensée manifeste du pessimisme, la fin se fermera. Seul le fond commande la forme.

On évoque aussi les fins énigmatiques. Mais le monde ne l'est-il pas ? Là encore, il ne s'agit pas d'une technique, mais d'une métaphysique. *Le Procès* de Franz Kafka se termine avec l'exécution absurde du héros, Josef K., sans que l'on comprenne pourquoi il a été arrêté ni en quoi consistait son crime. Dans *1984* de George Orwell, Winston, brisé psychologiquement, aime enfin Big Brother. Est-il véritablement détruit, ou subsiste-t-il en lui une dernière résistance ? L'interprétation est laissée au lecteur...

Mon conseil : si vous ne savez comment finir votre livre, ne cherchez pas la dernière phrase, cherchez la première idée. Que vouliez-vous dire ? En cours de voyage, le nez plongé dans les détails, vous pourriez avoir perdu la direction.

Une bonne fin ne clôt pas seulement une histoire, elle la révèle. ■

ELLE NE SE
CHOISIT PAS, ELLE
SE DÉDUIT

Les Ateliers **LIRE** magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE MAI

Les ateliers d'écriture se mettent
à l'heure printanière !

Jusqu'au 31 mai, *Lire Magazine* allège
le prix de ses ateliers d'écriture, pour
vous offrir l'opportunité et le temps
de prendre la plume, quel que soit
votre projet d'écriture.

Les animateurs de nos ateliers d'écriture,
des professionnels aux profils variés (écrivains,
coachs littéraires, journalistes, professionnels
de l'édition...) mènent chaque session dans
un format qui a fait ses preuves : des séances
de trois heures accessibles à distance, par tous,
en format mixte, mêlant échanges d'e-mails
et visioconférences.

**EN MAI, PROFITEZ DU PRIX BARRÉ
AVEC CES ATELIERS À 79 €
AU LIEU DE 99 €**

→ **Écrire pour la jeunesse**
animé par Frédérique Anne

● Samedi 9 mai à 10 heures

→ **De l'idée au roman,
5 secrets pour vous lancer**
animé par Frédérique Anne

● Mardi 12 mai à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
animé par Lola Sorrenti

● Mardi 16 mai à 18 heures

→ **Écrire ses souvenirs**
animé par Lola Sorrenti

● Jeudi 21 mai à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer
son manuscrit à un éditeur**
animé par Baptiste Liger

● Vendredi 22 mai à 18 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
animé par Clara Le Corre

● Dimanche 24 mai à 17 heures

→ **Lancez-vous dans le polar !**
animé par Frédérique Anne

● Lundi 25 mai à 18 heures

Informations et réservations :

ire.fr/collections/les-ateliers-programmes

NOTRE BOUTIQUE

Faites plaisir aux amoureux des livres avec
un présent unique : pince à gauffer, tampon
ex-libris, marque-pages... Une belle sélection de
cadeaux à personnaliser au moment de votre
commande vous attend sur notre boutique.

lire.fr/collections/les-cadeaux-personnalisables

« Avant même les mots, j'ai des images »

Lauréat du grand prix RTL-Lire Magazine 2026, *On l'appelait Bennie Diamond* suit le parcours d'un jeune homme dans
le milieu du diamant à Anvers. Le réalisateur et scénariste
Michaël Dichter raconte comment il a élaboré ce premier roman.



Vous ouvrez votre roman sur
une scène très construite
la prière, la tempête,
l'accouchement, presque
comme une séquence de film.
Vous écrivez d'abord en images ?
Michaël Dichter. Oui, toujours. Avant
même les mots, j'ai des images. Certaines
scènes s'imposent comme des flashes, je
sais qu'elles seront là, sans savoir encore
où. Cette ouverture faisait partie de ces
images-là. J'avais besoin d'une scène forte
qui pose d'emblée la question de la transmis-
sion. J'aime beaucoup ce que font les frères
Coen : des débuts très marqués, parfois
énigmatiques, dont les échos se déploient
ensuite. Ici, cette scène, c'est la graine. Tout
part de là, de Yéhuda, fils d'un rabbin dans
un shtetl polonais, ancêtre de Bennie.

**Il y a des sauts dans le temps très
marqués, des ellipses. Comment avez-
vous construit cela ?**

M.D. En réalité, j'ai écrit deux histoires
en parallèle : celle de Yéhuda et celle de
Bennie. Et j'ai énormément coupé. Il y a
toute une matière sur Yéhuda qui n'est
pas dans le livre. Ensuite, j'ai injecté ces
fragments là où ils répondaient à ce que

vit Bennie. Ce n'est pas une chronologie
continue, c'est plutôt un dialogue entre
deux trajectoires.

**Dans les scènes de famille, on voit
très bien les corps, les déplacements,
presque comme si tout était
chorégraphié. Vous les voyez avant
d'écrire ?**

M.D. Je les vois en écrivant. Je sais qui est
dans la pièce, où chacun se trouve, ce qui se
joue entre eux. Ensuite, je construis la scène
comme un équilibre. Par exemple, une scène
très joyeuse peut devenir plus forte si on y
introduit un personnage supplémentaire,
qui accentue encore cette joie – pour mieux
faire basculer le moment ensuite. C'est
vraiment une logique de mise en scène.
J'utilise tous les éléments à disposition,
comme dans une partie d'échecs.

**On sent un vrai travail de rythme,
presque de montage. Vous réécrivez
beaucoup ?**

M.D. Oui, énormément. J'écris en coupant,
en déplaçant, en resserrant. Mais j'ai aussi
une structure très précise dès le départ : je
sais comment ça commence et comment
ça finit. Entre les deux, je construis un
squelette très détaillé, presque scène par
scène. Et puis, en écrivant, les person-
nages prennent parfois le dessus. Il y a
des moments où ils vous échappent, où
vous comprenez que vous ne pouvez pas
leur faire faire n'importe quoi. Là, il faut
tout réorganiser. Mais c'est aussi là que le
roman devient vivant. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



ON L'APPELAIT BENNIE DIAMOND
MICHAËL DICHTER
300 P., LES LÉONIDES, 21,90 €

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



ANONYMUS MYRIAM MICHAËLIS LIBRINOVA

Jean-Moïse, Sœur Bega et Rose ont choisi de vivre en anonymes, colorant leur existence de grisaille et d'invisibilité; mais c'est compter là sans les caprices du hasard. Le parcours chaotique et révolté de Leila pourrait bien les extirper de leur torpeur...

Mêlant suspense et humour, cette fiction saupoudrée d'un zeste de conte philosophique vous emmène à la découverte de personnages touchants, possédant chacun leur langage. À travers *Anonymus*, l'auteure nous fait partager sa croyance en la puissante magie des rencontres, et sa conviction d'une transformation toujours possible.

→ ISBN : 9791040599647 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 146 PAGES



UN PARFUM D'OCÉAN ISABELLE LABORIE GODEAU ANNAEDITIONS

Impossible d'entrer dans la villa Sainte Lucie dressée face au phare de Cordouan ! Les serrures ont été changées. En s'y introduisant tel un cambrioleur, Léna découvre la maison de vacances familiale squattée par un homme qui aime les derbys de luxe et lit Raymond Chandler et tombe sur une correspondance venue d'Afrique d'un auteur qui lui est inconnu. Proposée à la location, la

villa abrite le tournage d'un clip pour un nouveau parfum. Invitée par le réalisateur, elle se joint à l'équipe technique ... Quelques décennies plus tôt, au cours de pérégrinations dans la brousse tanzanienne, on apprend qu'un lion attaque et dévore des villageois...

De Londres à Paris, de Dar Es Salam à l'estuaire de la Gironde, un suspense romantique aux multiples rebondissements !

→ ISBN : 9782919658640 - BROCHÉ - 346 PAGES



TOTAIE ÉCLIPSE TOME I MENKALIM LIBRINOVA

Sur leur chemin, M. Maria, un homme simple, et Albiréo, un jeune adolescent, qui ne se connaissent pas encore, sont cognés par la vie. Telles des notes qui s'entrechoquent, leur existence essoufflée va prendre une voie, tandis qu'au-dessus de la Terre, deux astronautes font des missions et apportent de l'espoir. Pourtant, le hasard amènera ces personnages à se rencontrer. D'où sortira un nouveau souffle de vie...

→ ISBN : 9791040596288 - NUMÉRIQUE



IBILI N.M.L. SALINES LIBRINOVA

Ari fuit le monde et s'échoue dans un entrepôt logistique, pris dans la mécanique implacable du système technicien. Carolina, en rupture avec elle-même, tente de se reconstruire en explorant sa sensualité. Éprouvés par leurs pensées et leurs corps, ils progressent, jusqu'aux extrêmes limites. Dans *ibili*, son deuxième roman après *BEATUS der*, N.M.L. Salines explore, sans jugement, les limbes de l'intime, dans une écriture sensible et émancipatrice.

→ ISBN : 9791040593355 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE
243 PAGES



LES KAULISS - HISTOIRE DE BÉBÉS-OBJETS MARIE GALLICHER LE LYS BLEU ÉDITIONS

Londres, 1984. Dans une société où l'adoption de bébés-objets devient une nouvelle mode, June Warmson, en quête d'une maternité parfaite, choisit d'adopter Florie, une « kauliss ». Ce choix

bouleverse sa fille Doris qui, déjà fragilisée et angoissée par la révélation de son adoption, ressent l'intrusion de cette poupée comme un rejet. Entre conflits familiaux et interrogations sur la maternité, Les kauliss examine les excès d'un amour maternel déformé et les bouleversements causés par l'introduction de l'anormalité au sein de la famille.

→ ISBN : 9791042298289 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 140 PAGES

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

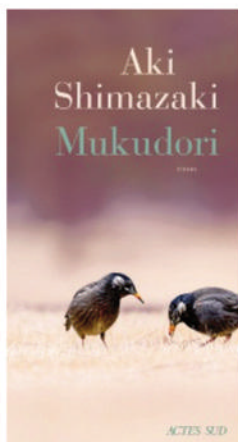


Club Lecture

LiRE

magazine

Les membres de notre Club Lecture lisent chaque mois en avant-première des romans sélectionnés par la rédaction et partagent, avec vous, leurs coups de cœur.



MUKUDORI
AKI SHIMAZAKI
ACTES SUD
(EN LIBRAIRIES LE 6 MAI
- VOIR AUSSI PAGE 66)

■ Une bien belle surprise littéraire! Tout en finesse, l'ouvrage décrit la fin d'une vie, celle d'Atsushi et peut-être le début d'une autre histoire pour son épouse, Matsuko, après sa rencontre avec Matsuo, passionné d'ornithologie. Les rapports entre les personnages liés par leur amour des oiseaux se construisent dans la délicatesse et la beauté de l'instant. Très éloigné des codes occidentaux au tumulte incessant, ce livre m'a transportée dans un univers silencieux et respectueux du rythme de la nature.

Hélène Chaurand

■ Un beau récit sur l'amitié, l'amour, la résilience. Ce roman est un petit bonbon acidulé à savourer. La douceur de l'écriture et la gravité du sujet, un contraste bouleversant. J'ai beaucoup aimé, même si la conclusion m'a paru bien convenue. Ou plutôt logique, compte tenu de la personnalité idéalisée des trois protagonistes. Une lecture bien agréable...

Dominique Gasquet

■ Ce roman court se lit d'une traite. L'écriture est sobre et non dépourvue de poésie. Le roman fait la part belle à la nature, et l'histoire met en lumière l'acceptation de la finitude humaine par le protagoniste, sans pour autant que ce dernier abdique ou se résigne. C'est aussi une belle histoire d'amitié sincère, de résilience et d'espoir. Ce livre fait du bien par l'optimisme qu'il porte en lui! Je recommande!

Laurence Soleymieux

■ Usant d'une langue simple et factuelle, loin des abstractions et de la psychologie, l'autrice parvient à faire le portrait d'un trio mu d'abord par l'amitié puis par l'amour au-delà de ce que réserve la vie. Un petit livre dense et délicat.

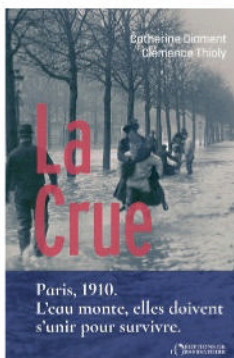
Laurence Tribolet

■ C'est un roman sensible et délicat, comme seule la littérature japonaise peut en proposer. Tout est suggéré, les émotions se dévoilent tout en finesse, rendant ce couple très attachant.

Frank Brezout

■ Les grandes questions de l'existence – la maladie, la mort, l'amour à tout âge – sont abordées avec délicatesse, comme un souffle léger. Ce livre invite à relativiser chaque moment, qu'il soit heureux ou difficile, et offre au lecteur une véritable parenthèse de plénitude

Laurence Dembreuille



LA CRUE
CATHERINE DIAMENT,
CLÉMENCE THIOLEY
L'OBSERVATOIRE
(EN LIBRAIRIES)

■ *La Crue* est un *page-turner* de plus de 650 pages qu'on a du mal à lâcher, tant on s'attache à ces femmes et à leurs efforts pour survivre et s'accomplir malgré toutes les difficultés et les péripéties liées à leur condition et à des circonstances exceptionnelles. Ces circonstances font ressortir le meilleur

mais aussi le pire des personnages, avec quelques portraits d'hommes glaçants, pétris de certitudes ou dans la toute-puissance masculine. C'est donc un bon moment de lecture et d'évasion, idéal en ce moment pour savourer le retour du printemps et des beaux jours.

Eurielle Sistac

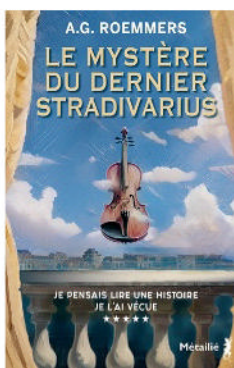
■ La construction du roman permet une lecture facile de ces 672 pages : chaque chapitre s'intéresse à l'une des femmes en particulier. Comme dans une série, on a toujours envie de connaître la suite des histoires de chacune à la fin de chaque chapitre.

Pascale Surpas

■ *La Crue*, superbe roman, l'histoire est très riche, les personnages sont très attachants, le fait d'avoir des chapitres courts rend le roman très vivant, le style est simple, vraiment un beau roman que je recommande. Florence Razeau

■ La Seine monte dangereusement et va lier le destin de quatre femmes qui se battent pour leurs droits. Un sublime ouvrage, écrit à quatre mains, qui nous plonge avec suspense dans le Paris de la Belle Époque ! Élodie Rivalin

■ Urgence à vivre avec ces femmes, urgence à sauver leurs familles, leurs vies, à dénouer les intrigues et punir les coupables. On en ressort ébloui : *La Crue*, un roman passionnant que l'on n'oubliera pas ! Hélène Hérault



LE MYSTÈRE
DU DERNIER
STRADIVARIUS
ALEJANDRO G.
ROEMMERS
MÉTALIÉ
(EN LIBRAIRIES LE 7 MAI)

■ Parallèlement à une enquête policière, l'auteur narre le devenir de ce violon d'exception dans l'histoire tumultueuse de l'Europe, du XVIII^e au XX^e siècle. Le véritable héros de cette histoire, celui auquel s'attache le lecteur, c'est ce merveilleux violon qui représente, certes une immense fortune

pour ses possesseurs, mais aussi une raison d'être, une passion qui peut aller jusqu'à la mort. Un récit qui mêle habilement le réel et l'imaginaire, alterne les temporalités et ainsi fait vivre le suspense jusqu'à la dernière ligne. À lire et à relire, un vrai plaisir de lecture.

Marité Charrier

■ L'auteur nous fait suivre l'enquête menée de nos jours au Paraguay après le meurtre d'un antiquaire et de sa fille en alternance avec les diverses périodes de l'histoire du violon. Il réussit à immerger le lecteur dans ce roman et à en faire une histoire vraie le temps de la lecture. On ne peut se détacher du livre : on devient le témoin privilégié des événements, présent à chaque instant. Il faut lire *Le Mystère du dernier stradivarius* pour vivre un parfait moment d'évasion.

Marie Rannou

■ L'auteur nous entraîne dans une cadence musicale portée par le stradivarius. Nous devenons les témoins des tempêtes, des cruautés et des élans de joie qui traversent l'âme humaine. Emportés, nous frémissons au fil des pages. Impossible de lâcher ce livre avant d'en avoir atteint la dernière ligne. Magaly Fau

■ J'ai été captivé par cette histoire émouvante dont le sujet est étonnant, original. Pas un instant je ne fus dans l'ennui et, bien au contraire, j'ai trouvé l'enquête pleine d'humanité. L'auteur nous fait connaître des histoires ignorées, surtout une concernant une période contemporaine qui fut tragique. C'est un livre que je recommande à celles et ceux qui aiment les enquêtes policières et l'Histoire.

Pascal Guilbert

■ Ce roman propose une lecture agréable, notamment pour les lecteurs sensibles aux fresques historiques et aux récits où les objets deviennent les témoins silencieux des trajectoires humaines.

Stéphane Piere

POUR S'INSCRIRE, RENDEZ-VOUS SUR : WWW.LIRE.FR



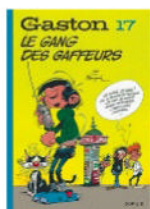
VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE ?



« Oh, ça fait si longtemps (rires)... Spontanément, je vous répondrais des BD. Je les dévorais. Mais si je dois parler de littérature au sens plus strict du terme, il y a eu La Fontaine et, à l'adolescence,

Les Trois Mousquetaires d'Alexandre Dumas et Victor Hugo. Tellement fort, et pas seulement dans le roman. Dans un registre plus léger, il y a aussi eu les OSS 117 – ah, Hubert Bonisseur de la Bath... Sans doute, de manière inconsciente et lointaine, l'une des sources de mon personnage d'Emma, qu'on retrouve dans *L'Évasion*. »

PUISQUE VOUS AIMEZ LE NEUVIÈME ART, QUELLE EST JUSTEMENT VOTRE BD PRÉFÉRÉE ?



« Il y en a tant, ce serait injuste de ne choisir qu'un album. Je vais tricher en retenant un auteur pour toute son œuvre : Franquin. L'humour à son sommet. Enfin, je

vais resserrer un peu en choisissant un personnage. J'aime beaucoup Spirou et Fantasio, mais malgré tout, je retiendrais Gaston Lagaffe ! Dans les publications récentes, je vous recommande *Révolution* de Florent Grouazel et Younn Locard, sur la Révolution française. »



ENFIN, LE LIVRE QUE VOUS AVEZ PARTICULIÈREMENT AIMÉ OFFRIR ?

« Les *Fables* de La Fontaine, j'y reviens. Dans l'édition illustrée par Gustave Doré. Car c'est une œuvre qui a réussi, malgré les siècles, à rassembler les générations, à leur parler. Je m'en suis aperçu dans ma famille, avec mes enfants : on parvient à transmettre des valeurs grâce à toutes ces *Fables*, et ça touche tout le monde.

Ce qu'on ne peut pas faire, parfois – et hélas –, avec des musiques qui nous sont pourtant chères... »

Propos recueillis par Baptiste Liger



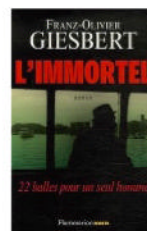
L'éternel « nettoyeur » de Léon et Godefroy de Montmirail des *Visiteurs* se lance dans le thriller avec le personnage d'Emma, qu'on retrouve dans le second volet de ses aventures, *L'Évasion* – une mission sibérienne cette fois-ci. Le moment donc de discuter avec celui qui fut, entre autres, un inspecteur dans plusieurs adaptations des romans de Jean-Christophe Grangé.



LE GRAND CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS ?

« Sans hésiter Proust. Oui, j'ai eu du mal avec

La Recherche – j'avais 20 ans quand j'ai essayé de me plonger dans son univers. C'est une littérature difficile, je n'étais sans doute pas prêt. Mais, et c'est là toute la force de Proust, malgré ma réticence à sa phrase compliquée, il m'a imprégné, m'a enseigné tant de choses de manière indirecte. L'air de rien, on apprend énormément sur la vie à travers ses mots. Et, au fond, cette situation n'a rien de paradoxal. »



LE THRILLER OU POLAR QUI VOUS TIENT À CŒUR ?

« Je ne vais pas revenir sur les OSS 117 (rires), mais je crois que John

Le Carré, quand même, ça n'est pas rien ! *Emma* et aujourd'hui *L'Évasion* sont sans doute aussi des héritiers de tous ces ouvrages. J'ajouterais *L'Immortel* de Franz-Olivier Giesbert, qui fut porté à l'écran par Richard Berry et dans lequel je jouais le rôle principal, inspiré du parrain marseillais Jacques Imbert. Au-delà du scénario, le roman m'avait aidé à imaginer et composer le personnage. D'ailleurs, au moment du tournage, je n'avais encore pas rencontré FOG pour en parler ! »



LiRE magazine



Inoubliables autrices

Jane Austen, les sœurs Brontë, Agatha Christie, Colette,
Marguerite Duras, George Sand, Françoise Sagan,
la Comtesse de Ségur, Virginia Woolf

UN NUMÉRO COLLECTOR DE 228 PAGES EN VENTE ICI



Un design
suédois
à l'âme
colorée

ÉTÉ
2026

Robe à boutons
"Sona", 139 €

Gudrun Sjödén

gudrunsjoden.com

NUMÉRO VERT 01 75 79 40 25 | ORDER@GUDRUNSJODEN.FR | PARIS, 66 RUE BONAPARTE | BONAPARTE@GUDRUNSJODEN.FR
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS